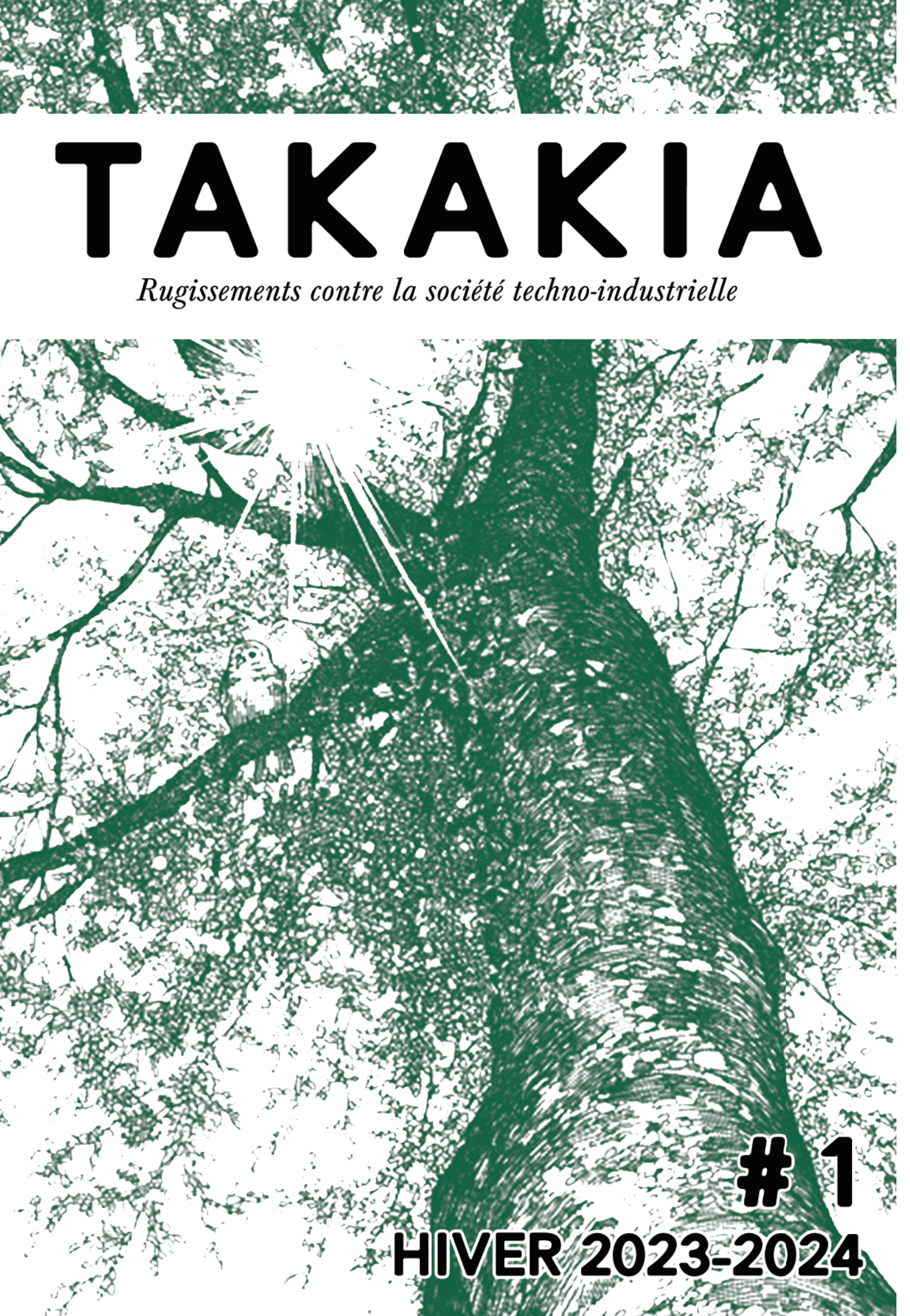




TAKAKIA

Rugissements contre la société techno-industrielle

1

HIVER 2023-2024

Au milieu de la tempête Anthropocène. Les feuilles se déchirent et s'envolent à tout va. Les mots se déchainent, cherchent à valser une danse fouguese, la folle avoine au rythme des bourrasques.

Exprimer ce qui pousse, vit et meurt, un pic inaccessible. La sensation de l'insaisissable nous monte sur le dos, une approche furtive où les lettres se dissipent à chaque pas.

Et pourtant cette tentative. Pour que les mots surgissent, font leur chemin dans les débats, inspirent un regard, soufflent du silence. Se transforment et deviennent courage pour affronter cette société mortifère qui, elle, peut être tout à fait cernée.

Une revue à son début. Des pas chassés qui laissent peut-être un arrière-goût de « pas assez ». Jamais complètes, ces pages nous hantent et ne nous lâchent plus.

Prix libre

Tirage : 800 exemplaires

Abonnement de soutien :

20 euros par année (3 ou 4 numéros envoyés par la poste)

Diffusion : Squats, troubadours itinérants, campements dans les sous-bois, locaux, brigantes forestières, bibliothèques, oiseaux-tempête, tables de presse, écureuils des villes et des campagnes, vagabondes ambulantes, infokiosques, bardes émeutiers et louves solitaires : prenez contact avec nous pour aider à diffuser cette revue. Sur le site web de la revue, tu peux trouver une liste des points de diffusion.

Tes contributions à cette revue sont les bienvenues !

Fais la vivre et fais nous parvenir des textes, illustrations, articles, traductions, manuels d'action, retours critiques, dessins, poèmes, contes, récits, prose, notes de lecture, récits de vie en nature, dépêches du front de la guerre contre la société industrielle, anecdotes historiques et même des blagues. *La date limite pour le prochain numéro : 31 mars 2024.*



takakia@riseup.net
takakia.blackblogs.org



Takakia

Sur le plateau tibétain, au nord des géantes de l'Himalaya, une plante rare s'accroche aux falaises granitiques glacées, témoins robustes du Jurassique. Sur le toit de la planète, les pousses vertes de cette plante restent proches du sol, dépassant rarement l'épaisseur d'un doigt, et ses feuilles sont minuscules. Très rare, son vert vif et éclatant n'a été observé que par peu d'humains. Le nom vernaculaire en japonais, *nanjamonja-goke*, reflète bien la résilience hors commune dont fait preuve cette plante : la « mousse impossible ».

La mousse *Takakia*, est le plus vieux genre taxonomique de plantes connu. Elle a probablement 390 millions d'années, plus vieille que le supercontinent Pangée qui a commencé à se séparer il y a 200 millions d'années pour former les continents tels que nous les connaissons aujourd'hui. Si *Takakia* est particulièrement âgée, les mousses (« *bryophytes* ») sont parmi les plantes les plus vieilles sur terre. Leur résilience, leur capacité d'adaptation et d'évolution sont tout simplement uniques, ce qui les rendent capables de prospérer presque partout : dans les déserts les plus secs comme dans les forêts luxuriantes, sur les collines de l'Antarctique balayées par les vents et aux sommets des montagnes.

Contrairement aux autres plantes, les mousses n'ont pas de véritables racines, elles s'accrochent à l'aide de fins cheveux à la surface. Elles ne puisent pas de minéraux et ni de nutriments du sol, mais absorbent l'eau dans l'atmosphère qui en contient très peu. Sorties des mers et arrivées sur le sol, leur absorption du CO² et sa restitution en oxygène a rendu l'atmosphère adaptée aux évolutions du vivant tel que nous le connaissons aujourd'hui. Si des fossiles de plantes ont été retrouvés qui sont plus âgées que la mousse *Takakia*, sur l'échelle de millions d'années que parcourt l'évolution des plantes, il y a quand même lieu de la considérer comme faisant partie de ces pionnières du vivant. Elle pourrait bien être la plante avec la plus rapide capacité d'adaptation aux conditions climatiques, sans pour autant changer sa morphologie. Elle partage cette résilience avec les autres mousses, capables de survivre à des longues périodes de sécheresse, et même à un manque total d'eau, pendant des dizaines d'années. De même, elles ont une formidable capacité à développer d'importantes symbioses et coopérations avec d'autres plantes.

Dans le monde moderne, les mousses, pourtant si fondamentales pour le vivant, ont été relégués au décor. A proximité de la présence humaine, elles font souvent l'objet d'une impitoyable guerre chimique afin de les expulser du pavé et du béton, des cadres, des fenêtres et des seuils de portes. Est-ce

que ce serait une coïncidence que dans les imaginaires de villes en décrépitude, dans des rêves de la chute de la société industrielle, les mousses – plantes porteuses de vie et résilientes face aux pires pollutions et radiations – sont parmi les premières à recouvrir les ruines des usines et des métropoles, des autoroutes et des déchetteries ? Dans la revanche de la nature, les mousses avancent. Et avec elles, la vie non-domptée, le sauvage, la farouche, le rudéral. Chez nombre de peuples autochtones, les mousses ne font pas l'objet de la même déconsidération des humains ou du seul regard d'une minorité de scientifiques et de naturalistes comme dans la société industrielle. Elles font partie de nombreux mythes sur l'origine du monde et enseignent beaucoup sur le sol et l'eau, l'air et les nutriments à celles et ceux qui étaient *attentifs* aux murmures et aux rugissements de la nature. Une botaniste autochtone de la nation *Pottawatomi* explique justement que ce qui différencie le regard moderne des connaissances des peuples autochtones, c'est peut-être surtout cette question d'*attention*, d'être attentives à ce qu'une plante, une roche, un animal nous raconte. « *Les mousses* », dit elle, « *rendent le temps visible. Elles ont été les premières plantes à recouvrir la Terre. Je ne serai pas surprise qu'elles soient aussi les dernières.* »

Takakia a survécu à au moins quatre extinctions massives de la faune et de la flore, toutes dues à des changements climatiques. Ce n'est pas la première fois que les mousses voient les glaciers fondre. Mais aujourd'hui un défi autrement plus grand se dresse devant la *mousse impossible*. Elle a été capable de s'accommoder aux conditions les plus extrêmes sur la planète. Elle a été soulevée lors de l'ascension tectonique de l'Himalaya pendant la formation des continents. Désormais, sa résilience est mise à rude épreuve par la crise écologique totale qu'est la société industrielle. C'est ce que *Takakia* sur le plateau tibétain raconte aux humains qui sont allés la trouver : d'année en année, son combat se durcit, mais sa résistance ne faiblit pas. Elle recule, mais elle se bat, inlassablement. *Takakia* marque une ligne de démarcation : résistance et liberté ou soumission et agonie. Le souvenir des mousses qui ont verdi la planète et ont donné naissance à tout ce qui vit et croît à la sortie de chaque ère de cataclysmes n'a pas été effacé. *Aasaakamek*, celles qui couvrent la terre. Aujourd'hui, cette force viscérale vient nourrir le fabuleux rêve de les voir couvrir les ruines industrielles de l'Anthropocène. Chaque pousse de *Takakia* rappelle le défi actuel : œuvrer à la chute de la société industrielle ou périr avec elle ; résistance libre et sauvage ou soumission morbide.



Lure en résistance

Depuis un an, manifestations, blocages et sabotages se succèdent dans la montagne de Lure (Alpes-de-Haute-Provence). Le géant énergétique Boralex est en train d'y installer des centrales industrielles de panneaux photovoltaïques et d'autres industriels de l'énergie ont prévu des projets totalisant près de 360 hectares. Il y a déjà 15 centrales existantes, 22 autres sont en projet. Selon le collectif *Elzeard*, 500 hectares de forêt et de nature sont menacés, une partie a déjà été détruite. De nombreuses manifestations pour dénoncer ces projets ont eu lieu, avec une critique radicale du renouvelable. *« Plus de "renouvelables" ne signifie pas moins d'énergie conventionnelle, ou moins d'émissions de carbone, cela entraîne plutôt un accroissement de la production énergétique totale. Bien peu de centrales à gaz et à charbon ont été démantelées en raison de la progression des renouvelables. Au contraire, toujours plus de centrales à charbon sont en construction, ainsi que des centrales nucléaires. La perspective d'une "transition énergétique" n'est qu'une illusion, en réalité c'est une addition de toutes les sources d'énergie qui a lieu »*, explique *Elzeard* dans *Six choses que les écologistes devraient savoir sur les énergies renouvelables*.

La dernière manifestation a réuni quelques centaines de personnes, notamment pour soutenir deux personnes poursuivies pour s'être allongées devant des engins de chantier lors d'une des actions de blocage à Cruis.

Pendant l'été, lors d'une manifestation vers le chantier, des dizaines de personnes cagoulées ont commis quelques dégradations contre des engins, des caméras de surveillance et des systèmes de détection. Au printemps, une autre centrale photovoltaïque de *Boralex*, située à cheval sur les com-

munes de Monfort et Peyruis, avait reçu à deux reprises des visites nocturnes hostiles : des câbles avaient été sectionnés et des panneaux cassés. *Boralex* avait alors dénoncé ces sabotages qui ont mis hors service 15 % de son parc.

Mi-septembre 2023, *Boralex* avait temporairement suspendu le chantier *« afin de prendre connaissance des nouvelles données écologiques »*, pour reprendre de plus belle début octobre. Le ton est monté et les opposantes ont entravé à plusieurs reprises l'avancée des machines.

Dans les Alpes du Sud, de nombreuses forêts ont déjà été rasées pour installer des centrales photovoltaïques et d'autres sont encore dans le colimateur des industriels. Les projets s'y multiplient depuis une dizaine d'années et c'est toujours le même scénario qui se répète : déforestation, destruction des habitats naturels pour les animaux sauvages, paysage triste et mort, asséché, stérile, recouvert d'installations industrielles. Le photovoltaïque est porteur de mort.

D'après la programmation pluriannuelle de l'énergie, le parc solaire français doit passer de 14 gigawatts (GW) actuellement installés à un objectif de 35 GW à 44 GW en 2028, soit près du triple. *« On estime qu'environ trois mille hectares seront nécessaires chaque année en France d'ici à 2028 pour répondre aux objectifs de développement du solaire, donc les sites déjà anthropisés ne suffisent pas, »* explique sans ambages la directrice générale de *Engie France Renouvelables*.

Dans la nuit de mardi 19 à mercredi 20 décembre, le bâtiment abritant les onduleurs sur le site de *Boralex* à Montfort est partie en fumée. La piste d'une intervention ciblée de rats-laveurs incendiaires est privilégiée.

Au commencement de tout béton, les gravières

Au début de l'été, à Vernet (Ariège), des centaines de personnes ont participé à une manifestation contre les gravières, les projets d'extension de celles-ci et le remblaiement des bassins désaffectés avec des déchets du bâtiment. Une partie des manifestants sont entrés sur le site de la gra-

vière de *Midi Pyrénées*, filiale de *Lafarge-Holcim*, après en avoir coupé les grillages. L'intrusion n'a pas donné lieu à des actions directes visant à paralyser le site et s'est malheureusement limitée à quelques mises en scène symboliques.

Les berges de l'Ariège et de la Garonne sont parsemées de gravières produisant des granulats pour le secteur du bâtiment, l'entretien et la construction d'autoroutes et de lignes de TGV, la pro-

duction de béton et ainsi de suite. Si ces exploitations ravagent les terres et sont le véritable début de la chaîne de la bétonisation, leur cycle mortifère ne s'arrête pas avec l'extraction. Une fois abandonnés, les bassins qui mettent la nappe phréatique à nue sont comblés avec des déchets, notamment issus du secteur BTP. Malgré l'obligation légale de n'utiliser que des déchets inertes, cette pratique vient durablement polluer les sols avec des métaux lourds, des hydrocarbures, des contaminations chimiques dues par

Barrer la route au barrage

Un cours d'eau interrompu par 19 barrages hydro-électriques et dont le lit a été complètement endigué peut-il encore être qualifié de fleuve ? C'est ce qui est arrivé au Rhône, un fleuve autrefois majestueux et indompté. À l'instar de tous les autres grands fleuves du continent, à l'exception de la *Vjosa* — qui parcourt le nord de la Grèce et l'Albanie et a été jusqu'ici épargnée par l'industrie grâce, entre autres, à une longue résistance locale —, le Rhône est un fleuve domestiqué. La force de son courant est exploitée et convertie en électricité au fil des édifices de béton et d'acier. Le sort que la société industrielle a réservé au Rhône est particulièrement cruel, car ce sont ses eaux qui sont utilisées pour refroidir plusieurs centrales nucléaires implantées sur ses rives. Une situation en passe de devenir d'ailleurs très délicate avec le réchauffement climatique (débit insuffisant et température d'eau déjà élevée en périodes de sécheresse et de canicule).

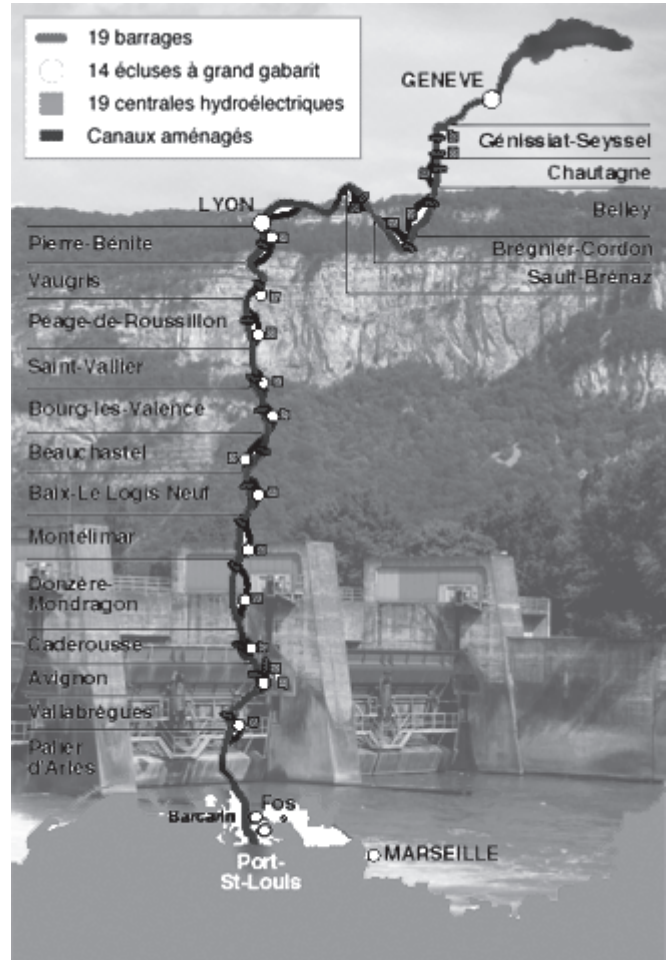
Il y avait encore 25 kilomètres du Rhône qui n'avaient pas été totalement artificialisés, où il gardait son plein débit et empruntait son lit historique. Il n'en restera rien si le projet de construction d'un nouveau barrage hydro-électrique à Saint-Romain-de-Jalionas (à la frontière entre Isère et l'Ain), porté par la *Compagnie Nationale du Rhône* (CNR), se concrétise. Baptisé *Rhône-ergia*, le projet prévoit une chute de 6 mètres, une retenue de 20 millions de m³ et une digue bétonnée le long de la rive en amont, le tout pour une puissance de 37 mégawatts. Au nom de la transition énergétique vers des sources renouvelables, bien sûr. Pour contrer les opposants qui dénoncent la défiguration de la vallée, la destruction des habitats de tant d'espèces sauvages, l'artificialisation des lits, l'influence néfaste sur la confluence de l'Ain, un delta naturel situé à 5 km en amont, le directeur du programme de la CNR, Olivier Le Berne, se croyant rassurant, s'enfonce en fait dans un cynisme bien à la hauteur du projet : « *Il s'agirait*

exemple aux peintures, rentrant en contact direct avec la nappe phréatique.

La filière de l'extraction et de la fabrication des matériaux pour la construction et le bâtiment est particulièrement présente sur le territoire : des gravières aux carrières, des cimenteries aux usines d'enrobage et centrales à béton. Et si les invasions massives peuvent déboucher sur un heureux saccage de ce qui détruit la terre, il n'y a pas toujours besoin d'être nom-

breuses pour leur renvoyer un peu des ravages qu'ils causent. Pour donner un exemple : si la police n'a jamais voulu préciser s'il s'agissait d'un sabotage ou d'un accident, reste le fait heureux que début août, en pleine nuit, un incendie a détruit la très controversée centrale de production d'enrobé de Gagnague (Haute-Garonne), exploitée par *EuroVia* pour la réfection, aujourd'hui terminée, de l'A68. Ou encore cette attaque à Lozanne (Rhône), relatée dans une revendication anonyme :

« *Flash info : Dans la nuit du 4 au 5 juin un pylône électrique a pris feu. Les câbles qui descendent du pylône ont cramé. C'était à Lozanne. On visitait la cimenterie et la carrière de Lafarge. Ce site est un des plus polluants de France. Lafarge veut agrandir ce site. On a suivi la ligne puis on a trouvé le point faible. Ce matin-là les flics faisaient des perquisitions aux quatre coins de la France pour le saccage d'un site de Lafarge en décembre 2022. Silence radio malgré le boum du court-circuit. Maintenant vous êtes au courant.* »



d'un ouvrage compact, enchâssé dans le lit du fleuve, très différent de ce qu'on faisait dans les années 1960. L'idée, c'est qu'il fasse partie du paysage. » Le 30 septembre, plusieurs centaines de personnes se sont rassemblées sur les bords du Rhône pour marquer leur rejet du projet. Parmi elles, des élus rejetant le barrage, mais plaidant pour des alternatives de photovoltaïque ou d'éolien, des responsables associatifs misant tout sur des recours juridiques, des politiciens qui retirent une pancarte avec une menace implicite « ZAD de Saint-Romain », mais aussi, voire surtout des gens en colère dont le non se présente comme un vrai non.



Pipistrelle contre tractopelle : l'A69 ne passera pas

de l'A69. Installations saccagées, camions-toupiques incendiés, locaux dégradés, matériaux cassés : un sabotage simple et direct de ce qui permet au chantier de l'A69 d'avancer. Un autre cortège s'est rendu aux bureaux du promoteur immobilier *Bardou Promotion* qui a échappé de peu au même sort que les camions-toupiques. Enfin, tous les cortèges ont convergé sur un terrain bâti exproprié par le consortium *Atosca* (responsable du projet) afin d'y créer une ZAD. Mais tôt le matin, une vague de policiers a déferlé sur le terrain occupé, noyant les espoirs d'une ZAD sous un déluge de gaz lacrymogène.

Plus tôt dans l'année, des occupations d'arbres et de bouts de terrain cherchaient à s'opposer directement à l'avancée du chantier, mais elles ont toutes été délogées manu militari par les forces de l'ordre. Plusieurs actions de sabotage contre les entreprises impliquées dans les travaux ont également eu lieu. D'ailleurs, début octobre, une personne a été arrêtée et traînée devant le tribunal, soupçonnée d'avoir participé à une de ces actions. Le 10 février 2023, deux véhicules de la société de construction NGE avaient brûlé. La revendication de l'attaque disait notamment « *L'autoroute ne passera pas. Jeudi soir, quelques véhicules ont malencontreusement brûlé au siège de NGE, sur la route d'Ox, près de Muret. Comparé à leur capacité de nuisance, ce n'est pas grand-chose, mais que ce geste résonne comme un avertissement à NGE et autres bétonneurs de malheurs.* » Une voie intéressante à suivre afin de poursuivre le combat et d'élargir les hostilités.

« *Ramdam sur le macadam* »

avait promis l'appel à un weekend de résistance les 21 et 22 octobre contre le chantier de l'autoroute A69 Toulouse-Castres. Près de dix mille personnes se sont rendues dans le Tarn pour participer à deux jours de mobilisation afin d'« *exiger un moratoire sur le projet de l'A69 et de tous les projets autoroutiers en France* ». Ce genre de dialogue avec les autorités, si recherché par les organisations à l'origine de l'appel (comme les *Soulèvements de la Terre*, la *Confédération Paysanne* ou le collectif local anti-A69 *La Voie est Libre*), n'a cependant pas pu avoir lieu. À la place, et on s' imagine bien que c'est pour ça qu'une bonne partie de ces milliers de personnes se sont rendues là-bas, il y a eu une nouvelle tentative d'arrêter directement ce projet écocidaire. Lors de la manifestation, divisée en plusieurs cortèges en fonction du degré de course que le trajet emprunté risquait d'impliquer, des centaines de personnes ont effectué un raid rapide et destructeur contre le site de la cimenterie Carayon, directement impliquée dans les travaux

Interview avec une pipistrelle de passage dans le Tarn

TAKAKIA : *Est-ce que tu peux raconter les journées sur ce moment de lutte ? Ce que tu as vécu ou observé ?*

J'ai assisté à une grosse manifestation, où la bonne humeur était palpable, des gens de tous âges et de tous horizons étaient présents ; trois objectifs étaient visés au cours de cette journée : pouvoir faire une manifestation massive qui démontre l'opposition générale à ce projet

d'autoroute, occuper un lieu afin d'ancrer la lutte sur le long terme, et attaquer des entreprises qui participent au chantier d'autoroute. Selon moi, ces trois objectifs sont très pertinents, et doivent se renforcer mutuellement, ce que j'ai pu observer ce jour-là.

Quels étaient tes attentes en allant là-bas ?

J'avais assez peu d'attentes en arrivant là-bas. Je suis contre la verticali-

té dans les prises de décisions et les *Soulèvements de la Terre* fonctionnent comme un parti politique dans lequel les ordres viennent d'en haut et il n'est pas possible de les remettre en question ; aussi je ne voulais pas me mettre en danger au profit d'une stratégie à laquelle je n'avais rien à dire. Je voulais voir à quoi ressemble une de leur mobilisation après Sainte-Soline, et je trouve que les critiques de la

stérilité de l'affrontement direct ont été entendues. Ce n'est pas un mouvement horizontal, mais que les lignes tactiques puissent évoluer est tout de même rassurant.

Astu réussi à trouver un bon équilibre entre participer à une action de masse démonstrative et garder une autonomie plus offensive ?

Malgré certaines voix qui critiquent la tactique de multiplier les cortèges je la trouve très intéressante quand plusieurs objectifs coexistent, de fait la lenteur du cortège principal n'aurait pas permis d'action rapide contre les entreprises et les ripostes policières ont cette fois-ci été circonscrites aux cortèges offensifs, au sein desquels, je l'espère, tout le monde était au courant de ce qui allait se passer et était capable de jauger la répression future ; ce qui n'était évidemment pas le cas du cortège massif de plusieurs milliers de personnes.

Ces derniers mois, plusieurs mobilisations (notamment Sainte-Soline contre les mégabassines, Vallée de la Maurienne contre le chantier du TGV Paris-Lyon, l'A69 Toulouse-Castres...) contre des projets industriels ont été émaillés d'affrontements et de saccages. Signe d'une radicalisation du conflit écolo ? Comment contribuer à aller encore plus loin, élargir les conflits, devenir « ingouvernables » ?

Il est évident que les mouvements écolos ont le vent en poupe, pas mal d'écho dans les médias et un grand soutien de la part de la population. C'est selon moi une bataille qu'il est nécessaire de continuer à mener, l'enjeu est énorme et si les points d'accroche sont souvent des luttes de défense de territoire, elles débouchent inévitablement sur une critique plus globale du système d'exploitation capitaliste dans lequel nous vivons. Si au niveau de tactiques au moment des rassemblements on atteint un haut niveau de précision, il me semble cependant qu'apparaît une grande pauvreté dans les discours : dans la communication des Soulèvements de la Terre on pourrait penser que seulement quelques points sur une carte de la France sont problématiques. Or, c'est bien un système dans son ensemble qu'il faut pointer, et le mettre

en lien avec l'exploitation par le travail, selon moi, alors, le mouvement prendra une ampleur conséquente.

Que penses-tu de la tentative de lancer une ZAD contre l'A69 ? Dans d'autres luttes aussi, les forces de l'ordre semblent particulièrement énervées à l'idée d'occupations permanentes et sont intervenus rapidement et brutalement pour les écraser dans l'œuf.

En terme de rencontres et de possibilités d'établir des stratégies sur le long terme il est évident que les occupations de type zad ont permis des sauts qualitatifs énormes par le passé. Je ne peux que louer l'intention d'occuper une ferme sur le chantier de l'autoroute. Mais les flics n'ont pas attendu le lundi pour expulser, c'est dire la détermination qu'ils ont de réagir fortement lorsqu'ils ont affaire à un problème de ce type. Il est difficile d'imaginer que le rapport de force puisse être en la faveur des occupants pour tenir un lieu, pourtant il faut continuer à réfléchir aux moyens d'établir des endroits où la lutte pourrait s'ancrer dans le temps...

Comment vivez-vous le décalage entre les termes employés dans les discours publics (demande de moratoire sur la construction de route, appel au dialogue avec les autorités, l'invocation permanente et ennuyante des « terres agricoles ») par les portes-paroles, les orgas etc. et la réalité du conflit avec l'action directe ?

Selon moi, ce discours citoyeniste constant n'est pas pertinent. Comme je le disais plus haut, le problème est global, en lien avec le système capitaliste et la démocratie représentative. Il faut être conscient que les autorités ne sont pas une solution vers laquelle se tourner mais une bonne partie du problème. Si à des moments les recours où que sais-je peuvent être des leviers pour freiner des projets je l'entends mais je trouve extrêmement schizophrène que dans les discours on ne pointe pas les pouvoirs du pays comme des responsables des crises que nous vivons. Je trouve que vouloir bouffer à tous les râteliers empêche une critique sérieuse et conséquente, je le déplore amèrement.

Si les appels à des mobilisations collectives contre les projets autoroutiers en France se

multiplient, d'autres sont de l'avis qu'il faut aussi pousser vers l'action en dehors des grands moments.

De fait, des chantiers au milieu de nulle part se prêtent particulièrement bien à des actions de sabotage. Est-ce que tu as l'impression que cette tension d'une résistance offensive est présente ?

En ce qui concerne les tactiques il me semble évident que le sabotage permet d'aller plus loin dans la contestation. Mais je trouve que le mouvement anarchiste peut avoir tendance à se couper des problématiques sociales et à rester cantonné à des actions directes spectaculaires sans lendemain ou à former des spécialistes de l'émeute. Je pense qu'il est nécessaire de garder en tête que ces deux formes ne sont pas des fins en soi mais qu'elles doivent permettre de renforcer l'idée révolutionnaire en germe dans l'ensemble de la société. Et donc d'appuyer des luttes en cours.

On aurait bien discuté plus sur ce qui, selon vous, seraient ces « actions directes spectaculaires » (et d'autant plus, « sans lendemain ») auxquelles le mouvement anarchiste se cantonnerait. Ce serait quand même assez triste de revenir aux vieux refrains qui condamnaient toute action effectuée par des petits groupes qui commettent des « actes désespérés », « coupés des masses et de la lutte » ! Renforcer l'idée révolutionnaire, c'est aussi proposer justement des méthodes d'action révolutionnaire, donc subversive, offensive et clandestine s'il faut, pour couper court à la récupération politicienne, à l'intégration dans le système. Élargir les hostilités ne passe pas (uniquement) par multiplier le nombre des participants à des mobilisations collectives, il y a aussi lieu de pousser vers l'action directe immédiate, par petits groupes et de façon diffuse. Tout cela n'a, à notre avis, rien à voir avec du « spectaculaire ». Mais on en discutera une autre fois, de préférence à la lueur d'un feu de camp, dans une clairière au milieu d'une forêt de chênes séculaires. Merci d'avoir pris le temps de répondre à ces quelques questions, bonne route et bon courage !





En temps d'écocide

Quelques interrogations contemporaines pour l'action anarchiste

Il y a urgence. Peut-être moins pour « sauver la planète » telle que nous la connaissons (car le changement climatique, l'effondrement de la dite biodiversité et la dévastation de la nature ont bien passé les points de bascule où « revenir en arrière » en réduisant progressivement l'empreinte mortifère de la société industrielle ne paraît même plus envisageable) que pour se poser une question qui exige des réponses décisives. Quelle orientation donner aujourd'hui, dans les conditions qui nous sont données et celles qui se profilent à l'horizon, à nos combats ? Car nos combats se mènent dans certaines conditions, lesquelles varient et influencent nos approches et qu'il s'agit d'inclure dans nos projets. Elles sont de l'ordre politique, économique, sociale,... et aussi « environnementale ».

Ce dernier facteur ne semble pas toujours être pris suffisamment en compte dans les cercles anarchistes. Pourtant, de très nombreux conflits (particulièrement vigoureux aux confins plus « périphériques » de la mégamachine) mettent en relief ce facteur environnemental...et arrivent souvent à prôner l'incompatibilité radicale entre progrès industriel et autonomie. Ce qui reste encore de faune et de flore sauvage voit son monde et son habitat disparaître rapidement à cause de l'avancée impitoyable de la machine industrielle, de ses dévastations et du changement climatique. De même, des dizaines de millions de gens en subissent de plein fouet les conséquences, dans la prolongation de toute la souffrance et l'intoxication qu'a signifié l'avènement de la modernité industrielle : condamnés à la famine, privés d'accès à l'eau, pris dans des guerres civiles sur fond de contrôle de ressources, menacés par la montée des eaux, décimés par les tempêtes ravageuses et les inondations-monstres, asphyxiés par des canicules infernales. C'est là l'autre pan de la réalité qu'on ne peut plus vraiment se permettre de mettre de côté dans nos combats pour la liberté.

* Une première version de ce texte a été écrite au printemps 2023 et avait notamment été publiée dans le journal défunt *anarchie*. On propose cette version retravaillée parce qu'on trouve qu'il réussit assez bien à mettre en relief les points de réflexion et de discussion qui semblent particulièrement pertinents en ces temps-ci. Ils font aussi écho à des débats qui animent anarchistes, autonomes et rebelles antiautoritaires dans d'autres contrées, comme par exemple outre-Rhin.

S'égarer... ou se réorienter ?

Si cela incite à élargir nos horizons, à nous confronter aux motivations, idées et sensibilités qui s'expriment dans ces luttes et conflits d'ici et d'ailleurs, à nous rapprocher de ce qui reste de sauvage, cela provoque apparemment aussi de l'irritation méfiante. Si cela pousse à essayer de comprendre l'ampleur du désastre en cours et en quoi cela risque de modifier les conditions et les orientations de nos luttes, d'autres y voient de l'avelement de propagande scientifique et de la basse stratégie opportuniste. Enfin, chercher à enrichir l'anarchisme, à lui donner plus de couleurs, notamment en puisant dans d'autres pensées, comme les courants écologistes qui ont contribué à ébranler le socle de l'anthropocentrisme, à remettre en question le rapport utilitariste au vivant qui nous entoure ou les logiques de domestication sur lesquelles reposent les civilisations étatiques, à déloger l'économisme - dans ses différentes déclinaisons - de son piédestal... ne nous met pas à l'abri des véhémentes mises en garde venant d'autres rebelles antiautoritaires. La volonté de penser et de vivre la nature comme le binôme inséparable de la liberté serait une pente glissante qui ferait disparaître la question sociale (les rapports d'exploitation au sein de la société humaine) de l'horizon des sensibilités. La focalisation sur le système techno-industriel introduirait en contrebande une nouvelle « priorisation » dans la lutte, et finirait ainsi par ignorer, voire cautionner des rapports de domination. Rappeler - face à la crise écologique aux allures apocalyptiques et les tensions extrêmes que cela engendre au sein de la société techno-industrielle - l'urgence qu'il y a à entrer en résistance, à se préparer, à déterrer la hache de la guerre, nous détournerait d'autres questions « toutes aussi importantes » et pourrait même mener à une surenchère militariste. Enfin, l'« engouement écologiste » de certaines rebelles apporterait de l'eau au moulin des États et du système capitaliste qui œuvrent, comme toujours et invariablement, tranquillement à l'extension et l'approfondissement de la domination, cherchant aujourd'hui à capitaliser sur le catastrophisme.

Pourtant, le élan « écologiste » ou anti-industriel actuel n'est pas le produit d'une manipulation médiatique au service du nouveau verdisse-

ment : il y a tant de raisons pour *vraiment* être en colère et exaspéré. De même, les réflexions autour de différents effondrements en cours ou possibles (des biotopes, de certains États-sociétés à la périphérie de l'exploitation capitaliste, de modèles productifs qui touchent les limites de ce que les écosystèmes peuvent supporter,...) peuvent prendre des airs de théories farfelues justifiant l'attente et l'abandon du combat, mais d'autre part elles peuvent aider à analyser et à appréhender les instabilités réelles (sociales, environnementales, économiques... et même « spirituelles ») qui secouent ce monde en plein désarroi. Puis, l'anarchisme a toujours besoin de s'enrichir et, dans cette ère où la civilisation humaine (ou plutôt, industrielle) est devenue la force principale du changement de la terre et de son climat, surpassant les forces géophysiques, il est même impérieux de le faire, au péril de se condamner soi-même à la paralysie ou au solipsisme.

Que ce soit tant au niveau de nos imaginaires (bien appauvris depuis que le rouleau-compresseur capitaliste a fait de nous des orphelins, sans attaches à ce qui nous entoure, ni histoires, sans liens, ni territoires, livrés aux seuls narratifs du pouvoir et de plus en plus au tributaire du virtuel) qu'au niveau des analyses (qui manquent parfois cruellement de profondeur et de précision) et des connaissances (assez lacunaires), bien sûr sans abandonner l'esprit critique et l'exigence éthique. De même, les luttes « écologistes » passées et en cours contre la dévastation environnementale et le cauchemar industriel ou encore les conflits qui opposent des peuples autochtones ou tribus indigènes à l'accaparement capitaliste et étatique (comme au Wallmapu, au nord du Canada, au delta du Niger, en Papouasie, dans les montagnes birmanes,...), sont riches en enseignements, particulièrement pour l'anarchisme à l'ère du changement climatique. Que l'on pense à l'articulation entre mouvement de résistance et pratiques de sabotage, à la question du rapport entre territoire et autonomie, à la proximité avec le monde sauvage et les éthiques que cela insuffle, à la relative résilience autarcique face au système industriel, on voit toujours revenir ce même nœud centrale, « écologiste » si l'on veut, d'un autre rapport entre l'humain et de ce qui l'entoure, d'une autre compréhén-



sion, appréhension de la nature. Ce sont des combats qui réussissent à, non seulement partir à l'assaut de ce qui les détruit, mais aussi à chérir, aimer et défendre ce qui est attaqué, ce qui constitue la fibre vitale de leurs existences.

Ce qui devrait nous interroger

1. De nombreux conflits aujourd'hui émergent contre des projets industriels concrets (une méga-bassine, une usine polluante, une nouvelle autoroute, des antennes-relais, un parc photovoltaïque, une déchetterie nucléaire, une mine...). Parfois massifs, mais la plupart du temps bien plus modestes, ce sont autant de points de bascule où la *tentation de l'action directe*, l'attaque directe contre une structure nuisible, est latente.

2. Ces luttes-là restent encore souvent cantonnées dans la sphère de la contestation citoyenne ou la désobéissance civile, en proie aux gestionnaires de service voir aux récupérateurs en quête de rénovateurs pour échafauder la « transition énergétique » et le verdissement de l'industrie. Mais il est clair que l'expérience même de se mettre en lutte, même de façon « partielle », d'y porter son cœur, favorise l'émergence d'une conscience plus vaste et l'élargissement du regard critique, d'autant plus quand d'autres points de références de combat plus radical y existent. D'autre part, au sein de ces luttes, mais aussi plus largement dans la société, des imaginaires d'une résistance souterraine radicale contre la mégamachine industrielle – souvent alimentées d'exemples minoritaires, mais aussi de fictions, d'histoires et de mythes – se répandent dans les esprits et les cœurs. Malgré l'énorme appareil pour les intégrer et rendre inoffensifs, il n'est pas dit qu'il sera difficile de les en déloger quand les tentatives et

expériences réelles, aussi minoritaires qu'elles soient, se propagent.

3. Les programmes de l'État français (mais c'est aussi le cas ailleurs en Europe) de réindustrialiser l'économie et de réorganiser la production énergétique laisse prévoir une augmentation de ces conflits. La « transition énergétique » ne fait que prolonger l'agonie, quant à la réindustrialisation (ainsi que la ruée sur les ressources, désormais décomplexée car mis au service des nouvelles technologies vertes, l'extension du modèle agro-industriel,...), elle risque bien de constituer ce *coup de grâce* de l'écocide en cours.

4. Des facteurs apparemment « extérieurs » tels que l'exacerbation des conditions climatiques (accès à l'eau) ou les tensions géostratégiques (guerre, contrôle des ressources, migrations massives dues aux conséquences des changements climatiques) vont jouer un rôle grandissant dans l'éventuelle extension de ces luttes, voire dans leur évolution vers des formes plus offensives, plus insurrectionnelles. D'autre part, même les rendez-vous pourtant formellement voués à rester dans les limites de la non-violence et de la désobéissance civile, donnent déjà de plus en plus lieu à une opposition plus déterminée, une « radicalisation » qui semble pas mal inquiéter les garants de l'ordre et les chefs de file.

6. Les actions de blocage et de sabotage sur ces terrains prennent de l'ampleur et la profondeur. De plus en plus de projets/structures industriels ou de recherche essuient des attaques ; de même, les infrastructures qui font tourner la société industrielle (des antenne-relais aux fibres optiques, des voies ferroviaires aux infrastructures électriques) sont plus souvent prises pour cible. Une telle approche de l'action subversive semble bien correspondre à certains enjeux d'aujourd'hui (enrayer la relance industrielle et la transition énergétique) et au niveau d'affrontement envisageable en ce moment.*

7. Enfin, s'il est vrai que les changements climatiques vont exacerber les tensions sociales dans les décennies à venir, il est probable que ces tensions embraseront d'importants territoires. Qu'on y verra des guerres entre États, des guerres civiles, des régimes totalitaires ou justement des résistances insurrectionnelles et liber-

taires, dépend *aussi* des combats plus modestes que nous menons aujourd'hui et les perspectives qu'ils finissent par faire exister et incarner.

De fil en aiguille, d'hypothèse en hypothèse, de rêve en rêve, on finit par mettre ensemble les morceaux d'imaginaires, d'analyses et de projectualités qui n'offrent pas des garanties, mais qui peuvent nous rendre *capables d'agir* dans le monde d'aujourd'hui. Agir, avec le cœur et la tête, pas juste comme reflexe. On se trouve loin de l'approche militante, où les différentes activités semblent sans lien entre elles, sans perspective sur la moyenne et longue durée. Le scénario que nous avons devant nous ne suggère pas uniquement l'importance d'interagir directement ou indirectement avec cette conflictualité « écologiste » qui s'exprime à de nombreux endroits différents. Il n'encourage pas seulement à s'en inspirer et à amener les *savoirs-faire* typiquement anarchistes tels que l'action par petits groupes, la critique pratique de l'État et de la médiation, l'auto-organisation et l'autonomie, au sein même de cette conflictualité (en refusant d'amalgamer les porte-paroles plus ou moins exécrables, les logos très médiatiques ou les négociateurs/fossoyeurs en puissance avec les milliers de personnes fort différentes qui se mettent en lutte). Il nous met aussi face à nous-mêmes et nous incite à aller à l'air libre. A déterrer la hache de la guerre, à se battre farouchement pour notre liberté, qui est aussi fondamentalement liée à la forêt et aux plantes, aux roches et aux rivières, à d'autres êtres vivants, au climat, bref, à la nature non comme un objet extérieur, mais une force vivante constitutive de notre être qui nous lie avec tout ce qu'il y a autour. C'est cette force-là qui essuie les incessants assauts écocidaire de la société industrielle sans avenir. C'est cette force-là qui se défend, d'une manière ou d'une autre. C'est cette force-là qui nous appelle maintenant à franchir le seuil et à entrer en résistance.

Gwelf, enthousiaste comme tout

* Bien sûr que la pertinence des actions ne dépend pas du niveau général de l'affrontement. Toutefois, on ne peut éviter d'y réfléchir quand on se place dans une perspective subversive qui se propose de faire plus que de rendre des coups. Mais c'est un long débat épineux et difficile... qui nous accompagnera probablement dans toutes nos aventures. Tant mieux.

petites annonces

Pour cause de **tendinite douloureuse** aux épaules, je cherche qqn pour me débarrasser du poids de la misère du monde.

Perdu lors de trop de lectures philosophiques et anthropologiques. Casse-tête, difficile à définir. **Fort envie de la retrouver**, pour regagner en lucidité et soif de combat féral. Pas de collier, spontané, très vivace, répond parfois au nom de « Nature ».

Mycologue amateur et débutant au bord de la dépression nerveuse cherche votre aide : « S.v.p. indiquez-moi un spot ou deux je suis fatigué et prêt à craquer. » Pour tout renseignements veuillez contacter la rédaction.

Le collectif Hayduke donne des **stages de préparation** au maquis vert-noir. Cours spécialisés sur demande. Tout niveau. Prise de contact par personne de confiance uniquement.

Une camarade communiste a urgemment **besoin de votre aide**. Elle cherche la classe.

L'Association Taktikool cherche **bénévoles** pour lancer un surplus militaire autonome : Camo is the new black.

Je donne mon archive complète des rapports du GIEC, l'Atlas des Ravages de l'Antropocène et une collection de clichés d'oursons polaires désespérés sur la glace

fondante pour cause de signes de misanthropie et de violents accès d'éco-extrémisme.

Petit bricoleur avec éthique rigoureuse **cherche postier** méticuleux et prudent pour livraison ponctuelle de colis délicats. Personnes non sérieuses s'abstenir.

Terrain abandonné ? Tunnels souterrains ? Hameau isolé ? Cabane perché ? Grotte aménagée ? La résistance est toujours à la recherche de **lieux adéquats** !

Nihiliste déprimé cherche béquilles de l'espoir ou sinon une organisation de combat sérieuse. **Toute cause acceptée.**

Vous êtes employé dans une structure commerciale et vous êtes à la recherche d'un petit extra ? Prenez contact avec **l'agence Marius Jacob & Co** pour des solutions sur mesure. Travail le weekend et la nuit, possiblement en équipe. Possibilité de louer des hangars pour entreposage.

Anciens et anciennes, c'est **l'heure de la transmission**. Rapprochez vous de la jeunesse qui a repris le flambeau. Appréciation garantie de vos conseils, astuces, plans et tout matos en rab en train de prendre de la poussière dans la cave. N'attendez plus, le cynisme c'est la mort, la reconnaissance c'est possible.

annonces

La relance de l'atome

Le 22 octobre 2023, près de vingt manifestations et rassemblements ont eu lieu aux environs des installations nucléaires dans le cadre d'une journée d'action contre la relance de la filière nucléaire française. Avec le nucléaire déclaré « énergie verte » par l'Union européenne, la relance se veut ambitieuse. Elle consiste principalement en construction de 6 réacteurs nucléaires EPR type 2, une version simplifiée de l'EPR de Flamanville (Normandie). Ils seraient installés sur des sites existants tels que Penly (Seine-Maritime), Gravelines (Hauts-de-France), et Bugey (Ain) ou Tricastin (Drôme). Les travaux devraient démarrer en 2028 pour une mise en service en 2035. Huit autres centrales EPR 2 sont à l'étude et la course pour la conception et l'implantation de « petites centrales nucléaires » est lancée. Macron a qualifié cette relance de « chantier du siècle » : *« Il faut reprendre le fil de la grande aventure du nucléaire civil en France. »*

Le nucléaire et sa relance sont un rouleau compresseur difficile à entraver. Il ne fait aucun doute que les seules dénonciations et rassemblements ne feront pas reculer les industriels de l'atome et la filière française d'importance stratégique pour l'État. Néanmoins, la lutte est possible. À Bure par exemple, une lutte acharnée ponctuée d'occupations, de manifestations sauvages et de sabotages s'oppose à un des angles morts de tout le projet nucléaire : la construction d'un énorme site d'enfouissement souterrain des déchets nucléaires dont les industriels ne savent que faire.

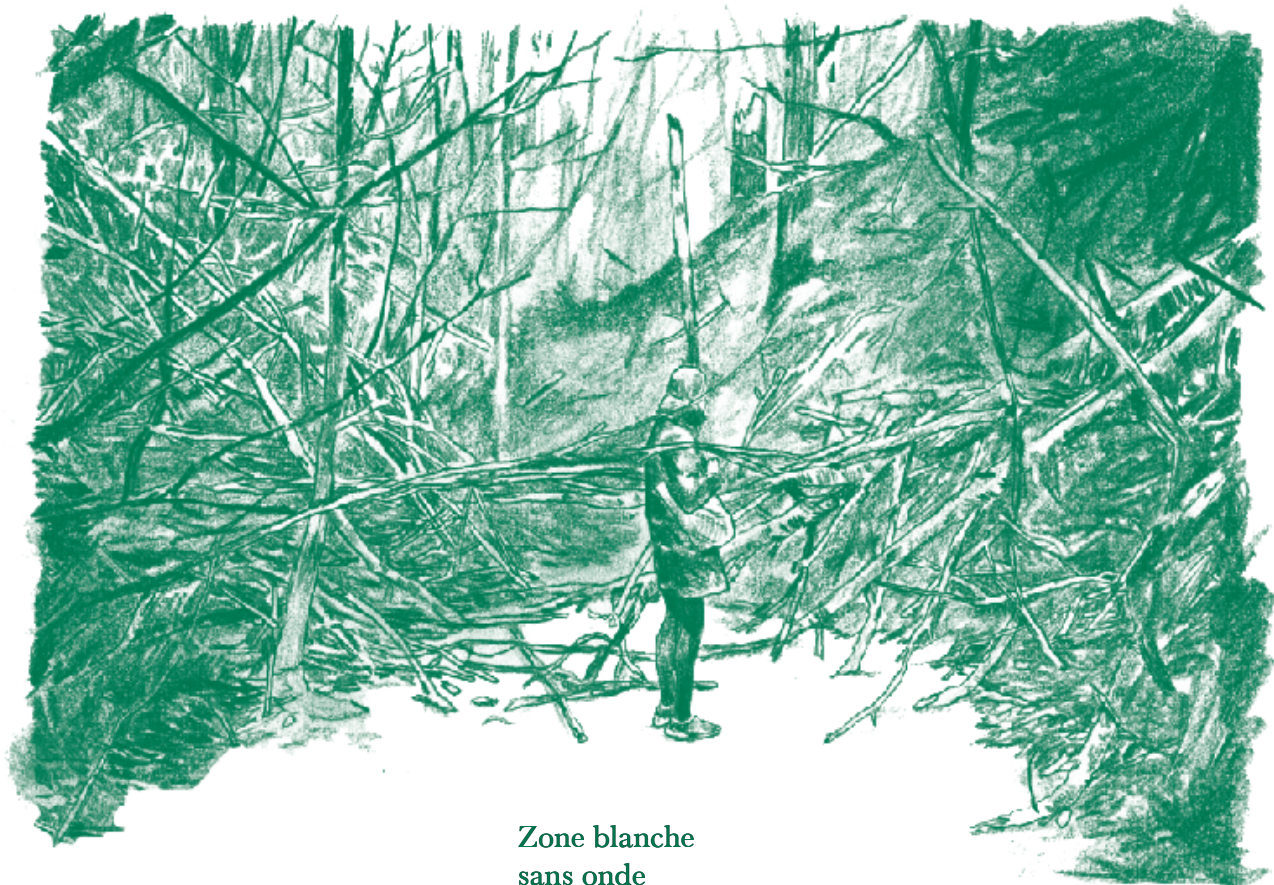
Comme le disaient (et continuent à dire aujourd'hui) les antinucléaires en Allemagne à l'époque des sabotages contre les industries nucléaires et les pylônes à haute tension : *« Atomausstieg ist Handarbeit »*, la sortie du nucléaire est du travail manuel.

Début octobre, des manifestations, des rassemblements bruyants et des actions de blocage ont rassemblé des centaines de personnes contre les « fermes-usines » et le modèle d'élevage industriel de poules, de saumons, de porcs, de bovins... À l'origine, un appel à l'action décentralisée de la coalition RAFU (Résistance aux Fermes-Usines) : *« L'agro-industrie, souvent présentée comme la solution pour nourrir une population mondiale croissante, est aujourd'hui responsable de dommages sociaux, économiques et environnementaux considérables. Des immenses serres chauffées, aux usines surproductives à viande et à légumes complètement hors sol, aux abattoirs industriels, aux usines à pesticides, aux coopératives agroalimentaires qui asservissent les agriculteur•rice•s, aux méthaniseurs géants, la course effrénée vers la productivité à tout prix ne peut plus être tolérée. »* Les actions ont visé une centaine de sites (abattoirs, élevages, laiteries, méthaniseurs...) partout en France. Si la plupart de ces actions sont restées symboliques, le syndicat Coordination agricole, défenseur du modèle agro-industriel, dénonce les agissements des « incontrôlables » :

Journée d'action contre l'agro-industrie

« Ce sont des intrusions dans des fermes, des incendies dans des corps de ferme, ils font des vidéos qui portent préjudice aux éleveurs. On échange avec les gendarmes en permanence, mais ils sont difficiles à intercepter parce que très mobiles, capables de s'en prendre à plusieurs sites à la fois. »

D'ailleurs, en septembre 2023, quatre nouvelles personnes ont été convoquées et mises en examen pour une action de sabotage de mars 2022. Une cinquantaine de personnes avaient mis à l'arrêt un train de marchandises transportant du blé destiné à nourrir l'élevage industriel à hauteur de Saint-Gérard (Morbihan), où sont installées plusieurs usines d'aliments dédiés à l'élevage hors sol, notamment celle de la multinationale Sanders. Une partie de la cargaison avait alors été déversée sur les rails, pour une perte estimée à deux millions d'euros.



Zone blanche
sans onde
l'immonde
à l'écart
enchantement
du regard

Échange de vue
pensées errantes
cerveau hors info
libre flot
flux-free
free de free

Sanctuaire
sans connexion
l'horizon profond
déclics
exclu de clics
exercice de l'hérétique

Zone marginale
imagée
abri de rêves
repli du chimérique
à couvert des données
les sens ouverts à divaguer.

Sans suite

Se renforcer

L'hiver est là. Pendant fort longtemps cette période demandait de la préparation. De stock de bois, de nourritures, de remèdes, d'avoir renforcé sa maison pour résister à la neige, ...

Pour le mental c'était aussi une saison qui signifiait un repli, vivre sur ses réserves, au ralenti, consommer du gras... Où de petits groupes se rassemblaient autour des feux.

C'était le temps des veillées et des contes qui chaque fois racontés s'embellissaient un peu plus.

Où l'on fumait des plantes séchées en se racontant le reste de l'année, les aventures vécues, où l'on s'échangeait des nouvelles, débattait de ce qu'il sera judicieux de faire à la belle saison.

Où l'on échafaudait des plans dans la chaleur de ses couvertures et de ses proches, où l'on chantait ensemble, où l'on exsudait tout ce qui devait sortir dans des huttes de sudations avant de se tremper quelques instants dans l'eau gelée pour se réveiller...

Une saison où le monde extérieur pouvait sembler hostile mais qui pouvait nous réunir grâce à son adversité.

Une saison nécessaire pour remettre les compteurs à zéro, les rythmes de la nature et les nôtres qui y étions accordés.

Aujourd'hui on augmente de quelques degrés le thermostat de la maison et on met une doudoune pour aller retrouver notre voiture chauffage à fond, notre boulot bien tempéré, notre salle de sport surchauffée,... La productivité ne s'arrête plus et notre cerveau sursollicité non plus. On peut consommer des salades et des fruits exotiques pour fêter Noël. Et le soir seul ou à deux, si l'on s'ennuie, on peut toujours regarder une bonne série...

Si nous ne voulons pas que nos vies dépendent du tout électrique, ou si nous voulons sortir des sentiers battus voici quelques techniques qui pourront peut-être nous permettre de se renforcer individuellement en attendant d'avoir une tribu qui nous aime, nous reconforte et nous protège...



Se nourrir

Un individu moyen à 3 semaines de gras sur lui. Notre corps perfusé régulièrement en sucre avec l'alimentation moderne (vous mangez probablement des sucres complexes et/ou raffiné à chaque repas) n'as plus besoin de puiser dans ses graisses pour fonctionner car nous lui fournissons un apport constant en énergie facilement assimilable.

Pour nous réhabituer à puiser dans nos graisses :

- S'habituer à pratiquer des activités physique sans manger (jeune intermittent),
- Bannir le sucre raffiné.
- Limiter les sucres lents (féculents)
- Préparer le corps à fonctionner sans apports régulier de calories
- Avoir recours régulièrement à des jeunes : des jeunes court de - de 36H pour se renforcer et des jeunes long de + de 36H pour se nettoyer. De plus ne pas manger aide à lutter contre la maladie car aucune énergie n'est dépensée pour digérer.



Se reposer, le retour de la sieste

Pratiquer des microsiestes (entre 20 et 30 minutes par exemples en post repas) pour éviter :

- Perte de mémoire à court terme => impossibilité de s'organiser ou de planifier
- De sécréter de l'adrénaline pour continuer à fonctionner => génère du stress et des tensions
- Perte de vue de l'essentiel => perte en efficacité

Notre système immunitaire est mis à mal par

- Sursollicitation (des régimes alimentaires trop sucré provoquant des pics d'insuline)
- Inhibition (la Cortisol est produite par un corps stressé)
- Environnement aseptique (votre corps a besoin de rencontrer régulièrement des microbes/virus pour se vacciner de plus les désinfectant tue les « bonnes » bactéries dont nous avons besoin.

Être à l'écoute de son corps, pas de sa flemme

Développer sa force, son équilibre, son cardio et sa souplesse.

s'entraîner régulièrement et dans des activités qui nous font plaisir

- Jouer
- Sortir de sa zone de confort

S'entraîner c'est se mettre dans l'inconfort de façon contrôlée.

Donc l'entraînement doit vous renforcer, pas vous blesser.

On nous à même pas appris à respirer !

• Prendre du temps pour soi, pratiquer des exercices de pleine conscience, méditation,...

• S'exposer au froid, pour renforcer son mental, son système immunitaire, son métabolisme basal

• Apprendre à respirer, vraiment et en toutes conditions (surtout les plus stressantes) avec le ventre et le nez, avant qu'il ne soit trop tard...

400 000 volts au fond du Golfe de Gascogne ?

Le 18 novembre, à l'appel notamment du collectif *Stop THT 40*, des *Amis de la Terre* et d'autres groupes écologistes, plusieurs centaines de personnes ont manifesté sur la plage des Océanides à Capbreton (Landes). Elles s'opposent à la construction d'une ligne de très haute tension (THT) sous-marine de 400 000 volts entre Bordeaux et Bilbao (Pays basque Sud). Il s'agit d'un projet de grande envergure, soutenu par l'Union européenne, pour construire une deuxième interconnexion entre la France et l'Espagne. Si le projet aboutit, la capacité de vente et d'achat d'électricité entre les opérateurs des deux pays sera doublée. Les interconnexions européennes relient l'ensemble des réseaux électriques sur le continent. Elles sont fondamentales non seulement pour les échanges commerciaux d'énergie, mais aussi pour stabiliser les réseaux nationaux. Ainsi, les interconnexions permettent de répondre immédiatement à une hausse de demande d'électricité. Dans le cadre de la transition énergétique avec une part plus importante de sources électriques intermittentes telles que l'éolien et le solaire, elles prennent alors une importance cruciale : un manque de vent en Espagne peut être comblé par une production accrue d'un réacteur nucléaire en France.

L'interconnexion Bordeaux-Bilbao, projet porté par RTE et son équivalent espagnol REE, traversera sur 400 kilomètres les fonds

marins atlantiques. Cependant, le gouf de Capbreton s'est avéré infranchissable : le trajet va le contourner en passant par voie terrestre. Des pinèdes seront rasées, des plages encore plus ou moins préservées et sauvages, quoique bien mises à mal par le tourisme industriel, seront goudronnées. Les premiers travaux préparatoires ont commencé fin septembre derrière la plage de Casernes, à Seignosse.

Si une partie des opposants ne remet en question que le tracé choisi, d'autres rejettent le projet dans son ensemble. Reste à voir si les mobilisations et le début des travaux, avec le carnage des bulldozers et des pelleteuses, inciteront à entraver directement (et non plus par la ribambelle de recours juridiques et d'interpellation d'élus témoignant au minimum d'une confiance très naïve envers l'État), par la lutte, la résistance et le sabotage, ce projet mortifère.

Au Pays basque Sud, où les entreprises énergétiques multiplient les projets de colonisation des montagnes pour installer des parcs éoliens et de nouvelles lignes THT, les travaux préparatoires de rasage d'arbres ont également commencé. Une opposition déterminée à arrêter le projet et qui remet en cause l'emprise de l'industrie énergétique sur le territoire (y compris quand il s'agit des « énergies renouvelables »). Ces dernières années, la plate-forme Interkonexio Elektrikorik EZ a organisé de nombreux rassemblements et manifestations.

Le 17 novembre 2023, l'aéroport de Caen-Carpiquet a été évacué et fouillé suite à une alerte à la bombe. Des « *militants écologistes français* » avaient envoyé un courriel à la presse : « *Des explosifs ont été déposés autour du tarmac et seront déclenchés à 12 h. Nous vous laissons le soin de prévenir les forces de l'ordre et la direction de l'aéroport pour que les dégâts ne soient que matériels.* » En revendiquant « *une intrusion* » sur l'aéroport, ces anonymes veulent « *dénoncer l'absurdité environnementale* » du transport aérien. « *Au lieu de diminuer les trajets dans les airs, les autorités préfèrent agrandir les aéroports, comme à Carpiquet* ». Caen-la-Mer a effectivement programmé la construction d'une nouvelle aérogare. L'aéroport de Carpiquet

concentre aujourd'hui plus de 80 % du trafic aérien en Normandie et la piste doit

par ailleurs être mise aux normes au mois de mars. En revanche, le projet d'allongement, qui avait donné lieu à quelques rassemblements, ne serait plus à l'ordre du jour. « *La planète souffre* », disent les signataires de la lettre anonyme pour qui une « *diminution du trafic aérien est essentielle* », précisant qu'ils avaient écrit un message « *sur le tarmac* » et allumé « *un feu d'espoir* ». Suite à l'alerte, tous les vols jusqu'à 12 h 30 ont été annulés ou reportés.

Alerte à la bombe, l'aéroport de Caen à l'arrêt

Après une manifestation ayant rassemblé un millier de personnes plus tôt dans l'année, un collectif dénonçant l'accaparement de l'eau par les géants de la production de semi-conducteurs, STM Electronics et Soitec, installés dans le Grésivaudan près de Grenoble, a organisé une sorte de happening symbolique début septembre au bord du ruisseau du Craponoz, situé entre les deux sites industriels de Crolles et de Bernin. Plusieurs milliards d'euros viennent d'être investis, complétés par quelques milliards provenant des caisses de l'État, pour soutenir cette «*filière stratégique*» et encore agrandir ces usines qui emploient déjà 7500 personnes. La production polluante des semi-conducteurs n'est pas seulement gourmande en électricité, matières premières et eau, elle est aussi cruciale pour l'ensemble de l'industrie. Les semi-conducteurs sont comme les briques de l'édifice techno-industriel. S'en tenir à dénoncer les nuisances qu'engendre sa production ou sa gourmandise en matières premières, ou à présenter comme une «*petite victoire*» le fait que STM va devoir payer plus cher son eau (comme le fait le collectif *Stop-Micro38*), c'est ce qu'on pourrait appeler manquer sa cible. Si le but est de mettre les bâtons dans les roues de «*l'écosystème*» des industries électroniques dans la cuvette grenobloise comme l'annonce «*Stop*», il est certes intéressant que des manifestations donnent une visibilité à cette volonté radicale. Mais on doute fortement que des happenings ludiques et des interpellations d'élus aillent dans le sens de soutenir l'action réelle et directe pour freiner et nuire à ces industries stratégiques, sauf si on croit — et, ce qui est pire, qu'on fait croire à d'autres — que le but de toute lutte c'est qu'une autorité, une institution, un État, suffisamment mis sous pression par la mobilisation, accepte à la fin d'accomplir la «*volonté populaire*». Se rassembler devant les administrations, se déguiser pour les médias lors d'une Baignade Party semble plutôt viser à susciter le sacré «*débat public*», le plateau où se rencontrent — quitte à s'engueuler — la société civile et État dans le but d'arriver à un accord mutuel. La critique de l'État comme soutien fondamental du projet industriel est alors réduite à une dénonciation de telle ou telle décision politique. Dans une telle stratégie, les opposants mobilisés risquent rapidement de devenir les fossoyeurs des élans d'agir ici et maintenant, éclipsant la possibilité de s'attaquer directement, y compris par des moyens modestes voir infimes, à ce qui se présente faussement comme inattaquable et invulnérable.

Car comme d'autres industries, laboratoires de recherche ou institutions dans la cuvette grenobloise, la plate-forme industrielle de la microélec-

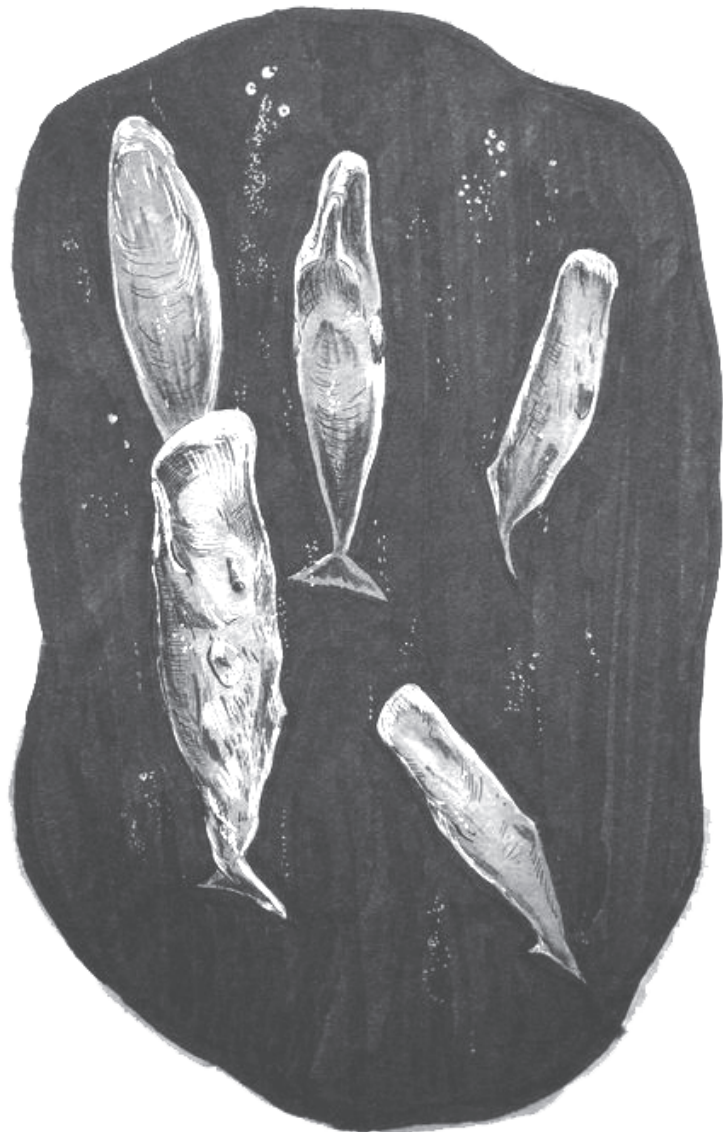
tronique s'attire aussi des rages tout sauf symboliques, hier comme

aujourd'hui. Nul besoin de remonter beaucoup le temps pour en trouver des exemples. En avril 2022, deux sabotages avaient mis à l'arrêt toute la production des deux géants des semi-conducteurs STM et Soitec, ainsi que des dizaines d'autres entreprises technologiques. Une attaque incendiaire avait interrompu le fonctionnement de la sous-station électrique de Froges, provoquant un premier arrêt. Le lendemain le feu avait été mis aux câbles à haute et moyenne tension passant sous le pont de Brignoud, coupant toute alimentation. Ces sabotages nocturnes avaient non seulement bloqué la production, mais également provoqué des dizaines de millions d'euros de dégâts aux installations, salles blanches et appareils très sensibles à une interruption du courant. Et à peine une semaine plus tard, une attaque incendiaire en pleine journée contre un poste électrique d'Enedis à Meylan plonge momentanément des centaines d'entreprises technologiques d'*Innovallée* dans le noir.

Quoi qu'en pensent les militants bienpensants et les timorés légalistes, la résistance est aussi faite de ces gestes-là. Couvrir ces gestes-là d'un voile de silence, d'une omertà gênante qui ne bénéficie qu'à l'État et à ses stratégies de pacification, ce n'est pas seulement triste, c'est aussi toxique pour toute perspective de résistance directe à la société industrielle.

A Grenoble, le décalage du symbolique





*De nouvelles technologies
énergétiques peuvent-elles
sauver la planète ?*

Posez la question au cachalot

Un magnat du pétrole, un éco-technophile et un cachalot sont dans un bar. Ils se sont mis à boire et, inévitablement, à se la raconter. Le pétrolier regarde le cachalot et déclare que sans les combustibles fossiles, les 75 espèces de baleines auraient été chassées pour leur huile jusqu'à l'extinction.

« Mon industrie et sa technologie ont sauvé ton gros cul. »

L'éco-technophile s'est alors incrusté dans la discussion. Selon lui, sauver les baleines était un jeu d'enfant.

« Vous, les pétroliers, vous avez peut-être sauvé quelques baleines, mais les technologies bas carbone vont sauver cette foutue planète – y compris les pétroliers. »

À ce moment, le cachalot pose son whisky pour exprimer son indignation.

« Bande d'idiots. Le pétrole a accéléré le massacre des baleines, et les technologies vertes ne vont probablement pas sauver la planète. Vous deux, bande de crétins, ne connaissez rien à l'énergie ni à ses conséquences imprévues. »

C'est là une parabole moderne sur l'énergie.

Les gens pensent généralement que lorsque les marchés sont à court d'une ressource ou, dans le cas des baleines, lorsque les marchés exterminent plusieurs espèces, la civilisation trouvera une nouvelle ressource qui remplacera l'ancienne. De la même manière, les énergies renouvelables sont censées mettre à la retraite les combustibles fossiles, n'est-ce pas ? Mais l'histoire du massacre des baleines raconte une histoire beaucoup plus complexe et nuancée. Le sociologue américain Richard York détaille cette histoire dans un intrigant essai de 2017 intitulé *Why Petroleum Did Not Save the Whales*.

Naturellement, les magnats du pétrole aiment à penser que le boom pétrolier de 1859 en Pennsylvanie, qui déversa du kérosène sur le marché nord-américain, aurait produit un ralentissement de la demande d'huile de baleine utilisée à l'époque pour l'éclairage.

Mais comme le documente York dans son essai, les preuves historiques montrent que la plupart des massacres de baleines ont eu lieu au XXe siècle et en grande partie après la Seconde Guerre mondiale, grâce aux combustibles fossiles et à d'autres innovations. Le pétrole a simplement permis de tuer plus de baleines, plus efficacement que jamais auparavant.

Cette histoire de conséquences imprévues hante déjà les sources d'énergie renouvelables, ajoute York. York a vérifié les faits, et ces derniers indiquent clairement que les économies de marché n'utilisent pas le solaire, l'éolien ou la géothermie pour remplacer le pétrole, le gaz ou le charbon, mais pour augmenter la consommation globale d'énergie. De plus, le pétrolier et l'éco-technophile partagent la même ignorance flagrante : ils croient tous les deux que la technologie sauvera la situation et feront progresser le monde vers un avenir meilleur.

Malheureusement, cette hypothèse ne vaut pas mieux que les promesses de production venant du fabricant d'automobiles Tesla : le monde de l'énergie est un système technique complexe qui n'évolue pas de manière linéaire, et ce pour une raison simple tenant à la nature même de la technologie, explique York. La technologie, qu'elle soit fossile ou verte, augmente le nombre de produits et services qui utilisent de l'énergie, ce qui finit par créer une plus grande demande. York résume habilement la question : « *Les technologies sont généralement déployées pour augmenter les profits, et non pour conserver les ressources* », écrit-il. « *Les producteurs travaillent à créer des marchés et à accroître la consommation de leurs produits afin de favoriser l'accumulation de richesse.* » Cela explique non seulement pourquoi le pétrole n'a pas sauvé les baleines, mais aussi pourquoi les économies réalisées grâce à l'efficacité énergétique ne se traduisent généralement pas par une réduction de la consommation d'énergie. Les consommateurs et les producteurs se contentent de dépenser les économies réalisées pour trouver d'autres moyens de consommer plus d'énergie.

Mais revenons à l'histoire des baleines.

Comme toute baleine franche pourrait vous le dire, les Américains ont maîtrisé l'art de massacrer les géants au XVIIIe siècle. Après avoir épuisé les baleines franches, les tueurs de Nantucket se sont tournés vers les cachalots, leur huile étant meilleure que la graisse de bétail pour les bougies ; elle les rendait aussi plus brillantes. Les cachalots constituaient également une proie facile à attraper : ils étaient timides et aimaient s'étendre à la surface de l'eau.

En 1833, les Américains dominaient la chasse à la baleine. L'industrie américaine à

elle seule employait 70 000 hommes et quelque 1 200 navires. Elle rapportait également de gros profits aux Quakers pacifistes qui dominaient l'industrie. (À l'époque, d'autres communautés religieuses « éthiques » évitaient le coton fabriqué par les esclaves et les lampes à huile parce qu'elles brûlaient de la graisse de baleine).

300 000 cachalots ont été tués dans le monde avec une technologie rudimentaire entre 1712 et 1899. Mais les combustibles fossiles ont fait croître ces chiffres.

Au XXe siècle, le massacre s'est accéléré pour atteindre près de trois millions d'animaux.

Dans sa magnifique histoire des baleines intitulée *Leviathan*, Philip Hoare note que « *le baleinier était une sorte de pirate-mineur – un excavateur de pétrole océanique alimentant la fournaise de la Révolution industrielle autant que n'importe quel homme extrayant le charbon de la terre.* » L'huile de baleine lubrifiait les machines industrielles et illuminait les maisons. Les scientifiques estiment aujourd'hui que 300 000 cachalots ont été tués dans le monde avec une technologie rudimentaire : « *par des équipages de voiliers qui utilisaient de petites embarcations pour les poursuivre, les harponner, les épuiser et les transpercer* » entre 1712 et 1899. Mais les combustibles fossiles ont fait croître ces chiffres. Au XXe siècle, le massacre s'est accéléré pour atteindre près de trois millions d'animaux.

La chasse à la baleine industrielle moderne est apparue dans les années 1860, lorsque l'industrie baleinière américaine de faible technicité entra en crise. La Guerre Civile avait réquisitionné la plupart des navires baleiniers américains pour des objectifs militaires, alors les Norvégiens ont comblé le vide. La technologie standard des voiliers, des barques à rame et des harpons à main avait permis de pêcher les populations de baleines franches et de cachalots dans l'Atlantique et le Pacifique. Les prix de l'huile de baleine ont également chuté lorsque le kérosène commençait à inonder le marché de l'éclairage domestique. Le magazine *Vanity Fair* a même mis en valeur la popularité du kérosène dans un dessin animé montrant un groupe de cachalots célébrant un « *Grand Bal donné par les baleines en l'honneur de la découverte des puits de pétrole en Pennsylvanie.* » L'une des baleines portait une banderole avec le message « *Nous ne pleurons plus à cause de notre graisse.* » (jeu de mots entre « whale » et « wail » difficile à traduire : « *We wail no more for our blubber* »). Mais la célébration était en avance de plus d'un siècle.

Bientôt, des navires propulsés au charbon – et plus tard au diesel – ouvriront de nouvelles

*Les innovations technologiques ne rendent pas obsolètes
les ressources ou ne mènent pas à leur conservation, mais
augmentent la production.*

zones de chasse à la baleine en permettant à l'industrie de poursuivre les baleines bleues et les rorquals communs, des espèces qui se déplacent plus rapidement et comptent parmi les plus grands mammifères sur Terre. Un harpon explosif mis au point par un chasseur de phoques norvégien, Svend Foyn, a également facilité la tâche pour tuer les baleines les plus rapides.

Les navires-usines, qui pouvaient transformer les baleines en mer, ont également facilité la folie meurtrière. Comme l'a raconté un observateur en 1938, un seul navire-usine moderne pouvait prendre plus de baleines en une saison « que la flotte baleinière américaine de 1846 » qui comptait plus de 700 voiliers. Le sociologue York écrit : « *Le navire-usine et sa flotte ne pourraient pas exister sans les combustibles fossiles qui alimentaient toute l'opération. Ils ont permis le stockage de longue durée des produits de la baleine en faisant fonctionner des congélateurs (pour la viande) et en traitant l'huile de baleine pour qu'elle ne devienne pas rance.* »

Au fur et à mesure que le massacre s'accroissait, les baleiniers ont diversifié leurs produits et créé de nouvelles demandes. L'os de baleine, le plastique de l'époque, permettait de fabriquer des corsets et des arceaux pour l'industrie de la mode tandis que les militaires découvraient une nouvelle innovation : la fabrication de nitroglycérine. De leur côté, les chercheurs canadiens pensaient que la viande de baleine pourrait se vendre aussi bien que le bœuf.

Les frères Lever possédaient même leur propre entreprise de chasse à la baleine pour faciliter leur approvisionnement en graisse de baleine pour fabriquer du savon. Puis le processus d'hydrogénation a permis de transformer l'huile de baleine en margarine. Ce fut un best-seller pendant des années, jusqu'à ce que le beurre prenne sa place.

Dans les années 1930, la très active industrie baleinière a sponsorisé ses propres – et non officiels – « *Jeux Olympiques de la Baleine* ». Les jeux opposaient tous les pays baleiniers qui se battaient pour « attraper le plus de baleines possible avant qu'elles ne soient prises par les baleiniers d'un autre pays. » Dans ces années-là, l'huile de baleine constituait une part si importante de l'approvisionnement alimentaire du Royaume-Uni qu'entre 1932 et 1936, « elle représentait 37 % de la teneur en marga-

rine, 21 % du composé de saindoux et 13 % de la teneur en savon.... En 1938, le gouvernement britannique a classé l'huile de baleine, avec la viande et le sucre, parmi les produits essentiels à la dite défense nationale. »

Après la Seconde Guerre mondiale, le prix de l'huile de baleine a de nouveau augmenté en raison de la pénurie générale d'huiles alimentaires. En conséquence, un groupe de pays, dont les États-Unis, l'Argentine, l'Australie, l'URSS, le Danemark, la Suède, l'Italie et même l'Autriche, pays sans littoral, ont annoncé leur intention de tuer davantage de baleines au nom du progrès de l'humanité. Les statistiques sur la chasse aux baleines donnent à réfléchir. Les scientifiques calculent maintenant que les navires de chasse industriels ont tué près de 2,9 millions de baleines au XXe siècle, « *ce qui en fait (au moins en termes de biomasse pure) peut-être la plus grande chasse de l'histoire de l'humanité.* »

L'efficacité du massacre dépasse l'entendement : « *Entre 1900 et le milieu de l'année 1962, les méthodes industrielles ont tué autant de cachalots qu'au cours des XVIIIe et XIXe siècles réunis. De manière incroyable, cet exploit a ensuite été répété entre 1962 et 1972.* » Les Soviétiques ont tué la plupart des baleines à bosse autour de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie dans les années 1960, non pas parce qu'ils avaient besoin de viande ou d'huile de baleine, mais parce qu'ils avaient des plans économiques quinquennaux à réaliser et la technologie pour y parvenir. Ils ont donc tué, comme l'a documenté plus tard un scientifique, « *sans aucune autre raison que le fait de dire qu'ils les avaient tués.* »

Alors que l'abattage industriel diminuait la taille et le nombre des baleines, la Commission baleinière internationale a essayé de gérer le carnage, mais avec comme souci principal de perpétuer la technologie de l'industrie. Il est révélateur que la commission n'ait pas approuvé de moratoire sur la chasse à la baleine avant 1985.

Les leçons à en tirer sur l'énergie sont nombreuses. L'industrie de la baleine nous dit par exemple que les économies humaines ne réagissent pas avec empressement – ni avec raison – à l'épuisement d'une marchandise. La découverte et l'exploitation du pétrole auraient pu empêcher le massacre de près de trois millions de baleines au XXe siècle, mais

ce ne fut pas le cas. Ce n'est pas parce qu'il existe un substitut – le kérosène pour l'huile de baleine ou les énergies renouvelables pour certains combustibles fossiles – que le marché les utilisera à des fins de conservation.

La perspective d'une régulation de la chasse à la baleine a également incité les chasseurs à capturer le plus grand nombre de baleines possible avant l'entrée en vigueur de la réglementation. Les économistes appellent désormais cette réponse perverse à l'épuisement des ressources le « paradoxe vert ». L'économiste allemand Hans-Werner Sinn affirme par exemple que la société joue le même jeu avec les combustibles fossiles. Il craint que « *les politiques visant à réduire la demande future de combustibles fossiles ne se retournent contre les propriétaires de ressources en les incitant à avancer leurs plans d'extraction, accélérant ainsi le réchauffement climatique* ». En fait, la plupart des pays exportateurs de pétrole veulent construire plus d'oléoducs et exporter plus de combustibles lourds en carbone le plus rapidement possible.*

La parabole de la baleine comporte également d'autres vérités importantes, selon York.

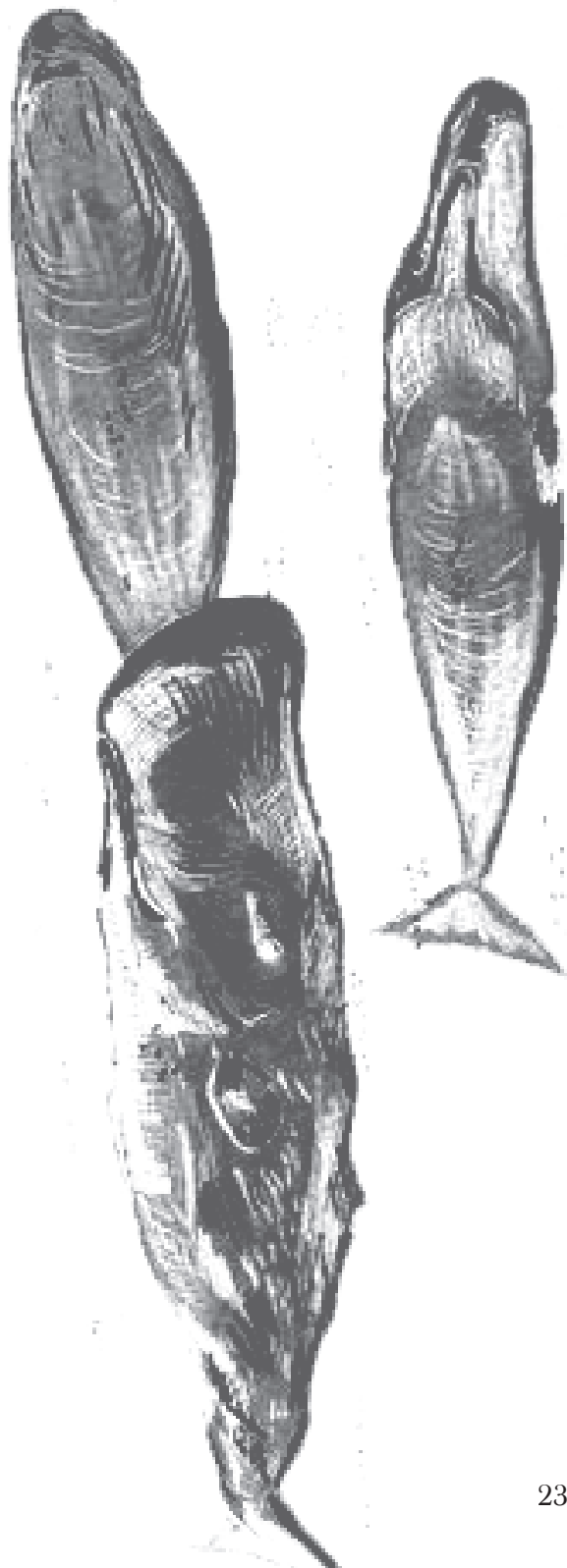
Les solutions technologiques ont leurs limites et on ne peut pas compter sur elles pour résoudre de graves problèmes environnementaux. Le pétrole aurait pu fournir tous les substituts nécessaires pour mettre fin à l'industrie baleinière, mais au lieu de cela, les combustibles fossiles ont dynamisé le massacre. Le pétrole et les autres nouvelles technologies mettent en évidence « *l'imprévisibilité fondamentale des systèmes complexes* », écrit York. Les innovations technologiques ne rendent pas obsolètes les ressources ou ne mènent pas à leur conservation, mais augmentent la production « *afin d'augmenter les profits* ».

L'histoire montre également que les tentatives de gestion de la chasse à la baleine au XXe siècle sont devenues un débat interminable sur l'état des stocks jusqu'à ce qu'il n'y ait pratiquement plus de baleines. Un débat similaire a lieu aujourd'hui avec le changement climatique et l'épuisement des ressources pétrolières bon marché. Malgré des conditions climatiques plus extrêmes et des situations d'urgence coûteuses, les dirigeants mondiaux continuent de débattre. Pendant ce temps, l'industrie continue d'exploiter ce qui est aujourd'hui le pétrole le plus cher et le plus difficile à extraire au

monde, qu'il soit extrait d'un bassin au Texas ou des profondeurs de l'océan.

Peut-être que le dernier mot devrait revenir à York : « *Largelement répandu, l'espoir de voir les nouvelles technologies aider les sociétés à surmonter les problèmes environnementaux revient à faire l'hypothèse suivante encore couramment acceptée : les technologies auraient principalement les conséquences voulues par ceux qui les développent et/ou les déploient.* » Les baleines, quant à elles, savent que ce n'est pas le cas, parce que la technologie a des conséquences imprévues.

Un certain Andrew



* Il ne s'agit plus d'une crainte, mais d'une réalité. Les entreprises pétrolières, charbonnières et gazières multiplient leurs investissements dans les « énergies renouvelables », mais investissent bien plus dans de nouveaux projets d'extraction. C'est notamment le cas pour le géant français Total Energies avec, par exemple, son projet de puits de pétrole et d'oléoduc géant en Ouganda et en Tanzanie, l'énorme projet gazier en Sibérie arctique ou encore l'exploitation de gaz de schiste en Patagonie en Argentine. (NdT.)

Frontières

- Royaume-Uni
- France
- Espagne, Portugal
- Italie
- Suisse

Montagnes

- Hautes Pyrénées
- Alpes
- Massif Central
- Massif Breton

Other

- Océan
- Grand Island
- Gibraltar Peninsula

Hydrogène

Le cheval de Troie de la transition énergétique



De nombreux facteurs poussent la société techno-industrielle vers une modification importante de sa production énergétique. De fait, certains ont argumenté que la croissance progresse directement proportionnellement à la disponibilité d'énergies. Plutôt qu'une *substitution* d'une ressource énergétique par une autre, elles se sont *additionnées* : l'exploitation du pétrole n'a pas fait disparaître le charbon. Aujourd'hui, au vu des quantités astronomiques d'énergie qu'engloutit la production industrielle, il est totalement inconcevable – sans renoncer à la croissance – d'abandonner certaines ressources énergétiques au profit d'autres. Pour les États et les industriels, il s'agit plutôt de diversifier le mix énergétique afin de pouvoir tirer un profit maximal des caractéristiques particulières des différentes ressources et d'étayer des stratégies géopolitiques. Cette *diversification* n'est pas nouvelle : elle est au cœur du développement capitaliste depuis le début de l'industrialisation.

Cette continuité dans la course effrénée d'*additions énergétiques* alimentant l'enfer industriel ne rend pas moins réelle l'actuelle « transition énergétique », c'est-à-dire, la reconfiguration du mix énergétique pour diminuer la part d'énergies fossiles (charbon, pétrole, gaz). Quelque part, la gravité de la crise écologique (et des effondrements systémiques qui pourraient en découler), la finitude des énergies fossiles et la complexité du nucléaire, a fini par rendre économiquement envisageable et géopolitiquement soutenable l'exploitation d'autres sources énergétiques, comme en témoigne les investissements massifs dans l'éolien, le photovoltaïque et la biomasse.

Les objections à cette quête énergétique qui pointent du doigt le faible rendement énergétique du photovoltaïque, les mauvais facteurs de retour énergétique sur l'investissement¹ de l'éolien ou les quantités astronomiques de matières premières qui doivent être extraites pour les technologies liées aux énergies renouvelables² seraient théoriquement suffisamment consistantes pour renvoyer toute la transition énergétique à la poubelle des entreprises humaines absurdes. Mais la croissance industrielle n'a jamais été une affaire de *rationalité* au sens strict du terme, c'est plutôt une question de *pouvoir*, de *domination*. C'est cette même logique, la recherche de pouvoir, qui est à la base du déploiement des éoliennes et des panneaux photovoltaïques, de la construction de nouveaux barrages hydroélectriques et de centrales marines, des projets de géothermie et de centrales de biomasse.

C'est dans cette optique qu'il faut considérer le lapin blanc de l'hydrogène. Les industriels se font de moins en moins timides à son sujet, et d'autres l'ont d'ores et déjà baptisé « le pétrole du futur ». Si les bases scientifiques et les technologies pour produire de l'électricité à partir de l'hydrogène datent de plus d'un siècle, c'est en 1970 que le terme « économie d'hydrogène » aurait surgi pour la première fois lors d'une discussion entre électro-chimistes au centre technique de *General Motors* dans le Michigan (États-Unis). Toutefois, ce n'est qu'aujourd'hui que les technologies de l'hydrogène s'approprient à prendre leur envol.

¹ Il existe beaucoup de méthodes de calcul en lien avec la production et la consommation énergétique qui permettent de se faire une idée de la viabilité de telle ou telle ressource, d'estimer le coût de son « cycle de vie », de calculer les matières premières nécessaires, les émissions de gaz à effet de serre ou encore de visualiser le rapport entre l'énergie initiale nécessaire pour exploiter une certaine ressource et l'énergie que cette ressource va libérer (*Energy Return on Investment*, EROI). Ce dernier facteur par exemple permet de calculer que pour chaque unité d'énergie investie dans une centrale nucléaire, elle en restitue 75 en retour. Pour l'énergie éolienne, ce ratio tombe la plupart du temps en dessous de 10, soit juste au-dessus de la barre des 7, ce qui est considéré comme le minimum viable pour les investisseurs. Ajoutons encore que les différentes sources énergétiques possèdent aussi des qualités moins facilement quantifiables, mais pas pour autant moins décisives, comme la polyvalence, la transportabilité ou justement l'infinitude théorique.

² A titre d'illustration :

Par térawattheure (TWh) produite (l'équivalent de ce que consomment les 7 millions d'habitants du Grand Paris en 10 jours), il faut pour permettre la production d'énergie :

Charbon : 750 tonnes de béton et 314 tonnes de métaux

Gaz : 400 tonnes de béton et 171 tonnes de métaux

Nucléaire : 760 tonnes de béton et 168 tonnes de métaux

Hydraulique : 14000 tonnes de béton et 68 tonnes de métaux

Eolien : 8000 tonnes de béton et 1978 tonnes de métaux

Photovoltaïque : 4500 tonnes de béton et 9430 tonnes de métaux

(Chiffres publiés par le *US Department of Energy* (DOE), *Quadrennial Technology Review* 2015)

Cet aperçu permet de se rendre compte de l'immensité du chantier entrepris avec les énergies « renouvelables ». De même, on comprend immédiatement que ces sources (le vent, le solaire, l'énergie hydraulique) sont de fait loin d'être « infinies » : la quantité de matières sur la planète pouvant être extraite est *limitée*, sans parler de l'impact écologique désastreuse de l'extraction existante et l'immensité de celle qui se profile avec la transition.

L'hydrogène

Les acteurs de la filière hydrogène aiment bien citer Jules Verne qui prophétisa en 1874, à travers un de ses personnages de « *L'île mystérieuse* », une économie d'hydrogène: « *L'hydrogène et l'oxygène, qui (...) constituent (l'eau), utilisés isolément ou simultanément, fourniront une source de chaleur et de lumière inépuisable et d'une intensité que la houille ne saurait avoir. Un jour, les soutes des steamers et les tenders des locomotives, au lieu du charbon, seront chargés de ces deux gaz comprimés, qui brûleront dans les foyers avec une énorme puissance calorifique* ». L'hydrogène, H_2 , est un gaz extrêmement inflammable et réactif ; c'est le plus léger de tous les corps. Dans les *piles à combustible*, l'hydrogène est combiné avec l'oxygène de l'air. Cela génère un courant d'électricité, produit de la chaleur, n'émet pas de gaz à effet de serre et le résultat est une molécule bien connue : H_2O , soit de l'eau.

L'hydrogène est présent dans la nature : il est trouvable dans des dégazages venant de la croûte terrestre, il émerge de la réaction entre l'eau et les roches ultrabasiques ou encore de la décomposition des hydroxyles (OH) dans la structure des métaux. Si des projets sont en cours pour l'extraire cet hydrogène natif, quasi tout l'hydrogène employé actuellement dans l'industrie doit être produit. En effet, l'hydrogène n'est pas une énergie primaire à l'instar du pétrole ou du charbon, mais un « vecteur énergétique ». Il est produit en séparant une molécule d'eau (H_2O) en hydrogène et en oxygène, ou une molécule de méthane (CH_4) en deux molécules d'hydrogène et un atome de carbone. Ce dernier procédé est actuellement encore le plus répandu. A partir du méthane présent dans le gaz naturel qu'on fait réagir avec de la vapeur d'eau à haute température (*vaporeformage*), on produit de l'hydrogène en émettant

Le déploiement massif d'énergies renouvelables n'a produit aucune diminution de la consommation mondiale d'hydrocarbures, uniquement une augmentation de la quantité d'énergies consommées.

d'importantes quantités de gaz à serre. L'autre procédé consiste à séparer la molécule d'eau par *électrolyse*, mobilisant d'importantes quantités d'énergie.

Afin de distinguer les différentes procédés de fabrication à l'origine de l'hydrogène, les industriels ont fini par leur octroyer des couleurs. L'hydrogène naturel est l'hydrogène *blanc* ; celui produit par électrolyse à partir d'énergies renouvelables, de biomasse ou du nucléaire³ est *vert*. L'hydrogène produit par gazéification du charbon est *noir*, le vaporeformage à partir du gaz naturel est *gris* et enfin, l'hydrogène produit à partir du gaz naturel mais avec des techniques de captage de CO_2 est *bleu*. Il existe encore d'autres méthodes de produc-

tion d'hydrogène, avec des rendements énergétiques généralement encore moins favorables, mais au vu des ambitions de la filière en plein essor, on peut s'attendre à la création d'autres procédés.

Si toutes les conversions énergétiques (comme par exemple de la chaleur à une énergie de mouvement) entraînent d'importantes pertes, l'hydrogène est particulièrement mal classé. Avec les technologies actuelles, son rendement énergétique global ne dépasse pas les 25% de la source électrique jusqu'à la roue du véhicule à hydrogène.⁴ Même les plus techno-optimistes ne pensent pas que ce pourcentage pourrait augmenter significativement grâce à des nouvelles technologies dans les décennies à venir. A l'instar des autres conversions énergétiques perdantes, l'hydrogène va pourtant se révéler un allié indispensable dans l'électrification de l'économie et de la société.

Un programme mondial, européen, français

Tous les pays industriels avancés ont mis sur pied des programmes pour stimuler la création d'une filière d'hydrogène. Cela n'est pas sans rappeler comment il y a toujours eu besoin de la puissance économique, militaire et politique de l'État pour « créer un marché » et lancer de nouvelles filières, ce qui est encore plus flagrant sur le domaine énergétique.⁵ Le développement de l'hydrogène prend une place importante dans les stratégies étatique parce qu'il promet d'accroître la puissance énergétique, et éventuellement de rééquilibrer le mix énergétique avec une diminution des énergies fossiles. Éventuellement, soulignons-le, car ce rééquilibrage reste pour l'instant totalement hypothétique : à l'heure actuelle, *aucune diminution mondiale de la consommation de combustibles fossiles n'a été constatée*, uniquement une augmentation de la quantité d'énergies consommées.⁶ L'hydrogène représente aussi un avantage géopolitique non-négligeable : il n'est pas lié à un territoire spécifique comme l'exploitation du pétrole ou du gaz naturel. Et comme nous le verrons par la suite, l'hydrogène est particulièrement intéressant pour les secteurs les plus énergivores de l'industrie.

En 2019, une étude commanditée par la Commission Européenne et réalisée avec le concours des acteurs industriels majeurs propose une « *Feuille de route pour l'hydrogène en Europe* ». Le rapport argumente que « *la réalisation de la transition énergétique de l'Union Européenne nécessitera l'hydrogène à une vaste échelle.* » Sa feuille de route prévoit le développement de la filière hydrogène pour équiper le secteur du transport lourd (camions, navires), pour produire les hautes températures requises dans certains secteurs industriels comme la sidérurgie, la papeterie, la cimenterie ou encore la chimie sans avoir recours au charbon, aux gaz naturel

ou au pétrole et enfin l'usage d'hydrogène pour stocker l'électricité produite par des sources intermittentes comme l'éolien ou le photovoltaïque.⁷ L'enjeu est de « créer pour les compagnies pétrolières, gazières et pour les équipementiers un marché de 130 milliards d'euros à l'horizon 2030, et de 820 milliards à l'horizon 2050 ». Un an plus tard est lancé le *Projet Important d'Intérêt Européen Commun* (PIIEC) d'hydrogène pour subventionner des sélectionnées pour bénéficier de soutiens financiers à hauteur de 5 milliards, avec en France par exemple la construction d'une usine de production d'hydrogène par électrolyse à Saint-Jean-de-Folleville (76) portée par *Air Liquide* ou d'une *gigafactory* d'électrolyseurs à Belfort (90) portée par *McPhy* ; la substitution d'hydrogène gris par le vert à la raffinerie de La Mède à Châteauneuf-les-Martigues (13) portée par *Total* et *Engie*. « L'industrie européenne est cheffe de file à l'échelle mondiale dans le domaine des technologies de l'hydrogène. Le temps est maintenant venu de déployer ces technologies dans les usines européennes. C'est justement ce que nos PIIEC dans le domaine de l'hydrogène soutiennent: une première génération de projets industriels de grande envergure liés à l'hydrogène en Europe » s'exclamait un commissaire européen lors du lancement des financements. Au-delà des projets spécifiques, la feuille de route prévoit d'atteindre en 2023 la production de dix millions de tonnes d'hydrogène vert dans l'UE, et l'importation de dix millions de tonnes supplémentaires. A partir de 2030, les industriels comptent déployer « l'hydrogène à grande échelle dans tous les secteurs difficiles à décarboner [c'est-à-dire, d'électrifier]. »

Cette stratégie européenne est en phase d'être déclinée dans les différents pays-membres qui ne veulent pas rester sur le côté dans la course mondiale. L'Allemagne mise plutôt sur d'importants contrats d'importation d'hydrogène (venant des pays du Maghreb ou des pays pétroliers tels que le Qatar) et entame donc la construction des infrastructures portuaires et gazières requises. Pour la France nucléarisée, la filière hydrogène constitue une véritable manne. En février 2023, l'État a présenté sa « *stratégie nationale pour l'hydrogène* » qui reprend les trois axes européens : déploiement de l'hydrogène dans les industries énergivores, les transports lourds et le stockage d'électricité. Elle rentre parfaitement dans les vastes programmes de « réindustrialisation » de la France, avec notamment la création d'une filière d'A à Z pour la production et l'exploitation d'électrolyseurs. C'est aussi l'occasion rêvée pour ancrer le nucléaire dans la transition énergétique. Qualifié de vert par l'UE, le nucléaire génère l'électricité qui peut être utilisée pour produire de l'hydrogène. Pour ne pas laisser planer des doutes, Macron a enfoncé le clou lors d'une visite à *Framatome* dans le bassin industriel du Creusot en 2020, où sont fabriquées notamment les cuves pour réacteurs nucléaires : « *La filière nucléaire est essentielle au développement de l'ambition en matière d'hydrogène. Aucun pays européen ne peut produire de l'hydrogène avec un mix électrique décarboné comme nous pouvons le faire grâce au nucléaire.* » Le programme de développement des petits réacteurs nucléaires modulaires (SMR) est ainsi ancré dans la stratégie d'hydrogène.



Le site de production d'hydrogène vert de Lhyfe à Bessières (Occitanie) pourra produire jusqu'à 2 tonnes d'hydrogène vert par jour.

³ En 2023, l'Union Européenne a qualifié le nucléaire comme « énergie verte ». Cette blague d'un particulier mauvais goût n'aurait aucune importance s'il ne permettait pas aujourd'hui d'orner tout ce qui est produit à partir d'électricité venant du parc nucléaire comme « énergie verte », comme c'est le cas de l'hydrogène.

⁴ C'est-à-dire que 25% uniquement de l'énergie mobilisée est de l'énergie utile, dans cet exemple-ci, utilisée pour faire tourner la roue. A titre de comparaison, un véhicule thermique a un rendement avoisinant les 40% ; pour un véhicule électrique, malgré les 90% souvent affichés n'ayant trait qu'à son moteur électrique, le rendement (de la centrale électrique à la roue) descend jusqu'à moins de 27%.

⁵ Pour une histoire iconoclaste du « marché », voir notamment David Graeber, *Dette : 5000 ans d'histoire* (2011).

⁶ En 2022, la demande mondiale d'énergie a augmenté de 1%. Malgré une augmentation importante de la capacité de production d'énergies renouvelables (+ 266 gigawatts), la part du pétrole et du gaz dans la production énergétique est restée stable (82%). A noter aussi que le charbon ne diminue pas, mais ne cesse d'augmenter (+145% en Europe). (*Statistical Review of World Energy*, Rapport de 2022). Plus probablement, les hydrocarbures seront extraits et brûlés jusqu'à l'épuisement total, ce qui s'est révélé difficile à projeter.

⁷ Contrairement aux centrales classiques, les énergies renouvelables telles que l'éolien et le photovoltaïque sont des énergies « intermittentes » : leur production dépend d'éléments extérieurs et changeants tels que la force du vent, le jour ou la nuit, ... Le stockage direct de l'électricité étant impossible (l'électricité est un flux), on ne peut la « stocker » qu'en la convertissant (avec les pertes qui vont avec), par exemple dans des piles à combustible, d'énormes batteries ou encore en pompant de l'eau dans un lac artificiel situé en hauteur d'une centrale hydraulique.

Face à l'engouement, l'alliance industrielle des industriels français pour l'hydrogène, *Hydrogène France*, a lancé cette année un appel à l'État pour « revoir ses ambitions à la hausse » et pour ne pas limiter le déploiement de l'hydrogène aux 50 sites industriels les plus émetteurs de CO₂ comme prévu d'ici 2030. L'alliance souligne que « *le couple décarbonatisation-réindustrialisation est au cœur du projet d'une filière française de l'hydrogène* », ne laissant ainsi persister le moindre doute quant au véritable objectif de la dite « décarbonisation ». Dans les échéances prévus par le gouvernement français, 1 million de tonnes d'hydrogène seront produits par électrolyse d'ici 2030, englobant *au minimum 10% de la consommation totale d'électricité*. D'où l'ur-



⁸ *Les ambitions démesurées de l'hydrogène*, dossier établi par *Usine Nouvelle*, 15 décembre 2021.

⁹ Et cela y compris en dépit de tout « calcul rationnel », tel que l'on peut le retrouver justement dans les méthodes d'analyses de rendement, d'efficacité, de « retour sur investissement » etc. On entre pleinement dans le domaine de la *croissance*, ou plutôt, de la *déréalisation au sein de la Matrice*.

gence d'augmenter la capacité de production d'électricité : principalement l'éolien, le gaz naturel et le nucléaire. Le président de *McPhy* ne cache pas ses ambitions : « *Par rapport à la situation actuelle, nous sommes devant une multiplication par 1 000 des capacités de production en dix ans !* », et il rajoute encore que c'est bien sûr « *grâce aux plans vigoureux de soutien mis en place par les pouvoirs publics* »⁸ : c'est bien l'État qui crée les marchés et dirige ainsi le développement industriel.

Il va sans dire qu'au fil de toutes ces conversions d'énergies, les matières premières extraites, les infrastructures construites et entretenues, les facteurs de rendement énergétique, d'émissions de gaz à effet de serre, d'efficacité des cycles de vie, tombent au plus bas. Si bas qu'à la fin, il devient très difficile d'y voir clair : c'est un autre exemple de la *déréalisation* qu'opère l'épopée technique sur le monde tel que nous pensons l'appréhender. Et l'hydrogène est véritablement emblématique pour ce que promet la transition énergétique : ni sobriété, limitation ou diminution, mais maintien et augmentation de la croissance industrielle.⁹

La promesse de l'hydrogène : décarboner et réindustrialiser

En parallèle avec le développement de tout ce qui est lié à la production d'hydrogène (fabrication d'électrolyseurs et de piles à combustibles, usines de production d'hydrogène, sites de stockage, sites d'extraction d'hydrogène blanc, voire l'adaptation des gazoducs existants), l'hydrogène est dans un premier temps en passe d'être déployé dans les industries qui émettent le plus de gaz à effet de serre (et qui sont souvent aussi parmi les plus polluantes et dangereuses). Certains secteurs en utilisent déjà beaucoup, entièrement produit à partir de carburants fossiles : les raffineries de pétrole, l'industrie chimique

(pour la production de différents types de plastique) et l'industrie des engrais. Pour ces secteurs-là, l'enjeu est plutôt de passer à l'« hydrogène vert » afin de réduire leur « empreinte carbone ». Pour d'autres industries, il s'agit de remplacer presque entièrement les carburants fossiles (charbon, gaz naturel et pétrole) par de l'hydrogène plus ou moins vert : la sidérurgie, la cimenterie, la papeterie. Ce sont principalement ces branches industrielles, dont la consommation énergétique ne permet pas d'électrification totale, qui sont aujourd'hui concernées par différents projets d'adaptation : c'est la course vers la production d'« acier vert », de « ciment vert », de « plastique vert », etc.

Le deuxième axe, c'est encore et toujours le maintien, puis l'expansion du système industriel de transport. Comme il est techniquement impossible (du moins, actuellement) de faire rouler des véhicules lourds tels que des camions, ou des bus dans des régions vallonnées, sur des batteries électriques, et que les secteurs logistiques et de transport dépendent entièrement du pétrole¹⁰, l'hydrogène va très probablement s'imposer comme un alternatif de premier choix au pétrole. Des industriels rêvent également de propulser les bateaux ou les avions à l'hydrogène, même si pour l'instant cela ne semble pas être tout à fait faisable.

Et en troisième lieu, il y a le déploiement de l'hydrogène comme stockage d'électricité. L'électricité générée par les sources intermittentes (surtout le vent et le soleil) peut être converti en hydrogène par électrolyse. Stockés dans des grosses cuves, l'hydrogène ainsi produit peut être reconverti en électricité en cas de besoin. Plus la production d'électricité dépend de sources intermittentes, plus il y aura besoin d'une solution pour pallier à cette intermittence. Évidemment l'hydrogène à lui-seul ne pourrait jamais solutionner cela, ce qui fait comprendre une fois de plus que même techniquement, la *substitution pure et simple* d'une source énergétique par une autre est presque impossible. Il y aura toujours besoin de centrales thermiques ou nucléaires (sources non-intermittentes) pour garantir la production et garder le réseau électrique stable. On peut le prendre par n'importe quel bout, *l'hydrogène reste l'ami parfait du nucléaire et de l'éolien* et c'est ce qui va lui assurer son ticket d'entrée dans l'arène industrielle.

¹⁰ La mobilité créée par le moteur thermique telle qu'elle s'est développée et qui a profondément changé les géographies de la terre et de la société humaine, est entièrement basée sur les caractéristiques particulières de sa source énergétique : le pétrole. Il est plus que pertinent de se demander s'il serait vraiment possible de maintenir le même système de mobilité en ayant recours aux moteurs électriques : même simplement au niveau des structures de production d'électricité, électrifier tous les véhicules exigerait une augmentation de la production d'électricité de 40 à 50 % et une révision du réseau de distribution conséquente pour supporter une telle augmentation.

Les infrastructures de la filière

Répetons-le : si une filière est en train de se mettre en place avec plusieurs projets d'usines, des PME spécialisés et des recherches, pour l'instant tout l'hydrogène produit est de l'hydrogène bleu ou gris, donc issus de carburants fossiles. Cette production se fait au sein des raffineries et des complexes chimiques par *vaporeformage* avec ou sans captation des émissions de gaz à effet de serre.

La production d'hydrogène vert, donc issu du nucléaire ou du renouvelable, requière des *giga*factories de production d'électrolyseurs, de piles à combustibles, des cuves et des réservoirs de stockage. Plusieurs sont en cours de construction ou en projet.¹¹ Elles vont équiper les différentes usines de production d'hydrogène, comme à Port-Jérôme-sur-Seine (Seine-Maritime) où le démarrage est prévu en 2025 ou à Fos-sur-Mer (Bouches-du-Rhône), démarrage prévu en 2026. Ensuite, comme dans le reste du monde, en France il y a aussi plusieurs projets d'exploration et de forage en cours pour extraire l'hydrogène blanc présent à l'état naturel dans le sol. Dans ce cas, il ne s'agit donc plus seulement d'un « vecteur énergétique », mais bien d'une ressource à extraire¹², même si la mise au point d'un procédé d'extraction industriel pourrait encore prendre 20 ans.

L'hydrogène est l'ami parfait du nucléaire et de l'éolien et c'est ce qui va lui assurer son ticket d'entrée dans l'arène industrielle.

Pour permettre l'acheminement de l'hydrogène depuis les usines de production et l'importation, une vingtaine d'opérateurs gaziers ont débuté en juillet 2020 la construction d'une dorsale de gazoducs pour l'hydrogène (*European Hydrogen Backbone*). Le plan vise la construction d'un réseau de 39 700 km d'infrastructures pour l'hydrogène en Europe, s'étirant jusqu'au Maghreb, d'ici à 2040. Deux tiers de ces hydrogénéoducs seraient des canalisations de gaz naturel reconverties. Selon ce schéma, « 4 400 km de réseaux d'hydrogène seraient ainsi développés en France reliant les principales zones de consommations telles que les ports, zones industrielles, hubs logistiques et aéroportuaires ainsi

¹¹ En France, ces projets sont principalement portés par McPhy, Elogen, John Cockerill, Genvia, Alstom, Symbio, Arkema, Faurecia, Plastic Omnium et Hyvia.

¹² En mai 2023, une forte concentration d'hydrogène est détectée via le puits de Folschviller, en Moselle, par des chercheurs qui visaient plutôt à trouver du méthane. Cette découverte a stimulé plusieurs demandes de permis d'exploration, notamment dans le Béarn et le Doubs. Voir *L'hydrogène naturel sera-t-il le nouveau pétrole*, publié sur *Reporterre.org* le 24 juillet 2023.

que les stockages massifs souterrains. »¹³

Pour ce qui est des infrastructures de mobilité : plus de 736 projets de déploiement de bus à l'hydrogène, et donc de stations de recharge, sont en cours en France, dont un tiers est déjà réalisé ou en construction. Plusieurs entreprises logistiques ont installé sur leurs plateformes des stations de recherche pour les camions roulant à l'hydrogène.

Le stockage de l'hydrogène, comprimé ou liquéfié se



La production d'hydrogène, comme ici par le groupe allemand Linde, se fait actuellement essentiellement à base de gaz naturel fossile au prix d'un fort dégagement de CO².

fait dans des grandes cuves, dans des cavités salines, dans des grands réservoirs souterrains. Pour l'instant, en France, les projets industriels d'exploitation des cavités se limitent à la mise en place de dits « démonstrateurs » pour mettre à l'épreuve les techniques envisagés. Les sites choisis répondent notamment au plan *Zero Emission Valley* de la région Auvergne-Rhône-Alpes appuyant le passage à l'hydrogène des complexes industriels et chimiques présents sur son territoire. A noter aussi que les industriels n'ont pas encore tranché entre un réseau totalement centralisé ou un tissu d'unités de production plus localisées. Si les grands groupes pétroliers et gaziers préféreront sans doute rester au plus proche du modèle qu'ils connaissent¹⁴, beaucoup de facteurs tels que les technologies d'intelligence artificielle, les théories sur le *smart grid*, les soucis de résilience du réseau électrique et surtout la nature différente, plus petite, des structures de production énergétiques nouvelles comme l'éolien ou l'hydrogène,

laissent plutôt prévoir une *dissémination* et une *décentralisation*. Même pour la filière nucléaire, un secteur mastodonte, la recherche s'oriente maintenant plutôt vers des mini-centrales nucléaires, plus faciles à implanter un peu partout, alimentant des zones précises telles qu'un bassin industriel, un port, une ville de taille moyenne.

Enfin, le déploiement de la filière s'appuie aussi sur la recherche technologique, la formation de personnel spécialisé et la création de startup pour développer des nouvelles technologies liées à l'hydrogène. Des cours spécifiques Hydrogène ont été créés aux universités, des incubateurs dédiés sont en train de voir le jour et des formations spécifiques sont organisées au sein des acteurs majeurs comme *Total*, *Air Liquide* ou *Alstom*.

Ce survol est certes rapide¹⁵, mais il permet quand-même de saisir dans quel ordre de grandeur les industriels pensent quand ils évoquent la création d'une filière hydrogène et ce qu'elle implique en termes d'implantations de nouvelles infrastructures industrielles. Il ne rend cependant pas compte de l'« *intensité matérielle* », c'est-à-dire des quantités de matières premières nécessaires, et donc des mines, du raffinage des métaux, du transport,... La production d'hydrogène bas-carbone requiert notamment d'importante quantité de platine, de ruthénium et surtout d'iridium. La demande de ce dernier, un métal très rare et pour l'instant uniquement extrait en Afrique du Sud, devrait augmenter de 90% d'ici 2050. De même, la filière hydrogène génère une forte demande en eau (elle comptera pour près de 10% de la consommation totale d'eau du secteur énergétique d'ici 2050). Curieusement, un bon nombre des projets d'hydrogène et des centres de production sont situés dans des pays soumis au stress hydrique (le pourtour méditerranéen, la péninsule arabe et les plaines chinoises) qui va s'aggraver dans les années à venir.¹⁶ La filière ne manquera donc pas de devenir une source de tensions géopolitiques à l'instar des autres ressources énergétiques.

Un cheval de Troie

Les industriels et les États ne cessent de présenter l'hydrogène vert comme un allié précieux dans « la lutte contre le réchauffement climatique ». Les apparences jouent en leur faveur : le produit final émis par les piles à combustion est... de l'eau. Mais à l'instar de la réalité bien différente derrière les énergies « propres » générés par les éoliens et le photovoltaïque, l'hydrogène n'est pas neutre pour le climat. Si l'hydrogène n'est pas un gaz à effet de serre comme les autres, il a un impact indirect : il perturbe la concentration et la durée de vie des autres gaz à effet de serre présent dans l'atmosphère. Il favorise par exemple la concentration de méthane (CH₄) qui, lui, provoque directement un puissant effet de serre.¹⁷ Cela en fait un gaz avec une puissance de réchauffement au moins 13 fois plus élevés que le CO₂ : chaque tonne d'hydrogène a le même effet que 13 tonnes des CO₂.

L'hydrogène, gaz extrêmement léger, arrive dans l'atmosphère principalement par les fuites dans les processus de production, le transport et le stockage. La dernière étude en date estime que l'hydrogène vert (en excluant donc le bleu, le gris, ...) pourrait être « *bénéfique dans la réduction du réchauffement climatique* »¹⁸ à condition que les fuites restent en-dessous de 3%. Mais cela paraît extrêmement improbable. Aujourd'hui, les fuites sont estimées à 10% pendant l'électrolyse, à 13% pendant le transport par camion-citerne et à au moins 3% pour la pile à combustible : c'est un problème intrinsèque à la nature même de l'hydrogène auquel aucune course en avant technologique ne pourrait raisonnablement pallier. Autant dire que la filière hydrogène produira certes de l'eau, mais va continuer à avoir un impact important et négatif sur le réchauffement climatique. Sous les apparences d'une énergie propre, il y a donc, sans ambiguïté ou forçage rhétorique, une filière énergétique qui va continuer à pousser la planète vers l'abîme. C'est le cheval de Troie de la transition énergétique.

A l'heure d'une résurgence des combats contre la dévastation de la planète d'un côté et de l'urgence climatique mobilisé aujourd'hui par les États et les industriels pour justifier un nouveau projet industriel de l'autre, il semble d'autant plus important de développer une critique approfondie de la société techno-industrielle en tant que telle. S'il est judicieux de *démonter* les narratives qui présentent l'éolien industriel comme « durable », l'acier ou le ciment produit avec de l'hydrogène comme « vert », la pollution et l'intoxication qu'ils représentent pour la nature et le vivant n'est pas le seul argument contre. Même si ce n'étaient pas que des mensonges de bas étage, il y a toujours des raisons d'être contre, car ils restent des manifestations tangibles et néfastes de la colonisation de la planète par la société techno-industrielle et sa logique d'accaparement, d'accumulation et de pouvoir. C'est là que réside la signification des luttes contre les projets industriels verts comme les éoliennes, les centrales photovoltaïques et bientôt les gazoducs et les centrales à hydrogène.

Maciej Puszcz



La toute récente gigafactory d'électrolyseurs de Siemens et Air Liquide à Berlin

¹³ Dans *La course aux hydrogénoducs est partie* dans *Hynovations*, newsletter de *France Hydrogène*, 27 avril 2023. Parmi les projets en cours de développement, citons par exemple H2Med qui vise à créer un corridor d'hydrogène reliant le Portugal, l'Espagne et la France au réseau énergétique de l'UE, avec une liaison maritime reliant Barcelone à Marseille, puis une extension vers l'Allemagne.

¹⁴ C'est-à-dire, des grands groupes privés avec une forte participation des États, contrôlant l'ensemble de la chaîne de production et de la distribution, avec un fort penchant vers l'accaparement pure et simple (il suffit de regarder comment ces groupes mènent leurs projets notamment dans les pays pauvres), protégés par la force armée et politique des États.

¹⁵ Sur leur site web, l'alliance *France Hydrogène* informe régulièrement sur l'avancée des différents projets de la filière hydrogène. L'Agence pour la Transition Écologique (ADEME) tient à jour une carte des projets qu'elle soutient (actuellement une cinquantaine sur tout le territoire).

¹⁶ World Bank Group, Hydrogen Council et Climate Smart Mining, *Sufficiency, Sustainability and circularity of critical materials for clean hydrogen*, 2022.

¹⁷ « La molécule de dihydrogène s'oxyde en effet dans l'atmosphère en réagissant avec le radical hydroxyle (OH). Par conséquent, il reste un peu moins de OH pour détruire les molécules de méthane. « C'est le principal mécanisme qui explique le pouvoir réchauffant de l'hydrogène » [...] L'oxydation de l'hydrogène réagit aussi avec l'acide atmosphérique, ce qui contribue à produire de l'ozone troposphérique, un autre gaz à effet de serre. Enfin, le méthane, dont la durée de vie dans l'atmosphère augmente avec la présence d'hydrogène, génère lui-même de l'ozone et de la vapeur d'eau dans la stratosphère, des gaz aux propriétés radiatives. » dans *Les fuites d'hydrogène réchauffent le climat*, paru le 2 janvier 2023 sur *Reporterre.org*

¹⁸ *Climate benefit of a future hydrogen economy*, publié dans *Communications Earth & Environment*, n° 3, 2022

L'Hiver, saison de repos. Une grande partie de la flore qui nous entoure attend le printemps pour se lancer dans une nouvelle phase ou dans un nouveau cycle de vie. Les feuilles des arbres sont tombées, les graines de diverses plantes ont été éparpillées, le froid, le gel et parfois la neige installent une pause.

Si on veut faire de la cueillette, nos yeux tournent vers cette espace vivant inaccessible à l'œil nu : le sol. Voici deux exemples de racines de plantes sauvages comestibles :

Le Pissenlit – *Taraxacum*

Tout le monde connaît le pissenlit, plante très commune, poussant dans des prés et pâturages plus ou moins riches, ainsi que dans les champs, les jardins et en bordure de chemin. Si pendant le reste de l'année on savoure les feuilles, les boutons, les tiges florales et les fleurs de cette plante riche en vitamines (A, B2, B3, C), minéraux (Calcium, Potassium, Sodium, Fer) et protéines complètes (les feuilles), l'hiver, on récolte ses racines. Riche en inuline (prébiotique), elles sont préparées façon légume ou en salade ou sont séchées et torréfiées pour les boire comme du café. Le goût un peu amer des feuilles et racines rappelle la chicorée et peut être adouci en faisant tremper la plante dans l'eau chaude ou dans le sel.

Le pissenlit, grand remède du foie et de la flore intestinale, est connu pour ses effets tonique, stomachique, cholagogue, dépuratif et diurétique. La consommation de la plante affecterait la production de spermatozoïdes et réduirait ainsi la capacité à procréer.



La Bardane – *Arctium Lappa*

La bardane est une plante bisannuelle (plante qui effectue son cycle de vie sur deux ans) très fréquente dans les décombres, les parcs à bestiaux et aux abords des habitations, car elle aime l'azote. Ses larges feuilles aux longs pétioles la font parfois confondre avec de la rhubarbe, mais ses capitules violacés, entourés d'aiguillons recourbés qui se prennent dans les vêtements ou les cheveux, dissipent vite le malentendu.

La racine se récolte entre l'automne de la première année de vie de la plante et le printemps suivant, avant le développement de la tige. Pendant la cueillette, on peut laisser en terre une partie de cette racine (qui peut atteindre une profondeur de plusieurs mètres) pour que la plante repousse après l'hiver. Pour celles et ceux qui aiment le goût de la scorsonère, la racine est un véritable délice poêlée, cuite à l'eau ou au four, râpée en salade.

À d'autres moments de l'année on peut également manger les tiges des feuilles, les petites feuilles, les pousses tendres et les tiges florales avant la floraison. Il est possible d'extraire de l'huile de ses graines.

La bardane, riche en glucides et en vitamines (A, B, C, E, P), est connue pour ses propriétés dépuratives, cholagogues, diurétique, laxative, antidiabétique, cholérétique, diaphorétique. Certaines sources indiquent un usage interne et externe contre les affections de la peau chroniques. En externe, les feuilles fraîches broyées en cataplasme seraient désinfectants, cicatrisants et anti-fongique.





Vert ancien

Mousses, climat et le temps profond

Un jour d'été en Alaska, je me trouvais dans une grotte glaciaire, bleue et étrange sous la glace. J'ai entendu le bruit des gouttes tombant dans la flaque d'eau de fonte et j'ai frissonné dans la lumière bleue et froide. J'ai écouté les appels de la glace qui se transforme en eau. Une histoire commence ici, ou peut-être se termine-t-elle. Cela dépend de nous.

La dernière fois que les glaciers ont fondu dans les Adirondacks, ils ont laissé derrière eux ce champ de blocs. Des centaines d'erratiques glaciaires – arrachés à l'ancien Bouclier Laurentien, roulés ici sous la calotte glaciaire – parsèment le paysage. Aujourd'hui, leurs surfaces granitiques marquées sont recouvertes de mousses. L'air lui-même est chargé de leur vert éclatant. Les blocs rocheux ressemblent à un troupeau de bœufs musqués de l'ère glaciaire, figés sur place par un épais manteau de fourrure verte, paissant sous une canopée de bouleaux, d'érables et de pruches datant de l'ère post-pléistocène. En tant que bryoécologue, j'ai passé des décennies à observer ces îles de roches moussues. Ce qui me semble une éternité est à peine un clin d'œil dans le repos de dix mille ans qui a permis à ces pierres roulantes d'accumuler de la mousse. Les mousses et les rochers ont une vision à long terme.

Les mousses, je pense, sont comme le temps rendu visible. Elles créent une sorte d'oubli botanique. Petite pousse par petite pousse, le passé est obscurci par le vert. C'est pour cela que nous avons des histoires, pour nous souvenir.

Les mousses se souviennent que ce n'est pas la première fois que les glaciers fondent. Si le temps est une ligne, comme le suppose la pensée occidentale, nous pourrions penser qu'il s'agit d'un moment unique pour lequel nous devons trouver une solution qui permette à cette ligne de se poursuivre. Si le temps est un cercle, comme le suppose la cosmologie indigène, le savoir dont nous avons besoin se trouve déjà à l'intérieur du cercle ; il nous suffit de nous en souvenir pour le retrouver et le

laisser nous enseigner. C'est là qu'interviennent les conteurs d'histoires.

Parmi les premiers habitants des forêts de l'Est, on raconte qu'à un moment donné du cercle temporel qui constitue notre histoire, le peuple vivait dans le Monde du Ciel, de la même manière que nous vivons aujourd'hui sur la Terre. Un grand Arbre de la Vie poussait parmi eux. Ses branches portaient toutes sortes de plantes : les herbes, les baies, les arbres, les fougères et même les mousses, nichées dans nœud de tronc. Une nuit, une grande tempête de vent traversa le Monde du Ciel et renversa l'Arbre. Le lendemain matin, Gizhgokwe, une belle jeune femme, se tenait à côté du grand trou où il y avait eu les racines de l'Arbre. Elle s'approcha du bord pour regarder en bas, mais elle ne vit que du noir. Elle s'approcha un peu plus, mais tout ce qu'elle pouvait voir, c'était le rayon de lumière du Monde du Ciel qui disparaissait dans l'obscurité. Alors qu'elle se penchait vers l'avant, le sol du bord commença à s'effriter et elle tendit la main vers l'Arbre de la Vie pour s'accrocher, mais la branche se brisa dans sa main. Elle tomba dans l'incertitude d'un nouveau monde.

À cette époque, le monde d'en bas était entièrement recouvert d'eau et peuplé d'êtres aquatiques. Certains disent qu'il s'agit de la mémoire des inondations de notre peuple, qui a été témoin des inondations à la fin de la dernière période glaciaire. Qui peut le dire ? Voyant la femme se diriger en spirale vers elles, les oies sortirent de l'eau et s'envolèrent pour l'attraper de leurs ailes puissantes. Imaginez son soulagement, loin de la seule maison qu'elle ait jamais connue, d'être secourue dans une chaude étreinte de plumes douces. Depuis la nuit des temps, on nous dit que la toute première rencontre entre les humains et les autres êtres de la terre a été marquée par l'attention et la responsabilité. Le conseil des êtres de l'eau s'est réuni pour décider de ce qu'il fallait faire. Une grande tortue serpentine à crête flottait dans l'assemblée aquatique et proposa à Gizhgokwe, ou Femme du Ciel, de se reposer sur son dos. Avec reconnaissance, elle quitta les ailes de l'oie pour s'installer sur le dôme de la Tortue. Les autres comprirent qu'elle avait besoin de sol ferme pour sa maison.

Les plongeurs profonds parmi eux avaient entendu parler de boue au fond de l'eau et ont accepté d'en récupérer. Le plongeur plongea pour en prendre une bouchée, mais la distance était trop grande et, après un long moment, il remonta à la surface sans rien avoir récolté. Un à un, les autres animaux proposent leur aide : la loutre, le castor, l'esturgeon. Mais la profondeur, l'obscu-

rité et les pressions étaient trop fortes pour ces nageurs les plus forts, qui remontaient haletants et la tête sonnante. Bientôt, il ne resta plus que le rat musqué, le plus faible des plongeurs. Il se porta volontaire pour y aller, tandis que les autres le regardaient d'un air dubitatif. Ses petites pattes s'agitaient tandis qu'il se frayait un chemin vers le bas. Ils attendirent son retour, craignant le pire pour leur parent. Un courant de bulles s'éleva de l'eau et le petit corps mou du rat musqué flotta vers le haut. Il avait donné sa vie pour aider cet humain sans défense. Mais les autres remarquèrent que sa patte était fermement serrée, et quand ils l'ouvrirent, il y avait une petite poignée de boue. La Tortue dit : « *Tiens, mets-la sur mon dos et je la garderai.* »

Femme du Ciel se pencha et étala la boue sur la carapace de la tortue. Animée par la gratitude pour les dons des animaux, elle chanta en guise de remerciement, puis commença à danser, ses pieds caressant la terre avec amour. Tandis qu'elle dansait son remerciement, la terre grandissait et grandissait à partir de la tache de boue sur le dos de la tortue. C'est ainsi que la terre fut créée. Pas par une seule personne, mais par l'alchimie des dons des animaux et de la gratitude des humains. Ensemble, ils ont créé ce que nous appelons aujourd'hui l'Ile de la Tortue.

Femme du Ciel partagea le cadeau qu'elle tenait dans sa main, la branche de l'Arbre de Vie. Elle a dispersé les graines sur la nouvelle couche de terre, et le monde est devenu vert avec toutes sortes de plantes sauvages. Elle nous enseigne comment le monde fonctionne : grâce à un échange de dons, la pratique de la réciprocité entre les êtres permet la vie telle que nous la connaissons. Sauvetage et gratitude, vie de rat musqué contre vie de femme, boue et chant, tortue et danse, graine et terre. Il devait y avoir des spores sur ses mocassins, car les mousses aussi ont poussé là où elle marchait.

Les peuples contemporains de la science occidentale racontent une autre histoire de la création, à partir d'un point de la ligne du temps : après la coalescence de la matière qui est devenue la Terre et avant qu'elle ne devienne le paradis. C'est l'histoire d'un grand maître venu parmi nous, de la façon dont le vert est arrivé sur le dos rocheux de cette Tortue.

À cette époque de l'évolution de la vie, le monde était recouvert d'eau et peuplé de nombreux êtres, des plus simples unicellulaires aux nageurs complexes. Pendant très longtemps, il n'y a pas eu de terre, sauf au fond de la mer, hors de portée même d'un rat musqué dévoué.

Finalement, la terre commença à s'élever de la mer primordiale comme le dôme d'une énorme tortue. Trop dure pour la vie, la terre rocheuse était dépourvue de vert. La lumière provenant du Monde du Ciel était trop intense pour la vie. Des niveaux élevés de rayons ultraviolets et de rayons gamma ont bombardé la Terre, de sorte que toute vie qui s'aventurait sur la terre était irradiée par des ondes qui détruisaient l'ADN.

Imaginez ce moment, la première touche de vert sur la terre, la première union de la roche et de la feuille. Avec le temps, la Terre se couvrit de taches vertes. Ces nouveaux êtres courageux étaient les mousses qui, il y a 450 millions d'années, ont commencé une grande expérience de l'évolution, le défi de vivre sur la terre, une expérience dont nous faisons toutes partie, une histoire dont la fin n'a pas encore été écrite.

Tout le vert était à l'abri dans l'eau. Ces myriades d'algues, leurs fils scintillants, leurs unicellulaires culbutants, leurs forêts ondulantes de varech, produisaient toutes de l'oxygène, molécule par molécule, construisant une atmosphère à partir de la photosynthèse. L'oxygène et la lumière du soleil travaillaient ensemble et produisaient une couche d'ozone dans l'atmosphère, qui créait un filtre pour les rayons UV. Cet écran solaire planétaire, créé par le souffle des plantes aquatiques, a permis au premier être de poser la première feuille sur la terre stérile. Comme Femme du Ciel sur un monde nouveau et vide, les premières plantes terrestres sont apparues sur une surface nue où il n'y avait même pas une poignée de terre pour la recouvrir. Ces nouvelles plantes ont donc dû s'accrocher à la roche nue, se blottir dans les crevasses et les dépressions humides pour éviter de se dessécher sous le soleil encore intense. Ces courageux pionniers ont dû désapprendre les habitudes de leurs ancêtres algaux, habitués à une vie facile baignée d'eau et de nutriments, et résister aux conditions difficiles de la terre ferme. Les colons ont développé des moyens de retenir l'eau et d'extraire des minéraux de la roche nue à l'aide de leurs feuilles à membrane mince.

Imaginez ce moment, la première touche de vert sur la terre, la première union de la roche et de la feuille, le courage qu'il fallait pour

s'aventurer et changer le monde. Et c'est ce qu'ils ont fait, feuille par feuille pellucide, sans racines, sans fleurs, sans graines, sans bois, sans rien d'autre que leur taille d'un demi-pouce. Leur ascendance aquatique ne les préparait pas très bien à devenir des pionniers, à vivre comme les premiers immigrants sur le dos de la Tortue. Néanmoins, ils ont persisté. Avec le temps, la Terre se couvrit de taches vertes. Ces nouveaux êtres courageux étaient les mousses qui, il y a 450 millions d'années, ont commencé une grande expérience de l'évolution, le défi de vivre sur la terre, une expérience dont nous faisons toutes partie, une histoire dont la fin n'a pas encore été écrite.

Les mousses, de taille minuscule et de forme simple, ont pourtant eu un impact considérable. Des études ont révélé que la colonisation des terres par les mousses a provoqué un changement climatique massif sur la Terre primitive. Lorsqu'elles ont franchi la frontière terrestre, les mousses ont lentement altéré et dissous les roches et renvoyé les nutriments détachés vers la mer. Les algues marines, dont le nombre avait été limité par la rareté des nutriments, en avaient désormais en abondance et, grâce aux mousses, leur population a explosé. La prolifération des algues nécessitait d'énormes quantités de dioxyde de carbone pour alimenter leur photosynthèse, qu'elles absorbaient, molécule par molécule, à partir de l'atmosphère. Nous savons que le dioxyde de carbone est un gaz à effet de serre, qu'il absorbe la chaleur et réchauffe la planète. La demande de CO² pour la photosynthèse des algues étant si importante, sa présence dans l'atmosphère a considérablement diminué et, sans son épaisse couverture atmosphérique, la Terre a commencé à se refroidir. Le refroidissement a été suffisant pour déclencher l'une des premières périodes glaciaires, et le monde a connu une longue période de stérilité à la suite d'un changement climatique rapide. Cela témoigne de la nature interconnectée du monde et de la puissance collective du petit et du vert de changer l'histoire de la Terre. Ce fut le premier changement climatique, mais pas le seul, auquel les mousses allaient assister.

Dans ce nouveau monde créé par les mousses, leurs corps se sont transformés en terre, plus lentement que la patte du rat musqué mais tout aussi puissamment, créant des foyers fertiles pour ceux qui allaient suivre – et ils ont suivi, dans un défilé évolutif d'expériences de verdure, de colonisation du nouveau monde.

Par vagues successives d'évolution et d'extinction, l'espèce autrefois dominante est rem-

Dans les langues Anishinaabe de Femme du Ciel, nos mots pour désigner la mousse, aasaakamig et aasaakamek, signifient « celles qui couvrent la terre ». Douces, humides, protectrices, elles transforment le temps en vie, recouvrant l'éphémère et adoucissant la transition vers un autre état.

placée par une nouvelle espèce mieux adaptée à un environnement modifié. Le Règne Végétal a évolué et changé. Aujourd'hui, les noms de ces premières plantes sont rarement entendus. *Psilotum*, *Rhynia*, *Archaeopteris*. Elles sont arrivées, elles ont grandi, elles ont changé le monde et ont changé avec le monde – ou si elles ne l'ont pas fait, elles ne sont connues aujourd'hui que comme des fossiles, car l'extinction est le destin de la plupart. Les espèces végétales qui sont apparues, ont évolué et se sont éteintes sont bien plus nombreuses que celles qui sont encore en vie aujourd'hui.

Cela nous effraie, et c'est normal. La leçon est claire : s'adapter au changement ou disparaître. À toi de choisir.

Depuis cette colonisation cruciale de la terre, il y a 450 millions d'années, lorsque la première mousse a posé une feuille sur un rocher, tout a changé sur Terre. Toutes ces espèces, des phyla entiers ont disparu. Et pourtant, les mousses sont toujours là, leur forme contemporaine ne se distinguant pas de leurs ancêtres fossiles. Elles ont bu à la fontaine de jouvence, ou peut-être à la fontaine de longévité, se sont épanouies sous un ciel de ptérodactyles, et s'épanouissent aujourd'hui sous un ciel de satellites météorologiques qui nous disent que les océans montent et que les calottes glaciaires fondent.

Tout passe. Oh, charmants érables à l'ombre fraîche, pins imposants, herbes ondulantes et lys extravagants, allez-vous, vous aussi, mourir dans cette serre surchauffée, cédant la place à ceux qui sont encore à venir ?

Dans les langues *Anishinaabe* de Femme du Ciel, nos mots pour désigner la mousse, *aasaakamig* et *aasaakamek*, signifient « celles qui couvrent la terre ». Douces, humides, protectrices, elles transforment le temps en vie, recouvrant l'éphémère et adoucissant la transition vers un autre état.

Elles ne font pas de distinction dans leur couverture, qu'il s'agisse d'un bloc rocheux postglaciaire ou d'une voiture abandonnée depuis long-

temps dans les bois – tous sont recouverts. J'ai un jour trouvé une paire de bottes de bûcheron sur une souche coupée, enveloppée de mousse, avec des sporophytes émergeant des œillets. Dans leur éclatante verdure, elles semblent dire : Là où il y a de la lumière et de l'eau, la vie l'emportera.

Elles couvrent l'inanimé avec l'animé. Sans jugement, elles couvrent nos erreurs, en acceptant inconditionnellement leur responsabilité dans la guérison. Elles ont fait pousser un pansement sur le sol de Tchernobyl, sur les déchets miniers et les bassins de boue. Il existe tout un genre d'images photographiques de mousses dans des intérieurs abandonnés, où l'eau qui s'égoutte et la faible lumière créent un habitat de mousses à partir d'habitations humaines. Les fenêtres brisées et les toits effondrés invitent un tapis de bryophytes étrangement beau à recouvrir les vieux canapés et les lits de couverture des motels abandonnés. Pour moi, la plus puissante de ces scènes est celle des mousses lumineuses qui tapissent la salle de conférence d'un bureau abandonné de Détroit où les capitaines de l'industrie gourmande en gaz ont autrefois conspiré. Les chaises où ils complotaient l'exploitation à court terme sont devenues vertes à long terme.

Elles recouvriront les sites de *fracking* abandonnés avec la même tendresse que les débris dénudés d'un glacier fondu. Les mousses ont été les premières plantes à recouvrir la Terre. Je ne serais pas surpris qu'elles soient aussi les dernières.

Il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi. Et si nous considérons les mousses non seulement comme des guérisseurs de la terre, mais aussi comme des enseignants de comment nous pourrions vivre ?

Je ne sais pas ce qu'il en est pour toi, mais en ce moment, à l'aube d'une catastrophe climatique, j'ai envie d'un ancêtre sage, d'une enseignante pour nous guider. Dans notre histoire mythique, nous disons que Femme du Ciel est retournée dans le ciel et qu'elle veille désormais sur nous tous avec le visage de Grand-Mère Lune. Nous

disons qu'elle a laissé derrière elle des enseignantes pour nous, les plantes. Si les plantes sont nos professeurs, les *aasaakamek* sont les plus anciens. À l'heure de la sixième extinction, pourrions-nous cesser de nous tordre les mains assez longtemps pour nous asseoir tranquillement aux pieds de celles qui ont évité toutes les époques d'extinction depuis l'aube de la vie sur terre ?

J'ai eu le privilège d'étudier les mousses pendant la majeure partie de ma vie, de m'agenouiller devant elles, d'écrire les histoires qu'elles ont partagées avec moi. Je ne me lasse

À l'heure de la sixième extinction, pourrions-nous cesser de nous tordre les mains assez longtemps pour nous asseoir tranquillement aux pieds de celles qui ont évité toutes les époques d'extinction depuis l'aube de la vie sur terre ?

pas d'observer les forêts tropicales de mousses où les arbres ne mesurent que quelques centimètres de haut et où des acariens aux couleurs vives se perchent comme des perroquets sur leurs feuilles lustrées. Aussi différents les uns des autres qu'un palmier l'est d'un magnolia, leur beauté m'attire encore et encore. Il n'y a pas de lumière comme celle de la mousse après une averse, lorsqu'elle brille et scintille, l'eau perlant sur les feuilles complexes plus petites qu'une goutte de pluie. Et l'odeur... cette richesse boisée et humique qui vous rappelle d'où nous venons.

Aussi petites soient-elles, souvent négligées et confondues avec d'autres, les mousses, en tant que groupe, ont extraordinairement réussi – selon la façon dont on évalue réussir.

Si la réussite se mesure à l'aune d'une large distribution, elles occupent tous les continents, des tropiques à l'Antarctique, et vivent dans presque tous les habitats, du désert à la forêt tropicale. Si la réussite est mesurée par l'étendue, pensez aux vastes tourbières du Nord, recouvertes de sphaigne. Si la réussite se mesure à la colonisation de nouveaux lieux, les mousses sont les premières à occuper de nouveaux lieux après une éruption, un incendie de forêt ou une fusion nucléaire. Si la créativité et l'adaptation sont les critères de mesure, les mousses se sont diversifiées pour occuper toutes les niches, générant plus de onze mille espèces adaptées de manière unique, un véritable déferlement de biodiversité. Si la réussite

réside dans la beauté, alors il suffit de regarder.

Il s'agit là de réussites extraordinaires pour un être aussi humble, mais à une époque où la continuité de la vie telle que nous la connaissons est remise en question, la mesure la plus poignante de la réussite est peut-être la persistance. Défiant les prévisions d'extinction de l'évolution, elles ont traversé des périodes glaciaires, des éons de réchauffement et d'assèchement, des déplacements de continents, des soulèvements de chaînes de montagnes, l'ascension et la chute d'innombrables autres êtres, du *Tyrannosaures Rex* à l'*Homo sapiens*. Elles ont duré.

Les besoins d'une mousse sont simples et semblables aux nôtres : nourriture, énergie, eau, chaleur, un endroit pour élever leurs petits – et la beauté. Mais leurs moyens de satisfaire leurs besoins sont très différents.

Les mousses sont peu exigeantes à l'égard de leur environnement. Tout ce dont elles ont besoin, c'est d'un peu de lumière, d'une fine pellicule d'eau et d'une fine décoction de minéraux provenant de l'eau de pluie ou de la dissolution de roches. Si elles sont hydratées et éclairées, elles réaliseront une photosynthèse exubérante et étendront le tapis vert. Mais lorsque les temps sont durs, la plupart d'entre elles cessent tout simplement de croître et attendent que l'eau revienne. Elles ne meurent pas, elles se recroquevillent et font une pause, suivant les rythmes du monde naturel, poussant en période d'abondance et attendant en période de pénurie : une sage stratégie de vie qui s'accorde avec l'incertitude.

Les modes de vie des mousses contrastent fortement avec la façon dont nous avons organisé notre société, qui donne la priorité à la croissance incessante en tant que mesure du bien-être : toujours plus grand, produire plus, avoir plus. La croissance infinie est écologiquement impossible et extrêmement dévastatrice, car elle exige la transformation de la vie d'autres êtres en matières premières pour alimenter la fiction. Les mousses nous montrent une autre voie : l'abondance qui émane de la retenue, de la suffisance. Les mousses ont vécu trop longtemps sur cette planète pour se laisser séduire par le non-sens de l'accumulation, l'illusion de la permanence, la course incessante vers la productivité. Peut-être que nos battements de cœur ralentissent lorsque nous nous asseyons avec les mousses parce qu'elles nous rappellent que la satisfaction pourrait être la nôtre.

Le nom *aasaakamek*, « celles qui couvrent la terre », est lié à la vérité écologique selon laquelle les mousses vivent sur les surfaces. Nous

les voyons sur les troncs, les arbres, les statues et les toits, sur des surfaces imperméables où les plantes enracinées ne peuvent pas vivre.

Il y a une sorte d'éclat dans leur occupation des surfaces – un habitat aux propriétés uniques. À quelques millimètres au-dessus d'une surface, l'air est ralenti jusqu'à l'immobilité. Dans cette couche limite silencieuse où le vent n'arrive pas, la chaleur rayonnante est piégée, ainsi que l'humidité et le dioxyde de carbone expiré par les êtres vivants dont c'est la maison. Les lois de la physique produisent une micro-serre à la surface d'un rocher, un habitat splendide où les grandes plantes n'ont pas leur place mais où les mousses peuvent se prélasser. Profitant des microclimats naturels, elles vivent à l'abri de la terre, dans une maison alimentée par l'énergie solaire, sans rien construire. Au fur et à mesure qu'elles grandissent et remplissent la couche limite de leur verdure veloutée, cette couche s'épaissit et invite de plus grandes mousses à s'y installer.

Le principal facteur qui limite leur croissance est l'eau, car elles ne peuvent réaliser la photosynthèse que lorsqu'elles sont mouillées. C'est pourquoi les mousses sont si luxuriantes dans les zones d'éclaboussures des chutes d'eau et dans les forêts pluviales tempérées. Mais même dans les déserts les plus arides, on trouve des mousses qui vivent de la rosée. Sans les mécanismes sophistiqués de conservation de l'eau des plantes plus évoluées, les mousses dépendent d'une relation intime avec les gouttelettes d'eau pour prospérer. Leurs feuilles minces, épaisses d'une seule cellule, se superposent les unes aux autres comme des bardeaux, et chaque feuille minuscule est sculptée de boutons, de rainures et d'extensions frisottées semblables à des cheveux pour retenir un film d'eau par action capillaire. Toute l'architecture d'une mousse favorise l'histoire d'amour entre la feuille et l'eau, l'attraction physico-chimique de l'eau pour la cellulose, afin de retenir l'eau.

Au moment de la sixième extinction, pourrions-nous arrêter de nous tordre les mains assez longtemps pour nous asseoir tranquillement aux pieds de celles qui ont évité toutes les périodes d'extinction depuis l'aube de la vie sur terre ?

Regardez une goutte de pluie se poser sur une mousse sèche et vous apprendrez peut-être quelque chose de plus sur la façon de bien vivre. L'eau semble se déplacer d'elle-même, courant à la surface de la feuille et grimpant jusqu'à l'extrémité d'une branche, défiant la gravité grâce à l'affinité entre la mousse et l'eau. L'eau n'est pas déplacée par des pompes et des tuyaux cliquetants, mais par la forme sculptée de la plante. L'architecture d'une mousse est conçue pour

déplacer l'eau sans dépenser la moindre énergie supplémentaire, en exploitant simplement les forces d'attraction entre l'eau et la cellulose.

Une telle élégance économique exige d'accepter les forces naturelles et de les laisser façonner son mode de vie. J'aime à imaginer une communauté humaine conçue de la même manière, qui embrasse les forces naturelles au lieu de les entraver.

Ce n'est pas une pousse individuelle qui retient le mieux l'eau, mais l'éponge collective d'une colonie entière. La concurrence en tant que principe d'organisation économique a des résultats assez prévisibles : les riches s'enrichissent et les pauvres s'appauvrissent. Mais les mousses s'organisent pour obtenir un résultat économique différent : le partage des richesses. Plutôt que de se disputer l'eau qui se raréfie, une mousse est conçue pour la partager équitablement. L'eau est transmise d'une pousse à l'autre, à travers des ponts de feuilles et des canaux d'espace capillaire, pour humidifier toute la colonie, et pas seulement un individu. Les règles écologiques veulent généralement que la promiscuité soit néfaste, mais les mousses ne respectent pas ces règles. Une communauté de mousses peut recueillir et conserver une humidité précieuse beaucoup plus efficacement qu'un individu isolé. Nous connaissons instinctivement ce type de soutien mutuel : dans les moments difficiles, les gens quittent leur vie isolée et se regroupent. Mais nous l'oublions.



Ce modèle de coopération dépasse les besoins des mousses pour s'étendre à l'ensemble de la communauté. Aussi minuscules soient-elles, les mousses jouent un rôle considérable dans le soutien de la vie d'autres êtres. Elles peuvent constituer un lit de semences pour les plantes enracinées, un habitat pour d'innombrables invertébrés et microbes, le revêtement moelleux des nids d'oiseaux et des pépinières pour la nourriture des truites. Elles purifient l'eau, construisent le sol, stockent le carbone et guérissent la terre après une dégradation. La plupart des humains ne peuvent pas prétendre à de telles qualités.

*L'arrogance nous a conduits au bord du gouffre.
Les lois de la nature nous mettront à genoux.
Et alors, peut-être verrons-nous les mousses.*

Lorsque je vois comment les mousses créent des communautés luxuriantes à la surface d'un rocher autrefois stérile, je me dis que ce n'est pas si différent de l'endroit où nous nous trouvons, dans la fine couche limite entre la surface de la Terre et le vide de l'espace. Tout ce dont elles ont besoin est là. Mais contrairement à notre espèce, les mousses ont appris à vivre dans les limites naturelles de la couche limite ; elles ne cherchent pas à dominer. À la surface d'un rocher, elles vivent simplement, attirant la vie à elles avec une beauté sans égo.

Une communauté de mousses possède de nombreux attributs que nous pourrions envisager pour une communauté humaine durable du futur : l'énergie solaire et un système intégré de recyclage où rien n'est gaspillé. Regardez son architecture étonnante de dômes verts translucides et de flèches feuillues, chaque surface scintillante étant un capteur solaire. Une mousse est énergétiquement autonome. Il n'y a pas de dépendance à l'égard du pétrole d'ailleurs ou des déchets nucléaires. Le seul « déchet » pro-

duit est l'oxygène, et un élément vital pour la vie des autres peut difficilement être qualifié de déchet. Les feuilles mortes sont décomposées par les multitudes microbiennes et recyclées in situ, transformées en dioxyde de carbone et en nutriments, qui sont à nouveau absorbés par la mousse ou ses habitants. Un tel système peut se maintenir indéfiniment,

comme le montrent bien les mousses. C'est la philosophie environnementale des mousses : *small is beautiful*. Elles nous rappellent la vertu de l'humilité, une valeur qui fait défaut aux habitants de l'Anthropocène. Ce point de vue est difficile à accepter pour les humains, qui aiment le pouvoir et la grandeur.

J'imagine Elon Musk se moquer de l'idée que les mousses puissent être considérées comme les êtres les plus réussis de la planète. Après tout, elles ne sont ni les plus grandes ni les plus nombreuses. Elles n'ont pas accumulé de grandes richesses, consommé le plus de choses, attiré le regard de milliards de personnes, ni inventé un moyen de quitter la Terre. Bien au contraire, elles ont décidé depuis longtemps de rester.

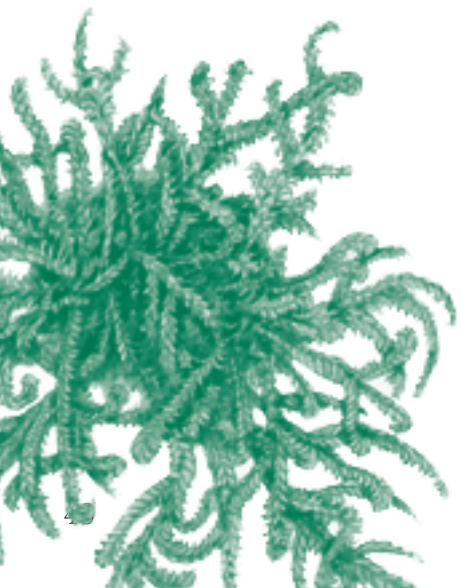
Je peux presque entendre les milliardaires ricaner en réponse à ces leçons de mousse. « Ne me dites pas de vivre comme un mousse. Je suis devenu un géant parmi les hommes ». Nous ferions bien de nous rappeler que les dinosaures étaient grands eux aussi. Vivre petit n'est pas un signe de faiblesse ou de complaisance. C'est au contraire la force suprême de l'autolimitation, qui consiste à vivre simplement pour que d'autres puissent vivre simplement.

Nous, les humains, nous vantons de vivre en suivant la loi, mais les lois auxquelles nous choisissons d'obéir sont seulement celles que nous avons créées. Nous ignorons les lois écologiques comme si la fiction de l'exceptionnalisme humain signifiait que la thermodynamique ne s'appliquait pas à nous. Que nous choissions d'en tenir compte ou non, les lois naturelles prévaudront. L'arrogance nous a conduits au bord du gouffre. Les lois de la nature nous mettront à genoux. Et alors, peut-être verrons-nous les mousses.

Le rythme des pas de danse de Femme du Ciel rejoint celui de la glace qui se transforme en eau. Tous deux sont le pouls d'un nouveau monde qui se construit à partir de l'ancien, dans le cercle du temps. *Aasaakamek* dit : « Regardez. C'est comme ça qu'on fait, la danse qui transforme le roc en vie et le recouvre de vert. »

Robin Wall Kimmerer

*Kimmerer est une botaniste de la Citizen Potawatomi Nation, les Gens du Foyer du Feu (Oklahoma). Elle a notamment écrit les livres *Gathering Moss, une histoire naturelle et culturelle des mousses* (2005, non traduit) et *Tresser les herbes sacrées, sagesse ancestrale, science et enseignements des plantes* (2020).*





Entrer en résistance

Douter et hésiter fait partie de la vie pour celles et ceux dont l'esprit n'a pas été matricé. La remise en question est l'antidote du gréganisme, pilier fondamental de la société de masse avec ces métropoles, ces usines, ces centres commerciaux. Cependant le doute peut aussi nous engloutir. On a le sentiment de se perdre. Plus de repères. On s'affaisse dans la paralysie. On fait long feu.

C'est que l'esprit critique peut finir par ne plus reconnaître l'occasion à saisir et rater le moment de se décider. Plutôt que de s'opposer au doute, la prise de décision en est le prolongement. C'est un acte puissant, libérateur. On tranche, on se décide. Puis on se lance.

Entrer en résistance requiert une prise de décision. On n'y arrive pas en se laissant emporter par le courant. Tout dans cette société cherche à nous convaincre de laisser tomber. De déposer les armes en échange d'une anesthésie de notre conscience en éveil. Toujours les mêmes refrains. « *Ça ne sert à rien.* » Le plus douloureux, ce sont probablement ces ex qui y mettent leur graine, qui se sont mues en prêcheurs du découragement plutôt qu'en soutiens, auréolés du cynisme amer du vieux combattant lassé qui a tout vu et qui a laissé tomber.

La décision ne peut que venir de soi-même. On ne peut pas la déléguer à autrui. Se laisser entraîner ne finit pas bien, encore moins quand on met sa vie en jeu. Mais ce n'est pas pour autant qu'on doit être seul à y faire face. Une discussion qui se prolonge autour d'un feu sous un ciel étoilé. Le courage que confère une idée lucide. L'inspiration que nous donne le parcours de cette compagne. L'expérience enivrante d'une lutte qui ne recule pas. L'éclat du sourire des insurgés audacieux. Le sentiment d'immensité et de liberté grandiose qu'évoque la nature sauvage. Le regard dans le miroir. Se décider passe aussi par-là. La prise de décision est singulière, mais tu n'es pas seule.

Entrer en résistance, c'est plonger dans d'autres mondes. Mais pour y entrer, c'est toi qui dois pousser la porte.

On t'attend de l'autre côté.

Vilks



Ainsi nous leurs faisons la guerre

Alors que nous nous approchons silencieusement, une petite pluie fine se met à tomber. Parfait. Les gardes seront moins zélés et l'odorat des chiens sera embarrassé.

L'aube commence à poindre, baignant la forêt d'une couleur laiteuse, une clarté suffisante pour que en m'exprimant par signes j'envoie un binôme sur la colline à droite pour une observation des forces en présence. Nous avons déjà repéré ce site mais je veux avoir toutes les cartes en mains avant de me lancer dans la partie. La pluie goutte sur mon poncho, malgré ma concentration je me laisse aller à une douce somnolence, les moments de calme avant la tempête... Le jour qui perce doucement entre les feuillages de la hêtraie, tout est si intense, si beau, si précieux...

Nours mâchouille tranquillement du chevreuil séché à mes côtés. Je le regarde avec confiance. Maquillé de noir sur tout le visage, le poncho protégeant son imposante carcasse rendu plus impressionnante encore par gilet-multipoche et le sac à dos, il tient une fusée de détresse trafiquée, retenue par une cordelette à son poignet tandis que sur son avant bras gauche est attaché un bouclier... Il se tient souvent près de moi, sa présence à mes côtés me rassure, quand il est là je sais que je n'ai pas besoin de regarder dans mon dos.

Je t'aime Nours.

— R.A.S, me chuchote Ratte qui vient de recevoir dans l'oreillette un message du binôme parti en éclaireur. Je bénis ces talkies-walkies, tant qu'ils fonctionnent, ils nous offrent un réel avantage lors de nos actions pour communiquer discrètement.

— Demande qu'ils se postent bien en appui, vue dégagée, on compte sur eux pour nous prévenir si y'a du danger, dis je voix basse sans quitter la lisière des yeux.

Ratte hoche la tête faisant s'entrechoquer ses bijoux en os. Je la vois du coin de l'œil établir la communication. Petite, nerveuse, le visage peint de charbon de bois, ses cheveux tressés dépassant de la capuche de sa vieille parka kaki elle est souvent de sortie avec nous. Sa capacité à tout réparer, inventer avec du scotch et trois bouts de ficelles, gérer les communications, et comprendre intuitivement où frapper pour neutraliser un moteur ou une installation électrique compense largement son sale caractère.

Je marmonne quelques mots silencieux aux esprits des arbres en demandant leur protection.

— Préviens Vautour qu'on se lance.

— GO ! je lance en un souffle léger.

On avance à quelques pas de distances les unes des autres. Nous progressons en V, comme le ferait un vol d'oiseau migrateur dans le ciel. On avance tranquillement, souple et détendu mais les sens aux aguets.

Je repousse doucement la végétation devant moi sans faire de bruit de ma main faible, tandis que de ma main forte je tiens ma petite arbalète de chasse Stinger en polymère fraîchement graissée. L'humidité commençait doucement à percer mes chaussures mais maintenant que je m'active, mes pieds se réchauffent. La distance est moindre mais notre déplacement silencieux dans un milieu aussi touffu fait que le temps s'étire. L'eau contenue sur les fougères trempe mes bas de pantalons.

Nous arrivons finalement en bord de clairière. Une clôture, haute, garnie de barbelés. Plus loin, quelques locaux en préfabriqué qu'éclairent de puissantes lampes sur générateur, une demi-douzaine d'engins motorisés portant le logo Milicorp garés

bien proprement les uns à côté des autres. Et enfin le pont.

Chacun sait ce qu'il à faire. Après avoir enlevé nos ponchos pour être plus libre de nos mouvements, Nours s'allonge au sol, son projectile pyrotechnique braquant directement sur le baraquement le plus proche de nous.

Wind se poste à côté de moi et attend. Il est calme, comme toujours. Wind exprime rarement ses émotions. Il s'exprime rarement tout court d'ailleurs. Je sais qu'il aime les couteaux et que c'est de loin le plus torturé et le plus dangereux d'entre nous. Je passe mon arbalète en bandoulière et me sers dans son sac à dos pour en extraire la grosse pince coupante. Un petit regard aux autres pour vérifier que tout le monde est en place et je commence à couper. Du moins j'essaie car le grillage résiste. En calant la partie basse de la pince contre le sol et me laissant aller de tout mon poids sur l'autre j'arrive à couper. Chaque carré de grillage qui cède me semble faire un bruit fracassant.

Mais je reste concentré sur mon travail, je sais que les autres me couvrent. De plus nous avons sélectionné le point d'entrée pour être aussi loin que possible du baraquement des gardes.

Lorsque j'ai coupé les trois côtés, je soulève le grillage vers moi pour avoir une ouverture généreuse.

Je remets la pince dans le sac à dos de mon silencieux compagnon.

J'entends Ratte qui murmure au talkie.

— On entre.

L'ordre a été défini à l'avance. Ratte et Wind pénètrent en premier, ensuite moi et une fois que j'ai repris l'appui sur le baraquement Nours passe à son tour. Quand il passe en rampant, le trou ne paraît plus si généreux. La boue rend nos déplacements plus aléatoire. On s'abaisse sur nos appuis. Et on progresse par bond, par deux. J'ai la bouche sèche. On entend un bruit de radio qui sort du premier baraquement des gardes. La tension monte encore, on contourne doucement le préfabriqué. Tendue, je broie la crosse de mon arme, je décrispe doucement mes doigts autour de l'arme pour avoir une prise ferme mais plus détendue. Je me force à mentaliser ma respiration ; inspire nez, expire bouche. Relâcher mes épaules. La détente sera la meilleure voie pour être vraiment réactive de toutes façon. Encore quelques mètres de pression maximales qui semblent durer à la fois quelques battements de cœur et une éternité. Ça y est ; on à dépassé les baraquements. Je sens que malgré mes efforts de relâchement, d'un coup je respire un peu plus amplement. En arrivant aux véhicules Wind commence à crever tout les pneus qu'il peut, un par un, méthodiquement. Ratte furète entre les véhicules à l'affût du meilleur endroit où placer son

piège tandis qu'avec Nours on coupe un second trou dans le grillage pour pouvoir décrocher sans repasser devant les miliciens si jamais ça part en vrille. Nos pieds sont désormais lourd d'une boue grasse et collante. Nos deux équipes font jonction au pont. Le vent souffle fort, la vue est magnifique. Je regarde quelques instants, les nuages gris qui se déplacent vite dans le ciel, la forêt et le puissant torrent courant en contrebas. C'est un des principaux pont de la région. Si on arrive à le couper, le trafic de marchandises, de munitions et de miliciens sera fortement perturbé. C'est notre meilleur moment pour agir car les pluies qui tombent quasi sans discontinuer depuis deux mois ont rendu l'autoroute impraticable, la majeure partie du trafic des corps' a donc été redirigé sur les voies de chemins de fer. Certains tronçons, comme ici, ont été remis à neuf pour l'occasion. Les travaux viennent de finir pour pouvoir faire passer des trains encore plus lourd. On déboulonne les rails et on les décroche avec une corde en se mettant à trois pendant que l'une de nous monte la garde, malheureusement, ça ne suffit pas et bientôt la saboteuse doit nous rejoindre pour nous prêter un peu de force, il suffit qu'un garde passe la tête par la fenêtre à ce moment pour nous voir à quatre, debout sur le pont, silhouettes clairement découpées sur le fond du ciel et visible à 300m, les deux mains sur la corde en plein sabotage... J'essaie de ne pas y penser. Finalement en se synchronisant bien et en s'arc-boutant sur la corde, on parvient à déloger le rail en acier qui racle sur le ballast. Je souffle un soupir de soulagement et me pose en appui contre le muret pendant que les autres s'activent à tirer un fil de fer de part et d'autres du tronçon manquant pour simuler que la ligne est toujours d'un seul tenant en cas de test électrique de leurs part. Le train passe tout les matins à la même heure. Mais la fenêtre de tir est étroite car la nuit des gardes se relaient sur le pont, on doit donc attendre l'aube et la fatigue pour pouvoir saboter le chemin de fer sans qu'il s'en rendent compte. Je commence à croire qu'on va s'en sortir sans accrocs.

Soudain un bourdonnement me fais sursauter. Je me retourne prestement. Un putain de drone à une quinzaine de mètres, juste au-dessus de nous. On a rien vu venir. Je l'aligne et presse la détente en seul mouvement. Un claquement sec de ma corde qui se détend et le drone transpercé de part en part par le carreau de chasse vient s'échouer au sol tressautant pathétiquement. Nours le fracasse d'un coup net avec son gourdin en buis. Je réengage un nouveau carreau d'un mouvement rapide de va et vient sur la poignée. Nous écoutons à l'affût.

— Delta , Delta on a une effraction en Secteur B3 !

Les miliciens sortent des baraquements en gueulant des ordres à la radio.

Nours range la matraque dans les passants de son bouclier et ressort sa fusée tant qu'il est encore temps.

— On décroche !

Je m'avance vers le dernier trou que nous avons pris soin de faire dans le grillage lorsque une grenade de désencerclement vient taper dans le talus juste devant moi. L'explosion est puissante mais la terre amortit les éclats dans un bruit sourd. Mais je n'ose plus avancer. Je me plaque contre container en acier. On est terré derrière le talus, tant pis je passe outre mon appréhension et je rampe vers le trou. Soudain une douleur foudroyante dans le mollet et un grognement, les crocs du chien sont plantés dans ma jambe. Le blast de la grenade ayant entamé mon audition, j'ai rien entendu venir. Je lâche un carreau dans sa direction en me retournant à moitié, la flèche part à plus de 200km/heure pour aller tristement taper dans les gravier. Le chien resserre encore sa prise, j'ai l'impression que mon os va céder sous la pression. Je tente de percuter le chien avec mon autre talon mais la douleur rend mes coups imprécis. Je dégaine ma dague de combat et parviens en moulinant bout de bras à ouvrir l'animal sur l'épaule gauche mais malgré la blessure le chien ne lâche pas. Soudain une ombre cagoulée percute le chien et part rouler avec lui un peu plus loin. La douleur s'estompe d'un coup, libératrice. J'entends les mâchoires du chien claquer dans le vide en tentant d'attraper quelque chose. Wind est couché dos contre le sol. Avec ses jambes il ceinture l'animal tandis qu'avec son bras gauche tient la gueule de l'animal qui se débat comme il peut. Il tire la tête poilue en arrière pour dégager la gorge. Il frappe d'un coup, rapide. Le chien se débat encore mollement ,mais le combattant repousse déjà le cadavre du chien, la gorge tranchée. Pendant quelques instants je suis partagée entre du soulagement et de la tristesse pour la bête. Nours arrive. Il m'attrape fermement par la poignée du sac à dos et me traîne à couvert d'une main. Une première balle en caoutchouc vient taper dans le container métallique à coté de nous. La deuxième vient taper dans le bouclier de mon ange gardien imperturbable.

Une grenade lacrymogène éclate au niveau du trou. Une épaisse fumée irritante se dégage et nous bouche complètement la vue.

On va difficilement pouvoir passer par là.

—Tu peux marcher ? me demande Nours en relevant la manche de pantalon déchiré.

—Ouais, ouais faut juste qu'on dégage.

Je réponds la voix tendue, mon cerveau fonc-

tionne à toute allure et la douleur passe clairement au second plan. D'un geste maintes fois répété Nours pose une compresse pleine de produit coagulant et comprime ma plaie sous de la bande élastique.

Nos élaborons nos plans tous ensemble. Mais sur cette mission j'ai été désignée comme référente pour décider si ça tourne mal.

Je gueule :

— Plan B !

Aussitôt Ratte transmet un mot dans son oreillette et extrait une corde d'escalade du sac de Nours. Elle l'accroche à un poteau du pont.

Notre puissant compagnon grommelle dans sa barbe.

— Putain, pas le plan B.

Son vertige parle pour lui.

Vautour qui a reçu la communication, commence à tirer au mortier d'artifice sur les miliciens pour les occuper. Je t'aime Vautour.

Pendant que Ratte commence à glisser le long de la corde pour atteindre les sous bassement du ponts, je jette un rapide coup d'œil par-dessus la parapet. Comme j'aperçois personne, je m'élance dans un sprint boitillant sur une quinzaine de mètres, je ne prétends même plus pouvoir répliquer si on me tire dessus. Je vais juste le plus vite possible jusqu'à la corde. Nours regarde le vide avec appréhension, j'arrive à coté de lui le souffle court. Il me regarde avec un air penaud et malgré son maquillage je vois que son teint tire vers le blanchâtre, sa mâchoire est crispée.

— Je vais pas pouvoir descendre, me dit-il d'un ton désolé.

Je lui saisi la tête avec mes mains, le force à me regarder dans les yeux.

— Je suis juste derrière toi. C'est une rappel de 15 mètres tu l'as déjà fait. Toute l'équipe à besoin de toi. Faut qu'on bouge, maintenant.

Les tirs de mortiers de Vautour ce sont tus, il a décroché. On doit bouger nous aussi.

— Descend d'abord, moi je vais être lent. T'es blessée de toute façon.

Lasse de négocier, je fais rapidement passer l'arbalète à répétition en bandoulière dans mon dos et je descend. Pas de baudrier, je passe juste corde entre mes jambes puis en diagonale derrière l'épaule. Je passes le muret et laisse tomber.

— On se retrouve en bas, je lui dis avec un sourire que je veux rassurant.

Les pieds sur la paroi en pierre, je me laisse descendre doucement, beaucoup de frottement mais mes vêtements épais de surplus militaire absorbent le choc sans broncher. Ils en ont vu d'autres. Quand j'arrive au pied du pont mon corps tremble un peu. Je me libère de la corde et jette un regard vers le haut, rassuré de voir apparaître le derrière de notre dernier compagnon. On

est plus très loin du torrent, ne reste plus qu'à descendre le pierrier.

Nouvelle détonation. Les gardes qui ont voulu sauter dans leurs jeep pour nous rattraper viennent en ouvrant la portière de déclencher la cartouche de chevrotine maintenue avec le fil de pêche installée par notre petite saboteuse. Je t'aime Ratte.

Nours à l'air encore bien secoué par sa descente en rappel mais il serre les dents pris dans l'urgence de la situation. Ratte récupère prestement la corde. Et on décroche.

On s'élance dans la pente en glissant dans les cailloux.

Nous arrivons aux berges, personne ne s'est fait de chevilles dans le pierrier à mon grand soulagement. On sort rapidement nos poches étanches plus ou moins rafistolés de nos sac à dos.

Et on les glisse dedans en y enfermant nos quelques équipement qui craignent l'eau... Maintenant qu'ils sont étanches et qu'ils flottent, faut se mettre à l'eau ! On les attache à nos poignets et on s'immerge. Bordel c'est froid quand même.

— De toutes façons on était déjà mouillé..., balance Nours en montrant le ciel pluvieux avec un sourire.

Le courant nous emporte rapidement. Nos tentatives de rester groupés s'avèrent bien vite inefficaces et le courant nous disperse. Je m'agrippe à mon sac/bouée en essayant de respirer calmement, je mets mes pieds en avant pour avoir un petit amorti en cas de rencontre avec un gros cailloux. Quelque chose m'accroche dans l'eau, sursaut violent, je commence à distribuer des coups de pied rageur. Après quelques instant de panique, je comprend que c'est juste une branche immergée qui ne cède pas, je me contorsionne et finalement la poche de pantalon qui me retenait prisonnière fini par se déchirer, le courant m'emporte à nouveau. J'ai eu de la chance, j'avais enfermé mon couteau dans mon sac par peur de le perdre et j'ai l'impression que je n'aurais pas pu me libérer autrement. Le courant est toujours puissant mais les cailloux se raréfient et les berges s'éloignent rendant la descente moins dangereuse. L'eau charrie tellement de boue qu'elle est complètement opaque. J'imagine que se faire morde par un chien puis s'immerger dans un torrent en crue ne doivent pas être les meilleurs moyens d'éviter les infections. Lorsque je m'échoue enfin sur la plage les autres sont déjà là en train de reconditionner leurs affaires. Je suis soulagée de voir qu'on y est tous arrivé même si la petite demi-heure que nous avons passés immergés à suffi pour nous mettre en hypothermie. Tout le monde frissonne. Pas le temps pour un feu, trop près du danger. Va falloir se réchauffer en marchant.

Ratte qui craint le plus le froid s'est blotti dans sa couverture de survie avec une petit bougie et se réchauffe un peu en attendant qu'on parte.

— On est encore trop près pour attendre les autres, nan ? questionne Nours en vidant le sable d'une ses chaussures. Il semble être le seul à ne pas vraiment être affectés par la baignade forcée.

— Ouais faut qu'on décroche, ils nous retrouveront au bivouac dans 24 heures.

On entend un crissement suivi d'un énorme grondement au loin.

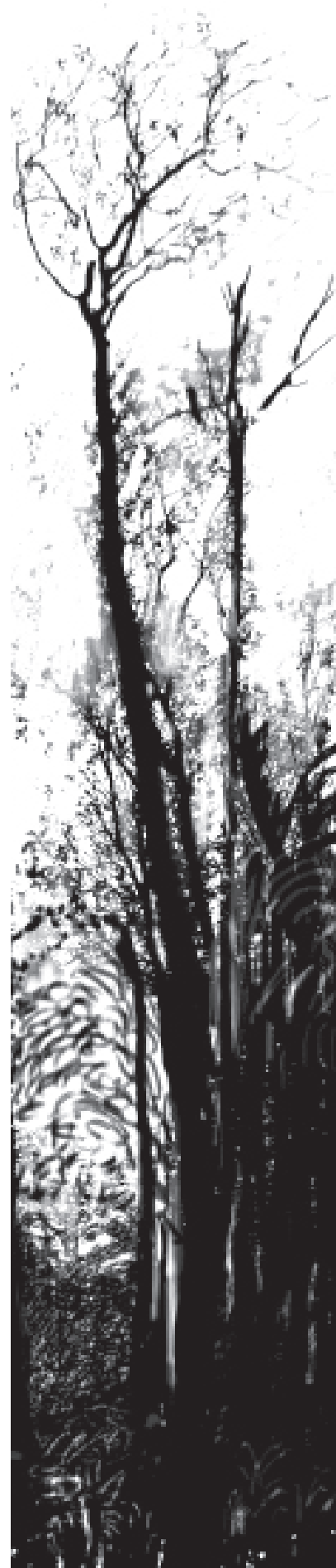
— C'était quoi ça encore ? demande Ratte, agaçée en sortant la tête de sa couverture de survie

— Ça, mon pote ça ressemble fortement à un train qui déraile et qui tombe d'un pont, dis-je riant.

Racllement de gorge d'une voix qui n'as pas l'habitude d'être utilisée.

— Est- ce que quelqu'un veut du chocolat ?

Je t'aime Wind.





Marrichiweu

Les combats farouches des rebelles mapuche

Au sud du continent d'Abya Yala, entre les océans Atlantique et Pacifique, se situent les terres ancestrales du peuple mapuche. De vastes territoires de gigantesques forêts traversés par d'imposantes rivières, de longues côtes et des îles, les majestueux massifs de la Cordillère et ses volcans. Comme les territoires avoisinants, jadis habités par d'autres peuples aujourd'hui exterminés ou dispersés, ces terres sont dominées par les États chilien et argentin qui y ont organisé l'exploitation et la spoliation. Industries forestières, latifundistes, mines, piscicultures industrielles, projets énergétiques et tourisme y ont défiguré la nature et placé les Mapuches sous le joug du système industriel, détruisant leur culture et leur cosmovision. Mais depuis plusieurs décennies, surtout au Chili, mais aussi en Argentine, des Mapuches mènent une lutte radicale pour chasser les entreprises capitalistes et récupérer leurs territoires afin d'y reconstruire la nation mapuche, leur monde. Cette lutte renoue avec les traditions guerrières du *weichan* des communautés mapuches lors de leur lutte centenaire et acharnée contre l'Empire inca et les colonisateurs européens successifs, jusqu'à soi-disant « Pacification de l'Araucanie » quand, en 1861, l'État

chilien indépendant lance une vaste expédition militaire pour conquérir les terres ancestrales des Mapuches et soumettre une population rebelle.

Cette lutte radicale s'appuie principalement sur deux axes : d'un côté, le « contrôle territorial », qui consiste à harceler et à chasser les entreprises (notamment forestières) puis à occuper les territoires ; et de l'autre, la « résistance », les actions de sabotage et d'attaque contre les émanations du système capitaliste et contre l'État chilien. Le contrôle territorial implique donc des occupations, la reconversion des terres exploitées (monoculture de pins et d'eucalyptus), la reconstruction du monde mapuche avec ses coutumes, ses traditions, sa cosmovision et ses institutions sociétales. La résistance consiste surtout en attaques incendiaires contre les exploitations forestières, les installations extractivistes (granulés, parcs éoliens, barrages hydroélectriques), en embuscades contre des convois forestiers (surtout par la route, mais aussi par le rail), en attaques contre des dispositifs de contrôle et de surveillance (casernes, postes de police, tours de vigie...) et en sabotages d'infrastructures (antennes-relais, ponts, réseau ferro-

viaire et pylônes électriques). Avec les années, la *Coordinadora Arauco Malleco* (CAM) et ses *Organes de Résistance territoriale* (ORT, groupes autonomes d'action) ont pu agir de manière continue et conséquente sur ces deux axes. D'autres organisations de lutte radicale ne cessent pas non plus d'intensifier leurs actions, favorisant l'enracinement des communautés mapuches en conflit qui ont récupéré d'importants bouts de territoire.

Face à l'embrasement du conflit mapuche suite à l'assassinat de jeune *weichafé* [guerrier] Toño Marchant en juillet 2021 lors d'une action de sabotage contre une exploitation forestière, le gouvernement chilien alors en place déclare en octobre 2021 l'état de siège dans «*Macrozona Sur*», instaurant une militarisation accrue du territoire via l'installation de nombreux barrages routiers et une multiplication des perquisitions et des arrestations. Mais rien ne semble freiner l'élan de libération et le rejet des valeurs capitalistes et étatiques qui animent les rebelles du Wallmapu, exaspérées de voir leur monde disparaître sous l'avancée de la société techno-industrielle. La mascarade électorale et l'avènement de l'actuel président de gauche Boric n'y changent rien : l'état de siège est prolongé plusieurs fois, puis normalisé dans la loi sous un autre nom.

L'escalade répressive

Quelques semaines avant le référendum sur la nouvelle Constitution (qui sera rejetée), supposée clore le chapitre de l'énorme révolte populaire qui a secoué le Chili en 2019 et confirmer l'avènement d'une nouvelle classe politique progressiste sous l'égide de Boric, la Justice chilienne ordonne l'arrestation de Hector Llaitul, figure emblématique et porte-parole de la CAM. Cette arrestation suit l'escalade répressive déclenchée par le gouvernement contre le mouvement autonomiste mapuche : les communautés en conflit subissent de nombreuses expulsions, arrestations et perquisitions dans une tentative de diminuer «la violence rurale» et de freiner les mobilisations mapuches contre l'accaparement de leurs territoires et les nouveaux projets extractivistes promus par le gouvernement. Depuis, Llaitul est toujours en prison et va devoir affronter un procès (avec témoins anonymes à charge) pour association illicite, incitation à et apologie de la violence, attentats à l'autorité, usurpations de terrains et vol de bois où il risque jusqu'à 25 ans de prison.

Une semaine après l'arrestation de Llaitul, quatre autres *peñi* sont arrêtés, dont l'un est le

fils de Llaitul. Ils sont accusés de participation à deux attentats incendiaires revendiqués par la CAM. Leur procès a commencé le 4 octobre 2023.

Un autre fait répressif important a été l'arrestation en Argentine de Facundo Jones Huala en janvier 2023. Facundo, protagoniste de l'organisation de résistance mapuche *Resistencia Ancestral Mapuche* (RAM) qui a accompli de nombreux sabotages en Argentine, a déjà purgé une importante peine de prison, mais était en cavale à cause d'un mandat d'arrêt émis par le Chili pour un attentat incendiaire. Le tribunal argentin a approuvé son extradition imminente.

Des dizaines de prisonniers mapuches sont incarcérés pour des faits liés à la résistance contre l'État chilien. En mai, l'annulation en dernière minute d'une visite à la prison d'Angol (Araucanie) donne lieu à une révolte des prisonniers mapuches, qui séquestrent pendant quelques heures trois gendarmes. Puis plusieurs détenus mapuches entament une grève de la faim pour obtenir le regroupement des prisonniers mapuches dispersés dans plusieurs prisons (le module spécial réservé pour eux à Angol ayant été supprimé par l'administration pénitentiaire). Cette grève durera plus de 100 jours et sera accompagnée de vastes mobilisations dans la rue et de nombreuses attaques. Fin août 2023, l'administration accepte de revoir la situation judiciaire des prisonniers mapuche et de leur reconnaître le régime de détention pour prisonniers politiques (la «*prisión política*»). Dans le même temps, l'armée annonce une réorganisation de ses effectifs en Wallmapu et le déploiement d'unités de réponse rapide pour «faire face à la recrudescence des attaques». L'état-major dénonce d'ailleurs l'usage toujours plus systématique des armes à feu et des armes de guerre par la résistance mapuche, l'existence de «commandos volants» qui opère sur tout le territoire et la préparation méticuleuse des attentats (repérage, établissement d'un contrôle armé sur la zone, usage de drones...).

Une vague de projets extractivistes contestés

À l'instar d'autres gouvernements de gauche, le cabinet de Boric mise sans ambages sur une exploitation plus poussée des «ressources naturelles» pour générer du capital. À côté des exploitations de cuivre, d'or, de salpêtre, de bois, et d'argent, Boric veut faire du Chili le premier exportateur de l'or blanc, le lithium, ce minéral si fondamental pour la transition énergétique, la révolution numérique et l'électrification de l'éco-

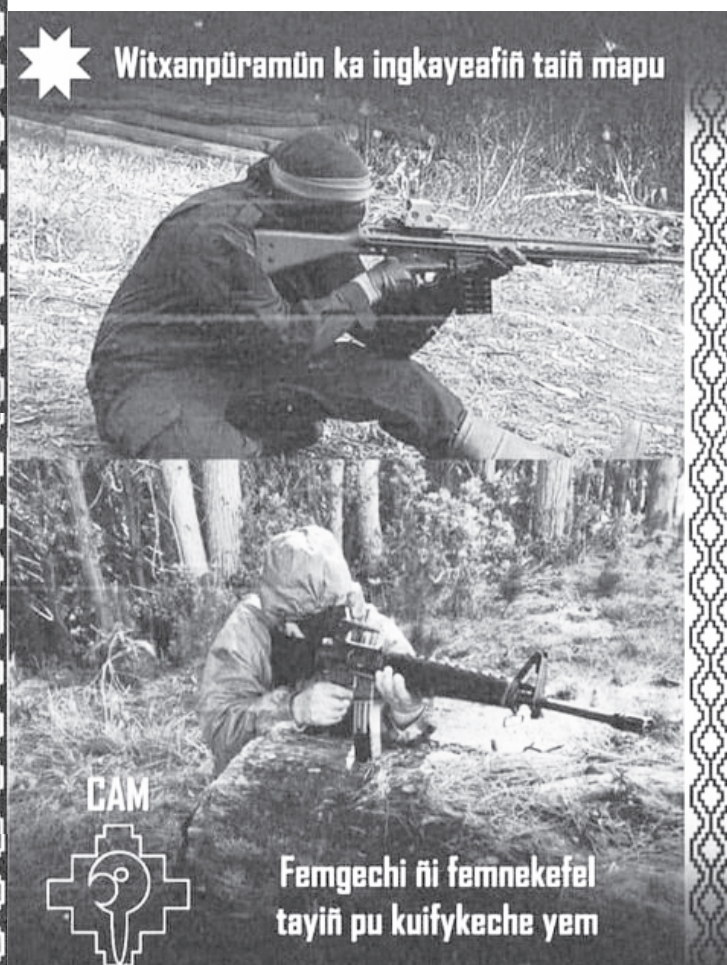
nomie. De nouvelles concessions minières seront octroyées à des entreprises privées qui vont devoir s'allier avec la nouvelle entreprise étatique que le gouvernement de Boric veut créer. Plusieurs États, dont la Chine et la France, ont manifesté leur intérêt pour cette odyssée cauchemardesque du lithium chilien, supposé être exploité de façon « durable » et « respectueuse de l'environnement ».

L'exploitation minière au Chili est extrêmement énergivore et explique en partie le lancement d'un si grand nombre de projets énergétiques : construction de centrales à charbon, à gaz et à hydrogène (exploitées notamment par le français *Engie*, l'américain *AES Energy* et l'espagnol *Endesa*), de fermes photovoltaïques et de

parcs éoliens (exploités notamment par *EDF Renouvelables*, *Ibereolica*, *Enel*, *EDP Renovaveis* et *Innnergex*), rénovation et construction de centrales hydroélectriques (exploitées notamment par le groupe norvégien *Statkraft*, le suisse *Glenncore*, l'autrichien *Strabag* et le québécois *Innnergex*).

Les régions chiliennes de Bío Bío et de Los Lagos, en territoire mapuche, fournissent déjà au réseau national chilien la plus grande part de sa puissance électrique issue de centrales hydroélectriques. Les combats pour des « rivières libres » contre les barrages qui, à l'instar des monocultures de pins et d'eucalyptus et l'exploitation des granulats, accaparent l'eau, y sont au cœur de la résistance mapuche. Les opposants dénoncent aussi la militarisation du territoire qui découle de ces infrastructures industrielles portées notamment par la multinationale norvégienne *Statkraft* et la multinationale italienne *Enel*. Ailleurs, comme à Collipulli dans la région d'Araucanie, les communautés mapuches s'opposent au gigantesque projet éolien de San Andres porté par l'espagnol *EDP Renovaveis*. Le 9 septembre 2023, à l'occasion d'une mobilisation, les « communautés opposées au projet éolien » disaient : « *En tant que communautés en résistance avec des convictions claires, nous ne laisserons pas ces yanakonas et entreprises extractivistes s'installer sur nos territoires et nous nous battons la tête haute. Nous lançons un appel à rejoindre l'opposition à ces projets ambitieux qui n'apportent que de la misère et de l'écocide à notre mapu.* »

Kidunguenewn



Weichan

Le dimanche 19 mars, des weichafé armés font irruption sur le site de pisciculture de saumon Dalcabue à Vilcun (région d'Araucanie). Toutes les installations du site sont livrées aux flammes et détruites, provoquant des dizaines de millions de dollars de dégâts. « *En tant que Liberación Nacional Mapuche, nous soulignons les dommages importants que les piscicultures de saumon causent à la lafken [mer] du sud de Wallmapu. C'est un grand pollueur et cela altère notre itrofil mongen [ensemble du vivant]. Pour la défense des pu lewfü [rivières], des pu lafken et de l'ensemble du Wallmapu, il faut chasser toutes les industries polluantes du Wallmapu.* »

Mercredi 12 avril à l'aube, l'Organe de Résistance Territoriale (ORT) Nagche-Pelotraru de la Coordinadora Arauco-Malleco (CAM) attaque une exploitation forestière de l'entreprise Arauco près de Lumaco (région d'Araucanie). Onze engins forestiers sont réduits en cendres. L'attaque est revendiquée notamment en solidarité avec les prisonniers politiques mapuche. « *Par le contrôle territoriale avance la révolution mapuche pour le territoire et l'autonomie.* »

Mardi 25 avril à l'aube, de nombreuses attaques incendiaires ont lieu dans plusieurs régions différentes. *Liberación Nacional Mapuche* attaque le domaine de l'ancien conseiller communal de Lautaro, Carlos Gutiérrez et livre aux flammes la maison patronale, un hangar et huit engins agricoles. La même organisation revendique également le raid incendiaire contre une entreprise de granulats dans la région de Los Ríos, lors duquel huit camions, cinq engins de chantier et cinq véhicules sont détruits. Les assaillants partent dans une voiture dérobée sur place. Dans la région du Biobío, une église catholique, un bus et une résidence secondaire sont incendiés. Dans la même région, à Quinahue, *Resistencia Mapuche Lafkenche* (RML) attaque une exploitation agricole et y mettent le feu à trois hangars.

Mercredi 10 mai, à la tombée de la nuit, deux fourgons foncent à travers la porte grillagée d'un parking réservé aux camions de transport à Purén (Région d'Araucanie). Une fois à l'intérieur, des weichafé armés descendent des fourgons et mettent en joue le gardien de sécurité. Puis ils mettent le feu à quatre camions, laissent une banderole qui fait référence à la libération mapuche et repartent dans la nuit.

Mardi 16 mai, une maison est incendiée pendant la nuit dans la commune de Tirúa (région de Biobío). Un tract est laissé sur place : « *Feu et plomb contre les contre les mouchards sur le territoire mapuche. Non aux nouvelles lois du gouvernement. Liberté pour tous les prisonniers politiques. Force aux peñis dans la prison d'Angol. Les yanaconas [traîtres] hors du territoire* ». C'est la 80ième résidence qui brûle dans cette région depuis quatre ans.

Communiqué de la Coordinadora Arauco-Malleco (CAM)

24 septembre 2023

A notre Nation Mapuche et à l'opinion publique en général, nous informons :

Qu'hier, samedi 23 septembre 2023, nous avons organisé un *trawün* [assemblée] dans la zone Nagche de Chacaico, une zone en plein processus de récupération territoriale contre les entreprises forestières. Et bien que nous ayons été assiégés et harcelés par les forces de répression, grâce à notre autodéfense, cette réunion a pu avoir lieu, ce qui nous a permis de conclure et de déclarer :

KIÑE - Nous revendiquons et soutenons pleinement les dernières actions de sabotage menées par nos ORT dans le *meli witrän mapu* [la terre des quatre lieux] qui ont eu pour objectif clair d'arrêter et d'expulser l'industrie forestière et d'autres investissements capitalistes qui menacent notre territoire ancestral. Nous saluons et approuvons également les autres actions de résistance menées par des organisations sœurs qui vont dans le même sens.

EPU - Que, malgré l'offensive répressive à l'égard du mouvement mapuche de la part de ce gouvernement servile et laquais des grands groupes économiques, nous déclarons avec fierté que nous n'avons pas perdu ou reculé d'un seul mètre, d'un seul hectare, d'un seul centimètre de territoire récupéré. En d'autres termes, il n'y a pas de retrait des terres que nous avons récupérées et où nous exerçons, avec beaucoup d'efforts et de conviction, un contrôle territorial efficace. Pour la même raison, nous annonçons, avec la dignité et avec le courage que nous confèrent nos *futa keche* [ancêtres], que nous défendrons jusqu'au bout ce que nous avons obtenu au niveau territorial, politique et culturel mapuche, jusqu'à prendre les armes s'il faut.

KILA - Que, face aux dernières déclarations venant du gouvernement central actuel et des délégués proche de la présidence, qui font écho à l'ultra-droite chilienne, on tente de discréditer et de saper la cause mapuche de l'autonomie et de la résistance. Ce à quoi nous répondons une fois de plus, en rejetant catégoriquement les liens inventés que l'on nous reproche d'avoir avec les mafias du vol de bois et du crime organisé. Nous réaffirmons le caractère anticapitaliste et autonomiste de notre lutte dans le Wallmapu historique.

MELI - Que, dans le contexte de la nouvelle offensive néo-fasciste, qui implique davantage de répression et l'incarcération d'une douzaine de nos weichafé, nous déclarons catégoriquement que nous n'abandonnerons aucun de nos frères et sœurs emprisonnés pour avoir lutté pour notre peuple, raison suffisante pour lancer une série de mobilisations et d'actions en soutien direct à leur libération. Nous rappelons l'ouverture d'un procès politique contre quatre de nos *peñi* [frères] le 4 octobre.

KECHU - Dans le contexte actuel de l'offensive répressive que subit l'ensemble du mouvement autonomiste mapuche, nous appelons notre peuple mapuche en résistance à reprendre la lutte territoriale sur le terrain, en contribuant à approfondir les processus de confrontation directe contre le grand capital qui nous opprime tous. En même temps, nous les exhortons à participer aux mobilisations et aux actions contre les mesures et les lois d'exception, l'utilisation de témoins sans visage dans les procès et les montages concoctés par le pouvoir qui tente d'arrêter notre lutte digne, et surtout lorsque des attaques policières et militaires ont lieu contre les communautés.

CAYU - Sur la base de ce qui précède, nous appelons à la mobilisation contre la loi sur les usurpations qui, à notre avis, vise à légitimer l'État colonial et à présenter une vision erronée des véritables propriétaires de la terre, en trahissant et en déformant l'histoire, et qui est la raison profonde du conflit historique à Wallmapu. Dans ce sens, nous appelons également à une grande réunion des communautés et organisations mapuches, un *FUTA TRAWŪN*, afin d'établir une stratégie pour briser cette nouvelle loi maudite contre le peuple mapuche mobilisé.

REGLE - Nous réaffirmons notre position autonomiste de ne participer à aucune instance de l'institutionnalité oppressive, et encore moins à des tables de dialogue viciées et trompeuses, qui ne servent qu'à jeter un voile sur le processus de libération nationale en cours. C'est pour cette raison que nous cherchons des instances et des points de rencontre avec d'autres expressions mapuches. En ratifiant, cependant, que ce n'est que dans le sabotage du grand capital et avec un contrôle territorial effectif que nous parviendrons à l'UNITÉ pour la résistance de tout notre Peuple.

Pu peñi ka pu lamngen [frères et sœurs]. Malgré la répression et l'avancée fasciste, n'abandonnons pas, ne baissons pas les bras !

Pour le territoire et l'autonomie de la Nation Mapuche !

Amulepe taiñ weichan !

Witraiñ..Amulepe..Weuwaiñ ..

Marrichiweu !!!



Vendredi 16 juin à la tombée de la nuit, sur la commune chilienne de Paillaco (région de Los Ríos), un petit groupe cagoulé et armé s'introduit sur le chantier de construction d'un parc éolien. Après avoir neutralisé les vigiles, le feu est ensuite bouté aux 14 camions-toupille et à un chargeur frontal présents sur place. Le futur parc éolien Caman, où la multinationale *Mainstream Renewable Power* (au capital norvégien, japonais et irlandais) entend construire en territoire mapuche pas moins de 44 aérogénérateurs industriels d'une puissance de 150 Mégawatts, a déjà subi plusieurs attaques incendiaires depuis 2022. L'*ORT Williche Millalikan* de la CAM a revendiqué l'attaque en précisant notamment « *Entreprises forestières et tout investissement capitaliste, hors du Wallmapu ! En mémoire du weichafé Toño, deux ans après son exécution par des carabiniers au service de l'entrepreneuriat forestier.* »

Jeudi 29 juin, en pleine visite de la ministre de l'Intérieur à l'Araucanie, une dizaine de weichafé font irruption sur un grand domaine agricole à Victoria (région d'Araucanie). Après avoir fait tomber un arbre sur la route pour retarder l'arrivée des carabiniers, les weichafé mettent le feu aux hangars et engins agricoles. Le propriétaire qui essaye de s'opposer, se prend une balle et est hospitalisée. Une banderole signée *Resistencia Mapuche Malleco* (RMM) est retrouvée sur place.

Lundi 3 juillet sous couvert de la nuit, des weichafé de *Weichan Auku Mapu* (WAM) mettent le feu à un hangar, des engins forestiers et un bulldozer sur une exploitation forestière protégée par des carabiniers près de Vilcún (région d'Araucanie).

Dimanche 9 juillet, deux attaques simultanées ont lieu contre des domaines de latifundistes. Sur le domaine *Quintrilpe* à Pillanlelbun (Lautaro, région d'Araucanie), des weichafé armés pénètrent dans la maison patronale où ils s'emparent de fusils et d'argent, puis mettent le feu à quelques véhicules. Un peu plus tard, sur le domaine de Doña Nena à Perquenco à 30 kilomètres de là, des weichafé mettent le feu à un hangar, cinq tracteurs et d'autres engins agricoles. Sur les deux endroits, des banderoles signés *Liberación Nacional Mapuche* sont laissées sur place.

Samedi 22 juillet, à Bajo Malleco (Malleco, région d'Araucanie) des weichafé obligent un bus transportant des ouvriers forestiers à s'arrêter, font descendre tout le monde et y mettent le feu. Un tract de solidarité avec les prisonniers politiques en grève de la faim est laissé sur place.

Mercredi 2 août, *Resistencia Mapuche Malleco* (RMM) revendique l'incendie de l'agence postale, une école, une église et un bâtiment abritant les services sociaux à Traiguén (Malleco, région d'Araucanie), en solidarité avec la grève de la faim des prisonniers mapuche à la prison d'Angol.



Dimanche 13 août, *Liberación Nacional Mapuche* (LNM) revendique l'attaque incendiaire contre l'entreprise de construction *Tricam* : 19 camions et engins sont détruits. Sur place, une banderole dit notamment : « *Non à l'autoroute bioceanica* », un projet d'asphaltage d'une route jusqu'à la coté de Valdivia, dans lequel *Tricam* est impliqué.

Mardi 15 août, *Resistencia Mapuche Lafkenche* (RML) met le feu à deux maisons patronales au bord du lac Lanalhue (Arauco, région Bío Bío), notamment en solidarité avec les prisonniers politiques mapuche.

Jeudi 17 août, à deux endroits différents des weichafé armés interceptent au moins un camion et plusieurs minibus des entreprises forestières au nord de Collipulli (Malleco, région d'Araucanie) et y mettent le feu.

Lundi 23 août, *Resistencia Mapuche Pehuenche* met le feu à des résidences secondaires à Lonquimay (Malleco, région d'Araucanie) en solidarité avec les prisonniers.

Mardi 24 août, des weichafé armés interceptent un convoi forestier près de Collipulli (Malleco, région d'Araucanie) et mettent le feu à quatre camions de transport de bois.

Samedi 16 septembre, *Resistencia Ma-*

puche Malleco (RMM) met le feu à quatre camions, une pelleuse et un hangar sur l'exploitation forestière de Lima (Malleco, région d'Araucanie) et laisse une banderole signée sur place.

Jeudi 24 septembre, l'*ORT Lafkenche Wakolda* met le feu à 11 engins forestiers dans l'exploitation Carrizal à Toltén (Cautín, région d'Araucanie).

Dimanche 24 septembre, des weichafé de *Resistencia Künko Williche* (RKW) attaquent une exploitation forestière à Popoen (Osorno, région Los Lagos) et incendient 5 camions et 6 engins forestiers.

Mercredi 4 octobre, l'*ORT Nagche* bloque la route entre Lumaco et Capitan Pastene (Malleco, région d'Araucanie) et intercepte trois camions forestiers, qui sont incendiés. Un tract est laissé sur palce : « *Aucune loi des puissants ne peut effacer l'histoire d'un peuple qui, avec le sang et le feu, a résisté avec dignité et courage pour défendre son territoire ancestral* ». Ailleurs, sur la route de Purén à Las Saucos (Malleco), l'*ORT Nagche* intercepte deux autres camions forestiers qui sont totalement détruits. Une autre banderole est laissée sur place : « *Avec la grandeur des ceux qui sont tombés dans le weichan et avec le feu juste de la résistance digne des Mapuche, la révolution autonomiste avance dans l'historique Wallmapu* ».

Jeudi 5 octobre, l'*ORT Toño Marchant* revendique une attaque incendiaire contre une baraque forestière et abattent un tour de garde de l'entreprise forestière Mininco dans le secteur de Huamaqui, commune de Cholchol (Cautín, région d'Araucanie), en solidarité avec les 4 mapuche en procès.

Jeudi 5 octobre, à Cunco (Cautín, région d'Araucanie), l'*ORT Kilapan* revendique la responsabilité de l'incendie de 3 générateurs électriques de dernière génération, d'une salle électrique, de 2 cabines, d'un casino, de bureaux, d'un système d'ensilage et d'une camionnette.

Vendredi 13 octobre, après qu'un groupe de weichafé armés de la CAM ont fait irruption dans l'exploitation forestière à Quilleco (région Biobío) et y ont détruit plusieurs engins et véhicules, un groupe de weichafé est pris en chasse par des carabiniers. Après des échanges de tirs, les carabiniers réussissent à capturer 4 personnes, accusées d'appartenance « au bras opérationnel » de la CAM.

Jeudi 19 octobre, à Osorno (région Los Lagos), des weichafé pénètrent pendant la nuit dans l'exploitation forestière Anchile et mettent le feu à cinq camions de transports de bois et à plusieurs engins forestiers. Une banderole singée *Resistencia Künko Williche* est laissée sur place.



Sur les traces de Leftrarú

Récit de l'attaque contre l'héliport de l'entreprise forestière Arauco

Je m'appelle Mallku, je suis membre de la *Coordination Arauco Malleco* et de l'*Organe de Résistance Territoriale Lafkenche Leftrarú*. C'était le 18 janvier 2018, plusieurs actions de sabotage avaient déjà été réalisées à différents endroits du territoire mapuche, pour commémorer l'assassinat du *weichafé* de la CAM, Matías Catrileo, par des carabiniers. Dans ce contexte, avec la venue du pape et comme c'était la dixième année depuis la mort de notre *peñi*, on a décidé d'agrandir notre radius opérationnel. Pour cela, on voulait frapper la cible qui avait été étudiée pendant plus d'un an et demi par l'*ORT Leftrarú*, étendant ainsi nos actions vers la zone nord de la province d'Arauco.

La cible était la base La Colcha de la brigade de pompiers forestiers de l'entreprise d'exploitation forestière *Arauco*, située au nord de la petite ville de Curanilahue. Une zone tellement exploitée par l'industrie forestière que leurs plantations de pin et d'eucalyptus s'étendent de la cordillère de Nahuelbuta jusqu'à la mer. La base consistait en des bâtiments servant de dortoirs pour les pompiers, les chauffeurs de camion, les vigiles, les pilotes d'aéronef, les ouvriers de l'entreprise forestière ainsi que les carabiniers. Il y avait aussi un casino, un atelier de mécanique, un héliport, une piste d'atterrissage et une tour de contrôle. La base était assez grande, il fallait donc choisir une cible spécifique à attaquer. Pour cela, nous avons divisé la base en quatre parties : une première qui couvrait le parking des véhicules de pompiers ; une deuxième où se trouvait l'héliport et les hélicoptères ; la troisième était la piste des aéronefs, le secteur le plus éloigné et enfin une quatrième partie où se trouvaient les bâtiments pour les travailleurs, les forestiers, les vigiles et les carabiniers (dortoirs, cantines, tour de contrôle, conteneurs). Après avoir étudié les quatre secteurs, on a commencé à écarter les moins adéquats : d'abord les bâtiments, car c'était l'été, et il y avait un risque incendie forestier et la base était donc à sa capacité opérationnelle maximale, remplie de travailleurs. Puis on a écarté le parking des camions, car vu son emplacement, cela n'allait pas représenter de dégâts significatifs pour l'entreprise. Le dernier secteur qu'on a écarté était celui des aéronefs, car à ce moment là il n'y en avait qu'un seul. C'est ainsi qu'on a établi notre cible : les hélicoptères, et c'est pour cela qu'en interne, on a appelé ce *chem* « les oiseaux ».

On a également établi le jour et les chemins d'approche et de retraite que nous allions emprunter, mais il fallait aussi déterminer combien de *weichafé* allaient monter sur cette action et quel type de *tralka* nous allions employer. J'ai rapidement pris rendez-vous avec un *werken* et pendant qu'on buvait du maté, on a discuté sur le contexte politique qu'on était en train de vivre, puis j'ai aussi expliqué la planification de l'action que nous vou-

lions réaliser. On se rendait compte qu'il ne restait plus que cinq jours avant l'arrivée du pape, on n'avait donc que peu de temps pour convoquer les *peñi*. En plus, de mon point de vue, l'action devait être rapide. Finalement je lui ai demandé de convoquer deux *weichafé* pour participer à l'action. Dans le but de se défendre, on s'est mis d'accord pour prendre une arme courte, un 38 spécial ou un 9 mm pour l'incendiaire, un fusil à répétition pour le *peñi* qui allait couvrir l'incendiaire et enfin un fusil d'assaut 5,56 ou 7,62 pour fournir de la puissance de feu en cas d'affrontement.

Habillés et prêts, on a commencé à marcher vers la cible, traversant des plantations forestières, ses chemins désignés pour l'exploitation, des barbelés qui séparent les domaines, des petites rivières asséchées par les plantations.

Tout s'est alors mis en route. Le *werken* s'en est allé avec la tâche de convoquer les *weichafé*, la date et le lieu pour se réunir étaient fixés. Le 15 janvier à midi on s'est retrouvé dans un secteur proche de Tubul, au nord de Curanilahue, dans la maison d'un *peñi*, un vieil ami de confiance qui acceptait de m'aider pour cette opération. On a déjeuné ensemble et on a discuté de comment on allait distribuer les fonctions et de quel *peñi* allait prendre quelle *tralka*. On a passé l'après-midi à discuter, le *peñi* qui nous accueillait a commencé à nous expliquer comment l'industrie forestière s'était installée sur ses terres et comment cela a affecté drastiquement et en peu de temps, de son enfance à l'âge adulte, la vie des gens des secteurs proches : Curanilahue, Tubul, Arauco, San José de Colico, Trongol Alto et Bajo, Carampangue, los Álamos, Lebu, Cerro Alto, tous des secteurs qui font partie de notre Wallmapu, où dans le passé les *weichafé* ont mené de grandes batailles. Comme quand notre Toki Leftraru a vaincu l'armée espagnole entre Lota et Laraquete et a décidé de poursuivre et chasser les envahisseurs jusqu'au nord, jusqu'à Santiago. C'est à cela qu'on pensait quand le *peñi* de la maison nous disait que si l'action réussissait, ce serait la première attaque en dehors de la zone où le conflit s'était concentré les derniers vingt ans dans la province d'Arauco. On se rendait donc compte qu'à l'instar de nos ancêtres, nous pourrions avancer vers de nouveaux secteurs où se trouve notre ennemi actuel : les entreprises forestières et les entreprises du capital. On était convaincus que nous avions tout à fait le droit d'agir partout où il y avait des investissements et des exploitations de l'industrie forestière, car nous marchons sur nos territoires, dans notre Wallmapu, peu importe combien nos communautés sont éloignées les unes des autres. Si Leftraru avait eu le courage de quitter sa terre à 23 ans, d'avancer et de guider, dans le but d'expulser l'ennemi, et de libérer ses gens et sa terre, nous qui sommes aussi des mapuche, pourquoi nous ne pourrions pas suivre son exemple ?

C'était onze heures du soir du 15. Habillés et prêts, on a commencé à marcher vers la cible, traversant des plantations forestières, ses chemins désignés pour l'exploitation, des barbelés qui séparent les domaines, des petites rivières asséchées par les plantations. On passait aussi quelques maisons sur ces domaines, toujours très pauvres, ainsi que quelques granges d'élevage. Juste avant l'aube et avec un bon bout du chemin fait, on a décidé de se reposer. On a mangé un peu de chocolat pour reprendre des forces, on a bu une gorgée d'*aguardiente* contre le froid puis on s'est caché sous un pin pour laisser passer le matin gelé et la rosée. On a dormi en faisant des tours de garde jusqu'à midi, puis on a continué notre marche. Vers 22h30 on est arrivé dans les environs de la base, au sud. J'ai dit au *peñi* désigné comme incendiaire de préparer son matériel, les torches et les bouteilles d'essence. Le seul contretemps était que l'arme prévue pour lui, un pistolet 9mm, n'avait pas pu être amenée à temps ; on ne disposait donc que du fusil à répétition et du fusil d'assaut de calibre 5,56 avec son chargeur plein. Pendant que l'incendiaire préparait ses torches, l'autre *peñi* chargeait le fusil et rangeait ses cartouches et que moi je préparais les tracts dont les mots « Les entreprises forestières hors de notre territoire » allaient nous servir pour revendiquer l'action et préciser notre but. Une fois prêts, on a commencé à contourner la base jusqu'au côté ouest. C'est par là qu'on avait décidé de pénétrer sur la base.

On se trouvait sous une *quila*, à deux mètres d'une clôture avec des barbelés. On pouvait observer la partie arrière de la base, surveillée aux deux coins par des caméras de vidéo-surveillance et des projecteurs. On entendait quelques pompiers bavarder à une trentaine de mètres, nous essayions de comprendre d'où venaient les bruits. A travers les fenêtres, on observait les travailleurs éveillés, détendus. On a continué à observer la base jusqu'à 1h30 quand tout d'un coup, en face de nous et derrière quelques *hualle* de l'autre côté de la clôture, a surgi un chien qui ne faisait rien, mais qui reniflait attentivement dans notre direction. On est resté là pendant une demi-heure pour voir ce qu'il allait faire, et juste au moment où il commençait à s'approcher de nous, un pompier est sorti du casino et le chien est parti vers lui. Une fois qu'il s'était éloigné, on a décidé de pénétrer sur la base. Je suis entré en premier, en passant sous la clôture, prenant immédiatement une position d'attaque, observant un possible poste de garde, couvrant l'entrée des autres *peñis* qui sont aussi passés sous la clôture. Une fois tous à l'intérieur, on a commencé à avancer en trotinant, mais furtivement, sans faire beaucoup de bruit. J'allais de l'avant avec mon fusil, tandis que le *peñi* avec la 12 couvrait les arrières.

On distingue parfaitement son uniforme, son casque et son gilet pare-balles et j'observe son visage qui reflète les lumières que font les hélicoptères en flammes.

On s'est caché derrière des conteneurs et de cette position, on pouvait observer les hélicoptères à 30 mètres. Derrière il y avait la route 160 ; vers le sud, la tour de contrôle et plus loin encore on pouvait distinguer les camions et fourgons ; vers le nord on voyait une maisonnette et quelques engins des pompiers et les bâtiments où se trouvait aussi l'aéronef à plus ou moins 300 mètres. Nous étions prêts, le fusil à répétition a tiré en l'air et nous avons avancé rapidement vers les hélicoptères, vers le plus éloigné en premier. J'ai effectué sept tirs dans la cabine et j'ai pris position pour couvrir, le temps que l'autre *peñi* casse les vitres avec la 12 et que l'incendiaire asperge la cabine avec de l'essence. Lorsqu'il y a mis le feu avec sa torche, j'étais déjà en train de tirer contre le deuxième hélicoptère pour ensuite courir vers le troisième et prendre une position de couverture là-bas.

Quand on a commencé à entendre des cris venant de différentes directions, un *peñi* m'a dit : « Il y a un vieux qui regarde ! », ce à quoi j'ai répondu : « Continue ! », tout en le couvrant. Une fois les trois hélicoptères enveloppés par les flammes, j'ai lancé les tracts en l'air. On s'est retiré derrière les conteneurs en criant « Marichiweu ! ». Et pendant notre retraite, on a entendu des voix et des cris depuis le conteneur derrière lequel on s'était caché avant le début de l'attaque. Les voix criaient : « Levez-vous, vite, vite ! ». « Mais qu'est-ce qu'il se passe ? » « Qu'est-ce qu'il y a ? » « Va voir connard ! » a répondu un autre. Et, à ce moment précis, à notre gauche, un flic sort regarder ce qui se passe, pistolet et lampe de poche en main, à moins de 7 mètres de nous. On distingue parfaitement son uniforme, son casque et son gilet pare-balles et j'observe son visage qui reflète les lumières que font les hélicoptères en flammes. On est restés immobiles, visant dans les ombres du conteneur, le flic nous visait et nous le visions. Puis un *peñi* m'a dit en murmurant : « Qu'est-ce qu'on fait ? » Et à ce moment, le flic s'est tourné en direction des hélicoptères, il nous tournait le dos et j'ai murmuré avec amphase : « Allez-y, allez-y ! Vers la clôture, vite ! »

Pendant que je visais les conteneurs, nous sortions de la base en trotinant, tout en se couvrant les uns les autres. Tout d'un coup, on a entendu beaucoup plus de cris, et l'alarme de la base s'est mise à hurler. Le bruit assourdissant des trois hélicoptères complétait l'ambiance chaotique. Nous avons trottiné pendant 15 ou 20 minutes en nous enfonçant dans les plantations. On se retournait parfois pour jeter un coup d'œil vers la base, en ressentant déjà les premières lueurs de joie, s'imaginant comment nos cibles portaient en flammes ; et en se sentant en sécurité, étant à deux kilomètres de la base, sans que personne ne nous suive. Avec cette sensation de confiance, on a commencé à marcher en écoutant au loin les sirènes de la caserne de pompiers de Curanilahue, les sirènes des flics se précipitant vers la base ainsi que les explosions des hélicoptères et quelques tirs, peut-être pour menacer, pour juste faire quelque chose...

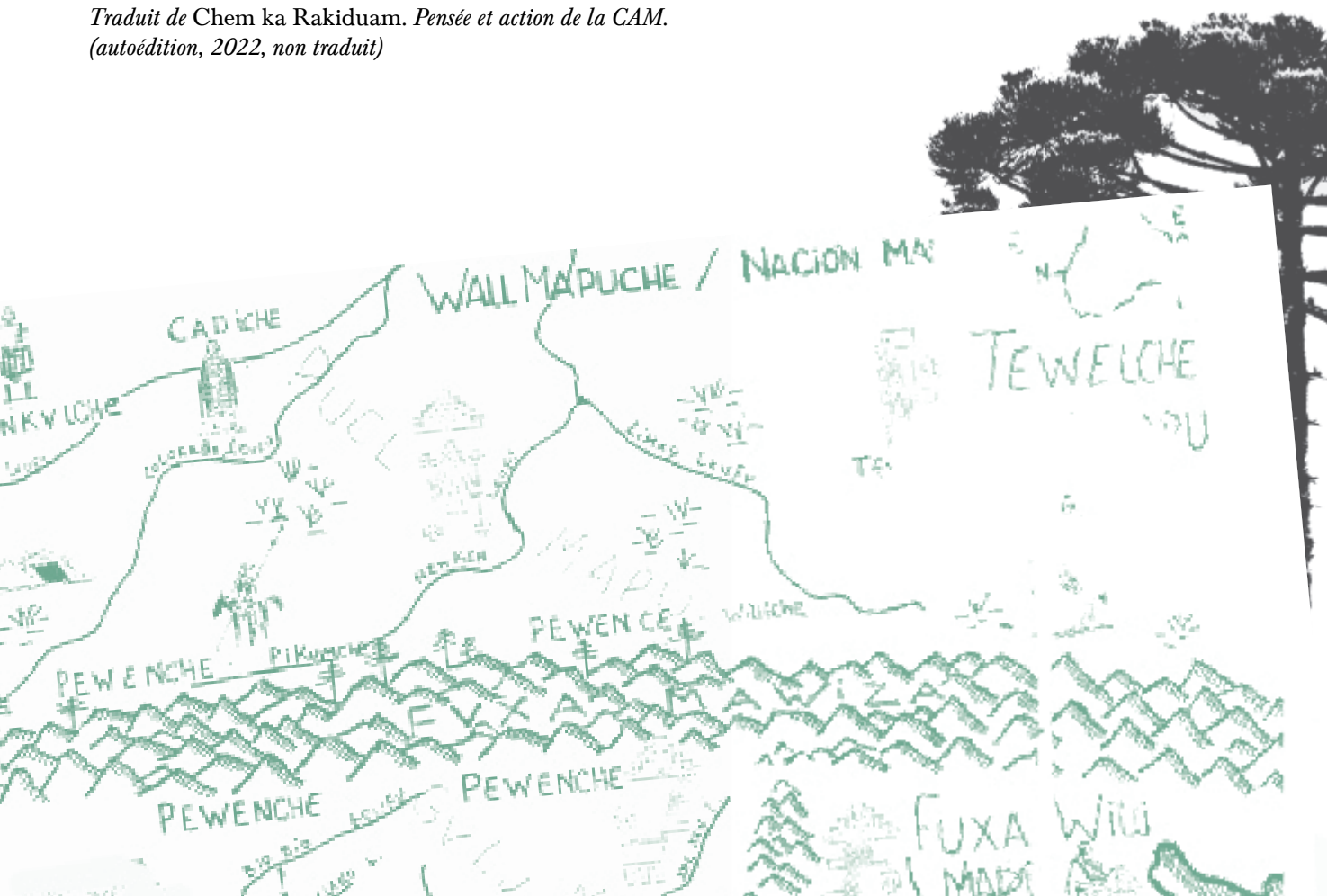
Nous avons marché jusqu'à l'aube. On est arrivé dans une petite forêt primaire située sur une colline au milieu d'une plantation de sylviculture. On s'est installé, on a enlevé nos sacs à dos et on a posé les *tralka* à nos côtés. Un *peñi* a sorti une sorte de cigarette qu'un *peñi* de là-bas nomme « *el pitren de la libertad* ». Nous ne ressentions plus de nervosité ou d'adrénaline, on commençait à parler et à réfléchir sur l'attaque, et aussi à faire des blagues. Un *peñi* disait : « *Je n'aurais jamais pensé que j'allais attaquer la base d'Arauco !* » On éclatait de rire, pour la désinformation avec laquelle les deux *peñi* étaient venus au *chem*, et entre deux rires, je leur disais : « *c'était pour la sécurité, c'est la compartimentation des informations* ».

Nous ne saurons jamais si le flic nous avait vu ou pas, si les lumières vives de l'incendie l'ont ébloui ou s'il n'a pas agi à cause de l'intervention d'un quelconque *Ngen*, nous savons que nous n'allons jamais seuls, toujours ils prennent soin de nous et nous protègent. Selon un *peñi*, le flic avait un pistolet-mitrailleur Uzi, selon un autre c'était un fusil à pompe, selon moi c'était un pistolet, la question est qu'il était armé et s'il avait eu la maladresse de tirer, je l'avais dans le viseur de mon fusil et j'aurais dû répondre et assumer les conséquences, car si notre lutte n'est jamais contre des personnes, la première priorité est notre propre sécurité.

Après une intense conversation, nous avons dormi tour à tour. Aux alentours de midi, tout le monde s'est réveillé avec des bruits de fourgons et de camions, et même d'un aéronef qui survolait la zone. On a rapidement préparé nos affaires et on s'est remis en route, cette fois-ci en passant par plusieurs ravines. Nous n'avions plus d'eau et il fallait rapidement trouver un petit ruisseau, mais c'était l'été et on se trouvait en pleine exploitation forestière. Tard la nuit, on était enfin de retour dans la maison du *peñi*, assoiffés et fatigués. Il nous a accueillis avec de l'eau fraîche et quelques petits pains. Le *peñi* nous expliquait ce que disaient les médias, la radio transmettait les revendications des organisations patronales appelant à instaurer l'état de siège.

Pour notre part, à partir de là nous avons commencé une nouvelle étape avec l'ORT Leftraru. On a décidé d'opérer dans n'importe quel endroit de la province d'Arauco. Et ainsi l'ont démontré les actions suivantes.

*Traduit de Chem ka Rakiduum. Pensée et action de la CAM.
(autoédition, 2022, non traduit)*





L'homme-chevreuil par Geoffrey Delorme

Éd. Arènes (France, 2011), réédition en poche par Collection Proche, (France) 2023, 248 p.

Je ne pourrais décrire autrement « l'homme-chevreuil » qu'en disant : un livre qui t'attrape. La beauté de l'histoire, le style poétique simple et la profondeur de l'écrit contribuent à ce que la lecture de ce livre devienne une expérience. Rare sont les livres qui réussissent à faire vivre les descriptions à ses lecteurs, à éveiller les personnages dans nos corps. « L'homme-chevreuil » en fait parti.

Ce récit intime raconte le vécu d'un être humain (l'auteur en question) dans le monde de la forêt et plus spécifiquement au flanc des chevreuils, avec qui l'écrivain a noué des liens et amitiés forts. Dans un monde où le fabuleux semble éteint, car étranglé par les lacets des routes, assourdi par l'omniprésence des ondes, vendu à appétit vorace de la consommation, voici une histoire qui relève d'un ailleurs.

Un ailleurs qui pourtant ne se situe pas très loin dans le réel, on peut toutes aller se promener dans les bois, mais cet ailleurs est défini par une manière de vivre cette espace intrinsèquement différente de celle de ses contemporains.

Le courage et la détermination de l'auteur qui depuis le jeune âge apprend à vivre tous les sens ouverts dans le monde hors béton sont tout simplement abasourdissants. Petit à petit celui qui nous embarque dans son aventure devient lui-même une créature du bois.

Quand on croise leur présence par des traces ou des silhouettes, on aperçoit l'un des derniers témoignages d'une altérité, tristement gérée (comptée et tuée pendant les massacres annuels de l'armée de la chasse), ingérée par l'estomac d'une société infatué.

Ce livre nous rapproche de leur monde, nous ouvre les yeux sur ce que signifie un territoire pour eux (le territoire qui est symbole de vie et non de mort comme l'est le territoire de l'état), les saisons qui ne sont pas exclues de leur vie mais dans lesquelles elles vivent et s'épanouissent, l'élément jeu et la drague, présents dans leur quotidien, et cetera.

Durant la lecture on sort des perspectives humaines suffisantes, qui ne pensent qu'aux humains et qu'à ce qui relie les humains aux humains. Les barrières entre ces êtres, la terre et ses multiples autres volent en éclats, et par un effet boomerang, les conséquences désastreuses des interventions mécaniques de l'humain dépourvu de ses sens sur la vie en marge des sociétés artificielles nous reviennent.

Au passage, pour celles et ceux qui aiment se rapprocher du vivant, l'auteur partage des astuces qu'il a appris (de lui-même, ou de ses amies chevreuils) pour vivre en nature. « *Grace à Daguet, Sipointe, Chévi et tous les autres, je peux maintenant dormir à l'extérieur, sans sac de couchage, sans abri ni chauffage. Ils m'ont appris à vivre, manger et dormir par cycles courts, ce qui rend la vie – ou la survie – possible sans trop souffrir physiquement.* »

Flore

La tentation écofasciste, par Pierre Madelin

Éd. Écosociété, Montréal (Québec), 2023, 258 p.

Loin de s'attarder sur quelques survivalistes retranchés au fond d'une vallée perdue en attente de la guerre raciale imminente, Pierre Madelin retrace dans cet ouvrage la genèse théorique des courants brun-vert. Si à l'heure actuelle l'écologie semble plutôt hijacké par des technocrates que par les fanatiques de la race pure, l'auteur montre comment il serait erroné de dépriser les cheminements théoriques qui ont amené une partie de l'ultra-droite à critiquer la société industrielle et sa dévastation, ou de n'y voir que des pures stratégies opportunistes ou des réincarnations caricaturales de la mythologie germanique des SS nazis. En parcourant une partie du corpus théorique qui anime ces courants, on retrouve notamment un rejet de l'universalisme moderniste, de la société de masse produite par le capitalisme cosmopolite, d'un modèle économique qui détruit les autarcies locales, et voire même de l'État... Madelin esquisse les débats des bruns-verts sur la surpopulation dépassant la capacité de charge des biorégions, le regret de la perte des spécificités culturelles et locales des peuples, et la métropolisation des campagnes et de la nature, qui donnent alors lieu à un refus total de toute immigration, à une position « ethnodifférentialiste » séparatiste ou encore à un retour à une agriculture locale. Il montre aussi comment certaines figures importantes du mouvement écologiste (notamment aux États-Unis), tels qu'un Dave Foreman (co-fondateur de *Earth First !*) ou Edward Abbey (auteur entre autre de classiques de la résistance écologiste tel que *Le Gang de la Clé à la Molette* ou de *Désert Solitaire*), ont malheureusement pris à des moments de leurs vies des positions sinon racistes, au moins carrément anti-immigration, au nom de la préservation de la nature sauvage. D'un autre côté, il met en garde contre l'assimilation trop rapide qui peut être faite entre la pensée néomalthusienne sur la démographie et l'eugénisme raciste et patriarcal.

A juste titre, Madelin s'inquiète moins du poids politique de la mouvance ultradroite-verte que de la possibilité réelle de l'éco-autoritarisme que les États pourraient adopter comme mode de gestion face à la crise écologique. En effet, c'est dans un tel scénario que nous verrons possiblement les concepts graduellement construits depuis des décennies par l'ultra-droite verte (comme les « gens de trop » qui polluent la planète et se « reproduisent comme des lapins »), venir au secours d'États en quête de légitimations théoriques pour mobiliser les foules et légitimer ses crimes génocidaires. Cependant, pour pouvoir combattre ces dernières et faire vivre d'autres horizons, les incantations gauchistes et anti-fascistes à l'universalisme humaniste, à l'État comme représentant du bien public, à la collectivité avant tout et au « progrès pour tous » ne seront d'aucune aide. « *Pour aller encore plus loin,* » écrit Madelin dans sa conclusion, « *je suis persuadé que de nombreux lecteurs, de nombreuses lectrices, en découvrant certaines idées exposées dans ce livre, n'auront pu s'empêcher, à rebours de leurs prédispositions initiales, de leur trouver une certaine pertinence.* »

Si cet ouvrage bien structuré permet à la lectrice de se familiariser avec les débats théoriques qui sont bien plus réfléchis et intellectuellement engageants que l'on aura pu croire en s'imaginant des nazillons beuglant « La France aux Français », Pierre Madelin n'aborde pas – peut-être par faute de place – la possibilité qu'émerge une mouvance écofasciste plus activiste, plus « révolutionnaire » si l'on peut dire.

Une autre fin du monde est possible (brochure anonyme, juillet 2023, 36 p.)

Cette brochure porte sur la solidarité avec les peuples autochtones et le blocage des infrastructures extractives au Canada. Ce texte, et les suggestions pratiques qu'il avance, est à comprendre comme une contribution libertaire et anti-coloniale aux conflits et luttes qui s'y déroulent. « *Renverser l'ensemble de l'économie coloniale est une tâche de très longue haleine, mais à moyen terme, nous voulons développer une capacité à bloquer et à détruire les infrastructures et les développements industriels, de la construction de pipelines aux opérations d'exploitation minière et de construction de barrages, en passant par tous les projets d'extraction auxquels les populations autochtones résistent.* »

Regard insolite (livre, éditions Anar'Chronique, été 2023, 78 p.)

La liberté peut bien être contagieuse, mais la servitude volontaire a montré qu'elle l'est plus encore. Dans l'éternel présent de la domination et de l'obéissance, il semblerait qu'il n'y ait pas d'échappatoire. Ceux qui s'obstinent à penser que la liberté n'est pas synonyme de normalité sont frappés de stupéfaction face à des paroles et des actes ayant perdu toute signification. Mais le réalisme de la résignation et de la politique peut se heurter à bien autre chose que des spectateurs plaintifs. Les trois textes réunis dans ce petit livre font valoir que, abstraction faite des circonstances « objectives » de la réalité environnante, aussi défavorables soient-elles, la possibilité de brouiller les cartes de la domination est toujours à portée de la fantaisie et de la détermination. Les occasions ne manquent pas, elles ne manquent jamais. Le plus souvent c'est notre œil qui n'est pas en mesure de les voir, car il est formé pour ne voir que ce qu'il connaît déjà. Il y a besoin d'un regard insolite – tourné autrement – pour arriver ailleurs.

Nunatak, revue d'histoires, cultures et luttes des montagnes.

Dernier numéro sorti en février 2023 avec entre autres une critique de nuisances engendrées par le vélo électrique, un regard sur l'envers du cyclo-tourisme et une présentation hostile de l'entreprise Poma, spécialisée dans le transport par câble.

Soleil Noir, bulletin apériodique anarchiste, Caen.

Dernier numéro sorti en octobre 2023 avec notamment un dossier sur le mouvement contre la réforme des retraites et la révolte après l'assassinat de Nahel ou encore des textes sur le sabotage des bornes électriques.

Antisistema (en anglais et en allemand), journal pour l'anarchie et l'action consciente, Allemagne.

Dernier numéro en automne 2023 avec entre autres un article sur le chantage du système techno-industriel et retour sur la lutte contre la construction de la Cop City à Atlanta aux États-Unis.

Return Fire (en anglais), *anarchist anthologies, submissions and translations*, Iles Britanniques.

Le dernier numéro de cette revue anarchiste avec une forte influence verte date du printemps 2023. Il contient notamment plusieurs textes sur l'importance de le rôle et l'importance de la mémoire dans la lutte, un entretien avec des gens dans la Golfe Sud des États-Unis sur la lutte contre les pipelines et l'autonomie alimentaire, un texte sur la prise de risque, beaucoup de nouvelles et de textes d'actions et de luttes partout dans le monde et encore bien plus.

Pas vue, pas prise : contre la vidéo-surveillance (brochure anonyme, mai 2023, 92 p.)

« En quelques années la vidéosurveillance s'est imposée de manière incontournable dans notre quotidien. Les caméras ne sont plus réservées aux boulevards des villes ou aux allées des grands magasins, aujourd'hui on peut les croiser partout. Elles sont devenues banales au point qu'on ne les remarque presque plus. Pourtant, pour certaines, difficile d'oublier le poids de ces petits appareils voyeurs sur nos vies et nos modes de fonctionnement. » Pour la déjouer et la combattre, connaître son fonctionnement peut certes aider. Et c'est bien l'objet de cette brochure qui « repose sur des connaissances acquises un peu partout par différentes personnes, il n'est donc pas l'œuvre de technicien-ne-s ou d'expert-es. Ça veut dire qu'on ne prétend ni être complètement exhaustif-ve-s, ni qu'on n'a pas pu faire d'erreur dans ce que l'on partage et que, la situation évoluant continuellement, il y aurait sans cesse des ajouts et modifications à apporter. Mais ça veut aussi dire qu'il y a pas mal d'informations accessibles à celles et ceux qui veulent apporter de l'eau au moulin de la lutte contre la surveillance. »

L'imaginaire de guerre civile raciale, de maquis identitaire et de survie tribale en dehors de l'État est en train de gagner une partie croissante d'activistes extralégaux d'ultra-droite, qui, en partie, recrutent désormais au-delà de la soi-disante fracture « gauche-droite » et ont une rhétorique franchement anti-État et anti-système. Certes, leurs actions se limitent – en France en tout cas – à des bagarres de rue et à la collection obsédée d'armes à feu. Mais, il serait idiot de sous-estimer les potentiels de l'action minoritaire, *a fortiori* dans un monde en proie à des instabilités croissantes, en pleine dégringolade vers l'abîme. Si cela vaut pour les rebelles anti-industriels, les libertaires, les anti-autoritaires, ce n'en n'est pas moins vrai pour des courants brun-verts.

Lilly

Le chant du cygne. Saborder la société industrielle et défier le sort qu'elle nous réserve. (Éd. Tumult, été 2022, 304 p.)

Reprenant l'image d'exploit technique que fut le Titanic pour parler de la société industrielle en pleine naufrage, l'avant-propos annonce la couleur de l'ouvrage sans tourner autour du pot : « A l'heure où le glas a sonné, que les horizons sont bouchés, et que le débat tourne autour des préférences pour tel ou tel prétendu sauvetage (énergies renouvelables, géo-ingénierie, artificialisation ultérieure de l'agriculture, projets aussi pharaoniques que totalitaires pour « restaurer le climat »,...), la liberté réside chez celles et ceux qui œuvrent à faire couler le navire avant qu'il intoxique tout l'océan avec son carburant, tout l'air avec ses fumées vicieuses, tout univers mental avec le bruit de ses machines et les notes de ses symphonies de distraction. » S'enchaînent alors des chapitres et des textes s'arrêtant tour à tour devant différents horreurs dont accouche la société techno-industrielle : pollutions, nouvelles technologies, agro-industrie, numérique, déforestation, militarisation, dépression, dévastation de la nature, centrales nucléaires, énergies renouvelables, abrutissement,... Si le survol semble parfois un peu rapide – sans pour autant verser dans le superficiel – le défi pour cet ouvrage n'est manifestement pas le seul approfondissement critique. Son véritable objet, décrit avec une prose souvent forte passionnelle propre à celle qui veut se mettre en jeu, est bel et bien la résistance qu'on peut opposer au système techno-industriel. Une résistance active, offensive, souterraine qui s'attaque directement aux structures, infrastructures et responsables, tendant vers une insurrection libertaire contre le monde des machines et ses serviteurs. Les réflexions et les analyses sont ainsi illustrées par des retours sur des sabotages conséquents qu'a connus le territoire hexagonal ces dernières années : attaques d'antennes-relais et d'émetteurs, coupures simultanées des autoroutes de la fibre optique, attaques contre l'alimentation électrique de géants industriels.

Austral

Le stagiaire

épisode 1



La nausée commence à monter. Ça fait 40 minutes qu'on roule sur cette piste de montagne. Je suis ballotté à l'arrière du 4x4 déglingué. Les sièges sont défoncés et je sens une barre métallique qui commence à sérieusement endommager mon coccyx. Les fumées noires qui s'échappent du pot d'échappement se marient subtilement aux relents de tabacs froids, augmentent encore mon envie de vomir.

— C'est marrant, votre plancher est troué.

A travers un trou entre mes deux pieds, je vois la piste caillouteuse qui défile à toute allure.

— Hein ? répond l'autre.

— C'EST « MARRANT » VOTRE PLANCHER EST TROUÉ ! je crie dans l'oreille du type pour couvrir les bruits de ce moteur infernal.

— Pour sûr, elle a pu l'assurance la chariote ! grommelle le vieux chasseur, suffisamment fort pour que je puisse quand même interpréter ses propos.

Le bruit de la vieille mécanique noie le malaise dans son bain assourdissant. De toute évidence mon pilote n'a pas envie de communiquer.

Je sors mon téléphone de ma poche juste à temps pour m'apercevoir qu'il n'y a plus de réseau. Fais chier.

Je me penche entre les deux sièges pour une dernière tentative de contact intéressée :

— On arrive bientôt à votre avis ?

— PUTAIN DE MERDE ! Le type freine

brusquement. Mon genoux en profite pour percuter l'armature métallique fixée sur l'arrière du siège.

Un énorme arbre est abattu sur la piste.

— Bon faut couper !

J'essaye de participer en enlevant ma veste.

— Vous avez une tronçonneuse dans le coffre ?

— Y a pus d'jus d'dans mais comme j'suis un as, j'ai quand même le passe-partout.

Je me demande ce que le nain de fort Boyard vient foutre dans l'affaire, quand le type extirpe en soufflant une énorme scie plus haute que moi.

— T'as d'ja fait la coupe ?

— Oui avec une scie pliable chez les scouts, ça remonte !

Le type part d'un grand rire qui fini en quinte de toux et crache un mollard.

Puis voyant que je ne plaisante pas, se rembrunit.

— Bon, ça va pas se couper tout seul, hein ?

Une fois le tronc découpé en son milieu puis treuillé sur le bas-côté avec le véhicule, on reprend la route, juste un peu plus suant et un peu plus crasseux.

Une dizaine de minutes et trois virages plus loin, le chauffeur stoppe le véhicule.

— Bon voilà, moi j'veis pas pu loin ça porte la poisse de toute manières !

— Ok, bah, merci de vous être arrêté en tout cas, je désespérais un peu de me faire prendre sur cette route.

feuilleton

— Pas de problème, le jeune, faut bien rendre service ! Mais entre nous ; t'as l'air d'un bon gars, tu présente bien, t'es sûr tu veux aller là bas ? Je te redescends à la station et tu peux continuer à stopper si tu veux !

J'attrape mon sac de randonnée et le glisse lestement sur mon dos.

— Non, non pas de problème, merci pour votre aide, ne vous inquiétez pas, je vais continuer à pied, bonne journée !

Une fois le vieux reparti, je serre ma ceinture ventrale, ajuste mes bretelles et réalise alors que j'ai choppé un tour de reins avec cette putain de scie géante, génial. Je m'avance dans la montée. J'espère vraiment que ça va être indiqué...

En fait il me suffit de suivre les at-trapes-rêves accrochés aux arbres, les totems d'esprit animaux grimaçant et les panneaux m'invitant fortement à faire demi-tour pour arriver enfin à une barrière de L'ONF transformée en barricade de fortune dans un mélange de branchages et de vieux barbelés. Un panneau annonçant simplement « Takakia ». Je suis arrivé.

La forêt s'arrête un instant, prenant une pause, comme pour laisser de l'espace à la clairière pour qu'elle respire.

La maison est grande, haute, ancienne et dans un état de délabrement relativement avancé.

Le toit en ardoise semble vivre une histoire assez intime avec les mousses et les débris végétaux, tandis que les charpentes pourrissent gentiment, laissant le temps faire son œuvre.

En tout cas, la piste se termine là et au-delà, la forêt montagnaise reprend à perte de vue.

Avec un peu d'ap-préhension je décide de toquer à la porte.

*

— Voilà, voilà, je t'ai montré le terrain et ses alentours je pense qu'il est temps de

te faire voir les bureaux et de rencontrer le reste de l'équipe ! lance t-elle enthousiaste.

Après m'avoir fait visiter un grand verger, un poulailler, la source, et un jardin qui selon moi ressemble plus à une friche qu'à de la « permaculture » ; Madame la directrice troque ses bottes en caoutchouc contre de petits souliers d'intérieurs qui correspondent beaucoup mieux à son tailleur marrons gris, ses lunettes et sa coiffure stricte.

— Alors, alors... dit-elle en poussant la porte. La maison qui semble si calme de l'extérieur est en réalité bourdonnante d'activité. A peine ai-je pénétré dans le vestibule que me sautent aux oreilles et aux nez, une soupe qui mijote, un bruit de machine qui ronronne, des coups réguliers sur un sac de frappe, de la musique, et des gens qui discutent.

Elle m'indique de la main les bureaux de la revue, l'imprimerie, la cuisine au fond.

Première porte. Je suis ma guide de près, qu'à moitié rassuré.

— LaGerthaaa ? »

Nous rentrons dans la salle d'entraînement. La première chose que je vois c'est un énorme tatamis qui recouvre le sol et qui a clairement connu des jours meilleurs. Ensuite, des structures de musculation, des armes factice en bois, et des haltères jonchant le sol. En relevant la tête, j'aperçois une femme grande, sportive et solidement bâtie, en train de faire passer un sale quart d'heure à un sac de frappe, ses coups semblant à la fois puissants, rapides et précis.

— Oui madame la directrice ? répond la viking en brassière, sans s'interrompre ni nous regarder.

—Auriez-vous vu monsieur Wade ? Ce jeune homme nous signale qu'il y a des troncs d'arbres sur la route que nous pourrions récupérer.

— La dernière fois que j'ai vu Paul c'était ce matin. Il portait avec un gilet lesté, un poignard et les yeux bandés en direction de la forêt.

Si la directrice est surprise par cette réponse elle n'en laisse rien paraître...

— Aussi, je vous présente Sylvain, notre nouveau stagiaire.

La dénommée Lagertha fini par s'arrêter et me toise de bas en haut.



— Il m'a pas l'air en super forme. Pourtant il est grand, bonne allonge, mais faudrait se muscler, il y a un problème postural flagrant.

— Lagertha s'occupe de la sécurité des locaux, m'indique la directrice comme si ça expliquait qu'on commente mon physique comme si j'étais absent et que j'avais besoin d'une bonne mise à jour.

—Quelle sécurité ? je demande franchement surpris, en m'adossant au sac de frappe.

—Et bien pour synthétiser ; entre des gens du coin avec lesquels on a eu quelques difficultés, les réactionnaires qui nous traitent de progressistes et les progressistes qui nous traitent de réactionnaires ...

— Même si, faut avouer que les progressistes sont, de loin, les moins dangereux des trois ! coupe Lagertha en riant.

—A part peut-être pour eux-mêmes et leurs proches ! rajoute-elle, en s'esclaffant franchement.

Madame la directrice hausse les yeux au ciel, mais n'a pas l'air d'en penser moins pour autant.

Lagertha s'approche de moi, récupère un peu de sueur sur sa tempe et trace une marque sur le sac de frappe à la hauteur de mon front. Je m'écarte, un peu intrigué. Elle envoie un coup de pied circulaire si puissant que je me demande comment le sac résiste. Et m'annonce fièrement :

—Imagine, j'aurais tout simplement arraché ta tête, haha ! et elle me sourit en montrant les dents.

Quelques instants plus tard, encore sous le coup de l'émotion de cette première rencontre pour ma part, alors que nous nous dirigeons vers l'étage dans un escalier alambiqué et grinçant, nous sommes à moitié bousculés par trois petit bonhommes tout en noir.

Je sursaute légèrement ; je ne les ai pas entendu venir !

— Ho,ho Sylvain je vous présente notre... comment dire... «équipe technique» !

Les trois trois lascars s'arrêtent au milieu de l'escalier de façon extrêmement coordonnées et me regardent, impassibles. Ils sont cagoulés et revêtus de kimonos sombre.

— Ce sont nos cher ninjas ! Han, No et Nihm !

—Han : Bonjour...

—No : Madame...

— Nihm : La directrice !

Ils s'expriment en se complétant les uns les autres ce qui donne l'impression assez perturbante d'une seule personne divisée en trois corps.

— Han : Bienvenue...

— No : à toi...

— Nihm : cher étranger !

— C'est notre nouveau stagiaire je compte sur vous pour l'aider à s'intégrer en cas de besoin.

Les ninjas l'écoutent avec une concentration profonde comme si on les briefait avant une mission particulièrement dangereuse puis hochent vigoureusement de la tête dans un bel ensemble et disparaissent dans un nuage de fumée.

— Woaw, waow comment ils ont fais ça ? je lui demande estomaqué !

— Écoutez Sylvain, ce sont des ninjas vous avez vu ? Ils font des choses de ninjas, c'est logique ! De toute façon moins vous en saurez à leur sujet, plus vous serez tranquille.

Je répète en mon for intérieur « des choses de ninjas, c'est logique ! »

Nous sommes arrivé au premier étage. Un type habillé avec un bonnet en cachemire et une veste en peau de mouton retourné fume une cigarette en se grattant l'arrière-train.

Je réalise qu'il me regarde droit dans les yeux.

— Une fleur qui attend son printemps pour éclore.

— Pardon ? je lui demande surpris en lui rendant son regard, un peu gêné.

— Tu me fais penser à une fleur qui attend le printemps pour éclore. Tu es plein de belles possibilités mais tu as peur de t'ouvrir au monde car tu as peur que le



froid du monde te blesse. Alors tu fais croire que tu dors. Mais il n'en est rien, pas vrai ? Tu es plein de sève de vie intérieure, ça se sent tout de suite.

— Heuu... Merci ? Je sais pas trop si c'est un compliment en fait.



— Ça dépend de toi. Tu peux choisir de dire que c'est un compliment et que tu es une personne avec plein de potentiel, ou te dire que c'est une pique et que tu as l'air endormi et déprimé. Au final tu peux être ton meilleur allié ou ton pire ennemi. Mais, moi, je crois

en toi.

— Ok bah merci du coup !

— Hum. Et tu viendras me voir pour ton mal de dos.

Le petit blocage que je m'étais fait en sciant cet arbre a empiré en refroidissant, mais excité par mon arrivée je l'avais un peu oublié.

Il ouvre la porte qui laisse s'enfuir une forte odeur de sauge et des incantations dans une langue inconnue puis la referme sans nous regarder.

— C'était le druide ! s'exclame ma guide comme si tout ça était une bonne plaisanterie.

— Il a un style bien à lui mais si vous avez un problème ou une question, n'hésitez pas il est vraiment de bon conseil.

— D'accord j'y penserai, même si je dois déjà méditer sur ma fleur intérieure ! dis-je en riant pour cacher le fait que les phrases du druide m'ont touché plus profondément qu'il n'y paraît.

— Et là haut il y a quoi ? fis-je en désignant l'escalier en bois qui continue de grimper

— Hé bien, hé bien, il y a le grenier... Mais comme la cave tout en bas, ils sont condamnés car trop... dangereux.

On s'arrête un instant à la fenêtre qui donne dehors. Du simple vitrage qui nous fait ressentir le froid piquant de l'extérieur. Sur le rebord de fenêtre, une plante aventureuse s'échappe de son petit pot ébréché et grimpe le long du

volet. Dehors il fait toujours gris et venteux. La lumière voilée habille le corps de ferme d'un manteau tissée de nostalgie et de mystère. Quelques chevreuils passent à la lisière de la clairière. C'est beau et j'ai un coup au moral, sans trop savoir pourquoi.

— Pourquoi m'avoir directement accepté comme stagiaire alors que je n'ai aucune expérience pour faire une revue ? Je caresse distraitement la vitre glacée sous mon doigt.

— Hé bien vous étiez notre seul candidat et comme le poste n'est pas rémunéré nous cherchons des gens... particuliers.

Elle aussi regarde rêveusement par la fenêtre.

— Des gens particuliers ? je me retourne à moitié vers elle.

— Ok, imaginez si la petite annonce c'était : « Venez travailler gratuitement pour nous, rejoignez une grande famille dysfonctionnelle, manger de la cueillette, de la chasse et des poubelles de grand magasins, vivre quelques histoires d'amours et beaucoup trop de déceptions, souvent dans l'humidité et le froid, venez mentir, prendre des risques et prendre du temps pour n'avoir aucune reconnaissance à la fin », qui répondrait à votre avis ?

— Moi ? répondis-je candidement.

— Non, dit-elle sérieusement, Des aventuriers, des sociopathes, des romantiques idéalistes, des junkies à l'adrénaline, ... Bref, le reste de l'équipe. Et puis il y a eu vous.

— Tout ça pour une revue ?

Elle se retourne vers moi et me regarde en haussant les sourcils.

J'essaye de ne pas montrer mon trouble, même si elle m'impressionne.

— Vous croyez encore qu'il ne s'agit que d'une revue ?

Ses grands yeux clairs me dévisage, rieurs.

Je me détourne un instant. Je ne sais pas quoi répondre et je mets mes mains dans mes poches pour me donner une contenance.

— Nous avons encore plusieurs personnes à rencontrer et d'autres locaux à visiter j'imagine, fais-je en retournant vers la cage d'escalier.

Elle m'interpelle.

— Sylvain !

Je me retourne.

Elle dit simplement :

— Bienvenue dans la tribu.

En me tendant la main.

Je la serre sans trop savoir si je suis un type courageux ou un type qui vient de faire la connerie de sa vie.

... à suivre

Qui l'a dit ?

« Si vous pensez en termes d'effondrement, il n'y a rien à défendre aujourd'hui. Or le XXI^e siècle exige de nous qu'au contraire, face au risque de gouvernement d'extrême droite, on milite pour protéger les institutions, notamment celles des contre-pouvoirs qui vont empêcher aux pouvoirs illibéraux ou autoritaires de détruire nos formes démocratiques. De même, les institutions de protection sociale, les retraites, la sécurité sociale, méritent absolument d'être protégées justement pour faire face de manière solidaire aux bouleversements à venir. »

● **Daniel Goldhaber**, réalisateur du film « Sabotage »

● Communiqué des **Soulèvements de la Terre** après la manifestation contre l'A69 en octobre 2023, ponctuée d'affrontements avec les forces de l'ordre et deux raids contre une centrale à béton et un promoteur immobilier.

« L'Intelligence Artificielle me stresse. Je suis un peu inquiet à ce sujet. »

● **Antonio Guterres**, secrétaire général des Nations Unies

« Pour le mouvement climat, la question n'est pas de savoir si l'escalade des tactiques aura lieu, mais quand elle aura lieu. »

● **Pablo Servigne**, auteur notamment de « Comment tout peut s'effondrer ».

« Pour moi, il faut arrêter avec le mot « nature ». Conceptuellement, c'est toxique. »

● **Pape François** dans sa missive *Lauda ta Deum*

« Les collectifs ne réclament que l'apaisement depuis des mois, la suspension du chantier est indispensable pour entamer un dialogue constructif. »

● **Baptiste Morizot**, philosophe écologiste, pisteur et auteur de plusieurs livres notamment sur notre rapport au sauvage.

« Quoi que je fasse, ma vie sera un échec. »

« L'effondrement climatique a commencé »

● **Elon Musk**

« Mais nous courons le risque de rester enfermés dans la logique du colmatage, du bricolage, du raboutage au fil de fer, alors qu'un processus de détérioration écologique que nous continuons à alimenter se déroule par-dessous. Supposer que tout problème futur pourra être résolu par de nouvelles interventions techniques est un pragmatisme homicide, comme un effet boule de neige. »

● Oui oui, encore **Pablo Servigne**, mais un an plus tard.

Les réponses correctes peut-être dans le prochain numéro, si on n'oublie pas.

Allant et venant, selon son habitude avec un livre, il s'était trouvé prendre à un moment donné un point d'appui, à peu près à hauteur d'épaule, dans la fourchure d'un arbrisseau et aussitôt il se sentit si agréablement soutenu et si amplement reposé dans cette position qu'il demeura ainsi, sans lire, entièrement enchâssé dans la nature, dans une contemplation presque inconsciente.

Peu à peu s'éveilla son attention pour un sentiment jamais connu : c'était comme si, de l'intérieur de l'arbre, des vibrations presque imperceptibles avaient passé en lui ; il interpréta sans peine ce fait, en supposant qu'un vent, par ailleurs imperceptible, qui peut-être descendait le long de la pente, devenait sensible dans le bois, encore qu'il dût reconnaître que le tronc semblait très fort pour qu'il pût être secoué aussi vigoureusement par un souffle aussi faible.

Ce qui l'occupait surtout n'était cependant pas cette réflexion, ni une autre du même genre, de plus en plus il était surpris, oui, saisi par l'effet que produisait cette invasion et ce passage incessant en lui : il lui semblait n'avoir jamais été animé de mouvements plus doux, son corps était en quelque sorte traité comme une âme et mis en état d'accueillir un degré d'influence qui, dans la netteté ordinaire des conditions physiques, en réalité n'aurait même pas été ressenti.

A cette impression s'ajoutait ceci que, pendant les premiers instants, il ne réussissait pas bien à définir le sens par lequel il recevait un message à la fois aussi ténu et aussi étendu ; de plus, l'état que cette communication dégageait de lui était si parfait et si continu, différent de tous les autres, mais si impossible à représenter par le renforcement ou l'aggravation d'événements déjà vécus, qu'en dépit de tout cet enchantement, on ne pouvait pas songer à l'appeler une jouissance.

N'importe. Appliqué à se rendre compte à lui-même justement des impressions les plus légères, il se demanda avec insistance ce qui lui arrivait là, et trouva presque aussitôt une expression qui le satisfaisait en se disant à lui-même qu'il était porté de *l'autre côté de la nature*.

Comme dans un rêve parfois, il se réjouissait de ce mot et le trouvait presque entièrement exact. Partout et de plus en plus régulièrement rempli de l'affluence qui revenait à des intervalles étrangement intimes, son corps lui devenait indescriptiblement touchant et n'était bon, tout au plus encore, à ce qu'on s'y tint debout, pur et prudent... exactement comme un revenant qui, résidant déjà ailleurs, entre avec nostalgie dans ce qu'il avait tendrement quitté, pour appartenir encore une fois, bien que distraitemment, à ce monde jadis si indispensable.

Tout à coup sa position commença à lui être pénible, il sentit le tronc, la fatigue du livre dans sa main et sortit. Un vent distinct feuilletait à présent dans l'arbre, il venait de la mer ; les buissons, en montant la pente, feuilletaient les uns dans les autres.

Rainer Maria Rilke, Erlebnis (I)
(extrait)

La Gazette

ANNÉE 2023

Dépêches de la résistance férale

ETE - AUTOMNE

« Les câbles sont sous les pylônes. »

Un haut-lieu du nucléaire et de l'armement visé par un sabotage

Le Centre d'étude Bouchet, le Commissariat à l'Energie Atomique (CEA) et plusieurs entreprises liées à l'armement situés à Vert-le Petit (Essonne) ont été plongés dans le noir par un sabotage incendiaire. Dans leur revendication dont nous reproduisons des extraits ci-dessous, *Jane Birkin et les vers luisants du bois d'à côté*, reviennent sur leur action.

« [...] De 1920 à 1940 sans pour autant interrompre totalement la fabrication de munitions classiques, le [Centre d'étude] oriente une grande partie de son activité vers de nouvelles technologies liées à l'hypothèse d'un conflit où seraient mis en œuvre des procédés chimiques, biologiques et bactériologiques. En 1946 une partie du site est affectée au Commissariat à l'Energie Atomique (CEA), qui y installe et fait tourner jusqu'en 1971 la première usine française de traitement de minerai, de raffinage et de conversion de l'uranium, ainsi que de traitement du combustible nucléaire usé. C'est d'ailleurs

là que le traitement du combustible irradié de la première pile atomique française, la pile Zoé, permit en novembre 1949 l'extraction des premiers milligrammes de plutonium, étape essentielle pour la fabrication de la bombe atomique française. Dans les années

1950 la production d'uranium métal augmente progressivement : 51 tonnes d'uranium métal sont produites à l'usine du Bouchet du début de l'année à la fin septembre 1952 et le maximum annuel de 500 tonnes est atteint en 1956, année pendant laquelle est construit à quelques kilomètres le site du CEA de Bruyères-le-Châtel pour concevoir l'arme atomique française. Au cours des années 60 et jusqu'à sa fermeture en 1971, l'usine du CEA du Bouchet reste une usine pilote en ce qui concerne le développement de nouveaux procédés chimiques de

...p.2

31 mai, Gondrecourt (Meuse)

La nouvelle gendarmerie de la poubelle nucléaire Cigéo part en fumée

Il était 4 h 15 lors qu'un incendie s'est déclaré sur le chantier de construction de la nouvelle gendarmerie de Gondrecourt-le-Château. Le bâtiment, en cours d'aménagement intérieur, devait être livré dans deux mois. La première pierre de ces nouveaux locaux, prévus sur une superficie de 1 500 m², avait été officiellement posée le 2 décembre 2021. La future gendarmerie de la localité, dotée de bureaux, de locaux techniques, de garages et d'un bâtiment abritant dix logements de fonction, s'inscrit dans le contexte de l'implantation du projet d'enfouissement des déchets nucléaires Cigéo et du laboratoire de Bure, situé à une quinzaine de minutes de Gondrecourt-le-Château. Un officier des pompiers souligne l'ampleur des dégâts : « Il y a beaucoup de dégâts matériels qui vont nécessiter de la reprise d'œuvre. Le feu s'est déclaré dans plusieurs parties du bâtiment. » Depuis des années, une lutte radicale est en cours à Bure pour empêcher le projet Cigéo.

Après la manifestation, le sabotage

Coup dur pour le chantier du TGV Lyon-Turin

MODAVE (SAVOIE). Cinq engins de chantier ont été dégradés par un incendie volontaire pendant la nuit de 30 juillet. Une quinzaine de sapeurs-pompiers ont été mobilisés vers 23 heures sur les lieux du sinistre, un site de la compagnie publique franco-italienne Telt (Tunnel Euralpin Lyon Turin) chargée de construire la ligne ferroviaire à haute vitesse Lyon-Turin. Depuis des décennies, le projet de liaison TGV Lyon-Turin fait l'objet d'une vaste lutte, surtout dans le Val Susa du côté italien.

Des détonations provenant de l'explosion des pneus des engins ont été entendues. L'origine volontaire de l'incendie ne ferait aucun doute : quatre points de départ de feu ont été identifiés sur des palettes en bois disposées sous les véhicules incendiés. Les travaux devaient débuter le lendemain sur cette portion,

mais ont été repoussés de plusieurs semaines. Les engins visés auraient dû servir à percer 200 mètres de tunnel afin de créer une piste de contournement pour les poids lourds se rendant sur le site du chantier.

Les dégâts sont estimés à près de 2 millions d'euros.

L'attaque intervient à peine un mois après une manifestation contre la ligne TGV. Des échauffourées avaient éclaté avec les forces de l'ordre qui ont réussi à interdire à plusieurs milliers de manifestants l'accès aux chantiers. Ceux-ci ont malgré tout réussi à bloquer l'autoroute A43 et la ligne ferroviaire existante. Au moins dix personnes ont été blessées par des policiers.



Feu sacré sur le chantier du TGV

1 juin, Divajeu (Drôme)

Des ombres à l'oeuvre

Au début de l'été, la dépêche suivante est parvenue aux agences de presse militantes : « En réponse à l'accaparement de l'eau par l'agriculture intensive, début mars 2023, des ombres ont mis le feu à la station de pompage de la bassine de « Sainte- » Divajeu. Les deux pompes et le système électrique ont été détruits. »

continuation de la p.1

traitement de l'uranium. Le Bouchet produit alors plus de 4 000 tonnes d'uranium métal, notamment pour les réacteurs de recherche et les réacteurs à uranium naturel graphite gaz.

Par la suite s'est installé le centre de la Direction Générale de l'Armement qui s'occupe de la « défense et la protection contre les agressions de type nucléaire, radiologique, biologique et chimique (dits NRBC) », et qui y a inauguré en 2013 un laboratoire de type P4.

A leurs côtés se trouvent aujourd'hui l'entreprise LIVBAG, qui a pour principale activité la fabrication de produits explosifs, la société ISOCHÉM, spécialisée dans la chimie fine, la société STRUCTIL (rachetée par Hexcel en 2017), spécialisée dans la production de matériaux profilés haute-performances à destination de l'aérospatial, de la défense et de l'industrie,

« Pour tenter de porter atteinte à leurs activités nous nous en sommes pris au réseau RTE en incendiant les 3 câbles 63kV »

ainsi qu'un centre de recherche et développement, spécialisé dans le domaine des matériaux énergétiques, appartenant à l'entreprise Ariane-Group (entreprise qui produit notamment les lanceurs Ariane 5 et Ariane 6, ainsi que le missile balistique M51

qui équipent les sous-marins nucléaires lanceurs d'engins, chaque missile disposant d'une puissance de

frappe équivalant à 1 000 fois Hiroshima).

A quelques kilomètres de là, la nuit du jeudi 25 au vendredi 26 mai, pour tenter de porter atteinte à leurs activités nous nous en sommes pris au réseau RTE en incendiant les 3 câbles 63kV qui descendent le long de chacun des deux pylônes, à la lisière de la forêt de Saint-Vrain, et alimentent en partie le réseau de distribution d'électricité de la zone.[...] »

2 juin, Toulouse (Ariège)

Coup de chaud

Coup de chaud dans le quartier du Raisin. Vers 3h du matin, une quinzaine de pompiers sont intervenus avenue François Collignon pour un feu de grue. Il s'agit du chantier de la troisième ligne de métro. L'incendie est vite maîtrisé, mais la structure de la grue est menacée à cause de l'incendie. La deuxième grue présente des fuites hydrauliques sur les vérins. Tout cela met en péril l'équilibre des deux engins. Le chantier de la troisième ligne de métro doit se poursuivre jusqu'en 2028 à Toulouse. Elle doit desservir notamment des zones d'activités industrielles, l'entreprise d'aéronautique militaire et civile Airbus et la gare Matabiau.

4 juillet, Foix (Ariège)

Ni golf d'élite, ni tourisme de masse

Entre minuit et une heure du matin, des individus vêtus de noir et cagoulés, s'en sont pris au parc de voiturettes, aux bâtiments et aux greens du golf de Foix. Les 13 voiturettes qui constituent le parc voiture en effet ont été vandalisées, les banquettes déchirées au cutter, les GPS arrachés, certaines taguées avec la mention anti-keuf « Acab ». Les murs du club house ont également été tagués avec l'inscription « pas de justice, pas de paix » et deux greens saccagés à coups de bêche.

Le lendemain, c'est sur le parking de l'Agence Départementale du Tourisme (ADT), quasiment sous les fenêtres de la cité judiciaire, toute proche, que quatre véhicules appartenant à l'agence sont incendiés.



16 juillet, Sorbiers (Hautes-Alpes)

Saboter le greenwashing des stations d'épuration

Dans la nuit, le site privé de traitements de boues appartenant à la société Buëch Amendement a fait l'objet d'un incendie très vraisemblablement intentionnel qui a causé la mise à l'arrêt de la plateforme. D'ailleurs, plusieurs actes de malveillance et départs de feu ont été recensés ces derniers mois. Le sinistre s'est déclaré vers 23 heures. Le bâtiment administratif, un préfabriqué qui sert aussi de lieu de stockage, a été en partie ravagé par les flammes. Une chargeuse a aussi été incendiée. Des outils qui permettaient d'assurer le suivi du fonctionnement du site ont par ailleurs été dégradés. Des tags hostiles aux exploitants de la plateforme étaient encore visibles sur la chaussée ce mercredi : « *Dégage Valtera* » ou encore « *Non aux camions de merde* ». Le projet d'agrandissement de cette structure privée a donné lieu à une mobilisation consistante d'opposantes. Ferme opposante à cette exploitation et à sa volonté d'agrandissement, la Confédération Paysanne 05 dénonce « *le fait qu'aucune mesure administrative, ni judiciaire n'ait obligé l'exploitant à fermer le site* ». Elle prend même une position étonnamment franche pour un syndicat, pointant que « *le sabotage semble donc être le seul moyen pour faire cesser réellement les pollutions de la plateforme* ». Le syndicat affirme « *combattre les projets industriels imposés qui considèrent nos vallées soit comme des dépotoirs des grandes villes (boues d'épuration) soit comme un no man's land idéal pour produire l'électricité dite renouvelable destinée à ces mêmes grandes villes (projets de parcs photovoltaïques au sol fleurissant dans le Buëch)* ». D'autres collectifs et comités d'opposants condamnent le sabotage.

Aude : Sabotages de fibre

« Pas la première fois. »

Dans la nuit de 15 août, des individus ont sectionné le réseau fibre sur une commune de la Haute Vallée, le long d'une voie ferrée. Un acte aux lourdes conséquences, puisque les numéros d'urgence sont injoignables sur le secteur depuis et ce quel que soit l'opérateur des usagers. Deux équipes d'Orange sont intervenues pour procéder le plus vite possible aux soudures et au remplacement des câbles sur plus d'un kilomètre. Selon un responsable d'Orange, « ce n'est pas la première fois que du vandalisme qui touche le réseau fibre » sur la Haute Vallée et la ligne en question « est très fréquemment visée » par les vandales. Le dernier en date, survenu le vendredi 27 janvier, avait paralysé cette fois l'ensemble du réseau, mais uniquement pour les abonnés Orange.

Lozanne (Rhône) : Lafarge à l'arrêt

Nous insérons le message suivant :

« Flash info :

Dans la nuit du 4 au 5 juin un pylône électrique a pris feu. Les câbles qui descendent du pylône ont cramé. C'était à Lozanne.

On visait la cimenterie et la carrière de Lafarge. Ce site est un des plus polluants de France. Lafarge veut agran-

dir ce site.

On a suivi la ligne puis on a trouvé le point faible.

Ce matin-là les flics faisaient des perquisitions aux quatre coins de la France pour le saccage d'un site de Lafarge en décembre 2022.

Silence radio malgré le boum du court-circuit. Maintenant vous êtes au courant. »

Nouvel incendie contre l'antenne-relais

SAVOIE. Dans la nuit de 26 septembre, le relais de téléphonie installé à proximité de la route de Corbel, à Saint-Jean-de-Couz, a été la cible d'un acte de vandalisme. Il a été en partie incendié et est endommagé mais les communications passeraient toujours. En novembre 2022, une installation avait déjà été incendiée sur la commune, ce qui avait provoqué d'importants problèmes de téléphonie et de communication dans le secteur pendant des semaines.

Quand l'État dresse le bilan

Interviewée sur RTL lundi 31 juillet, la nouvelle secrétaire d'État en charge de la Ville, Sabrina Agresti-Roubache, a fourni le dernier décompte de son employeur sur les émeutes de fin juin/début juillet qui ont suivi la mort du jeune Nahel, assassiné par un policier à Nanterre. A ce jour, donc, il y en a eu officiellement pour « un milliard d'euros de dégâts estimés, avec du côté de l'État plus de 2 500 bâtiments publics dégradés dans à peu près 500 villes touchées ».

Qui en veut à la fibre ?

SAONE-ET-LOIRE. La commune de Marmagne est actuellement le cadre d'importants travaux pour l'arrivée de la fibre optique. Plusieurs entreprises sont à l'ouvrage. Mardi soir (20/09) peu avant 21 heures, un incendiaire a visé un véhicule utilitaire de l'entreprise *Iris Ingénierie* de Saint-Marcel impliqué dans les travaux de raccordement à la Matrice.

Au cinéma

(mais pas que bordel)



La Motte-Servolex (Savoie)

Encore un pylône à terre !

Il paraît que c'est maintenant en chantonnant que des scieur.euse.s de pylônes électriques à haute tension s'y prennent. Voici ce qu'en disent dans leur revendication les auteurs d'un sabotage perpétré fin juin en Savoie.

« Dans la nuit du 25 au 26 juin, nous avons scié les pieds d'un pylône électrique 225kV aux alentours de la Motte-Servolex, dans la banlieue de Chambéry.

Nous avons suivi le protocole décrit dans le sabotage du pylône dans le gard, que nous reproduisons ci-dessus :

1) Scier les traverses. Note : Ce sont les barreaux qui relient les pieds entre-eux.

2) Scier avec des coupes obliques sur les deux pieds dans la direction de la chute. Note : Le pylône doit chuter perpendiculairement aux câbles.

3) Scier avec des coupes droites toujours sur les mêmes pieds une trentaine de centimètres au dessus des coupes précédentes. Note : Scier bien jusqu'au bout pour avoir un morceau entièrement détachable.

4) Percuter les morceaux sciés encore maintenu en place par la gravité du pylône avec un bélier. Note : un petit tronçonneau d'arbre pourra être utilisé

5) Pendant que le pylône chute s'éloigner par de petits pas dans la direction opposée. Note : des scies à métaux et de l'huile suffisent pour réaliser cette action.

Quelques remarques en plus :

Se précipiter ne sert à rien, si vous avez bien choisi votre endroit, vous avez toute la nuit devant vous ! Plus les coupes sont propres, plus le travail avec le bélier est simple. Comptez une, deux à trois heures, en fonction du pylône et du nombre que vous êtes. Et une grosse dizaine de lame de scie (toutes les qualités et taille de dents ne se valent pas !)

Avoir une personne qui surveille les mouvements de la structure lors

des derniers coups de scie peut être rassurant, tout comme prévoir de la javel pour nettoyer les zones de travail avant l'assaut final

(les coups de belier).

Le moment de la chute est certes impressionnant, mais nous en sommes sortis indemnes, comme des dizaines de scieur.euse.s avant nous !

Et un petit air à chantonner dans sa tête, pour garder le rythme et se donner du courage...

... Et si nous scions tous, il tombera
Ça ne peut pas durer comme ça
Il faut qu'ils tombent, tombent, tombent

Vois-tu comme il penche déjà
Si je scie fort, il doit bouger
Et si tu scies à mes côtés
C'est sûr qu'ils tombent, tombent, tombent

Et nous aurons la liberté.

Que fusent les attaques contre la mise en cage de ce monde, et merci à celles et ceux qui par leurs actes ou par leurs mots, nous inspirent ! »

« La bêtise humaine ! »

Dans la nuit de 22 septembre, une armoire électrique a été incendiée au cocktail molotov à Panazol, une commune de 10.000 habitants en Haute-Vienne. Elle permettait d'alimenter en électricité toutes les caméras de surveillance de la ville, l'éclairage public, ainsi que le réseau internet des services municipaux. En plus, 1 500 foyers ont été libérés de leur connexion téléphone et internet. Le maire de Panazol dénonce un « acte d'incivilité inqualifiable lourd de conséquences ! Voilà le résultat de la bêtise humaine ! Un acte ciblé ».

Balan (Ain)

Opération de sabotage contre la pétrochimie

Un document révélant des détails opérationnels établi par un noyau non-identifié d'une nébuleuse aussi discrète que vague a été divulgué dans la presse. Nous le reproduisons ci-dessus.

Nom de code :	Opération sueurs froides
Objectif :	Paralyser les usines pétrochimiques de Balan (Ain)
Lieu :	Au Sud-Est de la Dombes, à 3,5 km des usines
Fenêtre d'action :	Lune montante, dernière semaine de mai 2023
Méthode employée :	Scier puis faire tomber un pylône de la ligne à haute tension (63 kv) qui alimente le site visé.
Risques anticipés :	- Dangers liés à ce type d'action de sabotage (consulter les manuels pour plus de précisions). - Usines classées SVESO (risques industriel) toute coupure de courant entraîne la mise à l'arrêt automatique et déclenche l'intervention des pompiers stationnés sur le site. - Proximité de la Gendarmerie et de la Base Militaire de la Valbonne.
Difficultés supplémentaires :	- Action soumise à des conditions météorologiques favorables (nuit claire, taux d'humidité bas, absence de vents violents) - Faire tomber le pylône sur les câbles de la ligne parallèle (le site de Balan est alimenté par une ligne doublée de 63 kv) distance entre les lignes = 16 mètres hauteur du pylône = 23 mètres
Matériel :	Scies à métaux, lames, bélière improvisé pour faire tomber le pylône
Déroulé :	Après avoir effectué les coupes à l'aide des scies à main, l'équipe s'est attaquée à la phase délicate et plus bruyante. De nombreux coups de bélière ont été nécessaires pour enfin faire tomber le pylône. On a pu se retirer du lieu de l'action sans encombre.
À noter :	La joie fébrile qui s'est emparée de nous lors de la chute du pylône.
Commentaires ultérieurs :	Polluants éternels issus de la production de polymères. Continents de plastiques flottant dans les océans décimant la vie marine. Territoires entiers condamnés à servir de déchetteries à ciel ouvert. Cancres et maladies provoqués par la pollution engendrée par les procédés pétrochimiques. Voilà la gueule du monde résultant de l'essor de la pétrochimie et de la société industrielle globalisée.
Pour la beauté et la splendeur du vivant, pour la nature sauvage et une vie autonome et autodéterminée !	



Savoie : Une attaque incendiaire laisse 14 Tesla sur le carreau

CHIGNIN. « J'ai été réveillé par le bruit d'une explosion », nous raconte au téléphone le maire de Chignin, Michel Ravier. L'incendie s'est déclaré vers 3 heures du matin, ce 6 octobre 2023, sur le parking du centre Tesla Chambéry, au niveau de la route nationale 1006, situé dans cette commune tranquille d'environ 1 000 habitants. Le maire arrive dans la foulée à la concession Tesla, peu après les premiers bruits d'explosion et juste avant les pompiers, qui ont rapidement œuvré à éteindre l'incendie. 45 pompiers ont participé à l'opération. Au total, 14 Tesla ont été

détruites par les flammes, avant que le feu puisse être maîtrisé par les pompiers.

Cet incendie rappelle évidemment un événement qui s'est déroulé au mois de septembre dans un service center Tesla allemand. L'incendie volontaire, déclenché par des activistes écologistes, avait détruit 15 voitures électriques Tesla dans une concession de Francfort. Une enquête de gendarmerie a été ouverte dans l'hypothèse d'une éventuelle piste criminelle.. Les vidéos des caméras de surveillance du centre Tesla ont été demandées par les autorités pour avancer dans l'enquête.

Colombelles (Calvados)

La borne de recharge électrique de nouveau sabotée

Le 21 août à Colombelles, près de Caen, une borne de recharge électrique MobiS-DEC a été sabotée avec de la mousse expansive. C'est la même borne de recharge qui avait été sabotée le 31 mai dernier, une action revendiquée dans un communiqué. Voici des extraits :

« La mousse a été répandue à la fois sur les deux prises qui donnent accès au chargement (ces prises sont protégées par une trappe mais il y a un petit interstice en bas de celle-ci qui permet d'insérer la valve pour diffuser la mousse à l'intérieur, directement sur la prise de chargement) et sur les terminaux de paiement par carte. Cette technique permet de rendre inutilisable la borne dans l'immédiat, mais selon la réactivité des autorités, une borne de recharge sabotée de la sorte peut être rapidement remise en état de marche (une question de jours ou de semaine). D'où la nécessité de s'attaquer régulièrement à la même infrastructure, où d'imaginer d'autres manières de faire... avis aux amateur-ice-s.

De nouveau, le sabotage de cette borne de recharge électrique à Colombelles s'inscrit dans une lutte contre un système capitaliste soi-disant décarboné, vert et renouvelable.

La voiture électrique (et le réseau de

bornes indispensable à son fonctionnement) est un des éléments principaux de la transition prétendument écologique, qui est une stratégie de défense du système productiviste et de reproduction du capitalisme. Leur transition, c'est toujours plus de projets industriels monstrueux : mines de lithium, méga-projets photovoltaïques, centrales nucléaires, EPR, centre d'enfouissement de déchets nucléaires CIGEO, méga factories où sont fabriquées les batteries électriques, centrales électriques, lignes haute tension... Dans le Calvados, c'est par exemple un projet de parc éolien au large de Courseulles-sur-mer qui est prévu pour 2025, avec 64 éoliennes en pleine mer. Pourtant, il n'y a pas besoin de produire plus d'électricité, si ce n'est pour faire fonctionner des appareils électroniques sans cesse plus énergivores et aliénants, pour développer les nouvelles technologies de surveillance, pour alimenter la croissance économique, et pour faire tourner les écrans qui nous gâchent la vie au quotidien.

A l'heure où la sécheresse et les incendies ravagent le monde, et où cette société de contrôle et de profit ravage nos existences, vive la résistance, vive le sabotage ! »

4 novembre, Yvelines

« Ils construisent des golfs, nous voulons des forêts »

Le Golf national de Saint-Quentin-en-Yvelines a de nouveau été l'objet d'une attaque alors même qu'il se prépare à accueillir les épreuves olympiques des Jeux de Paris 2024. Dans la nuit, des individus ont ravagé une partie du green du trou 8 d'un des parcours de ce site qui a accueilli de prestigieuses compétitions internationales. « C'est lamentable », souffle un sportif. Parallèlement aux nombreux coups de pioches, des inscriptions et des tags ont également été inscrits sur la pelouse. Des messages disant « 220 km2 pour les golfs, 0 km2 pour la biodiversité » et « Ils construisent des golfs, nous voulons des forêts ».

Seyssinet-Pariset (Isère)

Feu au pylône électrique

L'alerte a été donnée vers 3 heures ce lundi 25 septembre sur la commune de Seyssinet-Pariset (Isère), dans la banlieue grenobloise, alors que de grosses étincelles étaient visibles de loin et notamment de l'autre rive du Drac. Les sapeurs-pompiers sont alors intervenus sur ce feu de pylône électrique supportant deux lignes haute tension, chemin de la Digue à Seyssinet. Un incendie qui pose question étant donné la difficile accessibilité du pylône. Toutefois l'incendie n'aurait pas eu de conséquences sur l'alimentation des foyers du secteur. RTE n'a pas précisé si des gros consommateurs industriels ont dû subir des coupures.

Le parquet de Grenoble indique que la piste criminelle est avérée et que « la piste de l'ultra-gauche libertaire » est privilégiée « même si aucune revendication n'est intervenue » à ce stade. Ce n'est pas la première fois que les infrastructures sont visées à Grenoble. En avril 2022, le feu avait été mis à poste de transformation, puis à des câbles sous le pont de Brignoud. Ces incendies avaient coupé le courant à toute la Silicon Valley grenobloise et engendré des dizaines de millions d'euros de perte, notamment aux usines de semi-conducteurs de STM Electronics et de Soitec. A peine une semaine plus tard, un autre incendie visant un poste électrique à Meylan avait plongé les centaines d'entreprises technologiques implantées à Innovallée dans le noir.



Isère : Sabotage incendiaire contre un transformateur électrique

La papeterie industrielle à l'arrêt

PONT-EVEQUE. L'origine criminelle ne fait aucun doute après cet incendie qui a détruit un transformateur électrique de 63 000 volts sur la commune de Pont-Évêque. Le feu a été signalé à 3 heures du matin : des buissons, situés le long de l'avenue Denis-Crapon, étaient en feu. À l'arrivée des premiers engins des pompiers, les flammes s'étaient propagées à un transformateur élec-

trique situé au pied d'un pylône et alimentant le site industriel de la papeterie finlandaise *Ahlstrom-Munksjö*, située sur le bas de la commune, en bordure de la Gère. Cet incendie a paralysé la production de la papeterie et a engendré une coupure de courant auprès d'habitants de Pont-Évêque et de la commune voisine d'Estrablin.

Saint-Bonnet-les-Oules (Loire)

L'attaque incendiaire du poste de la THT visait notamment l'industrie du plastique et l'aéroport

Dans la nuit du mardi 31 octobre à mercredi 1^{er} novembre, vers 4 h 50, une trentaine de pompiers étaient intervenus dans un bâtiment industriel de 400 m² en feu, au poste RTE de Volvon, route de Saint-Galmier. D'après les informations transmises par le Sdis 42, le bâtiment en feu contenait des armoires électriques et des batteries. L'opération avait été rendue délicate car la structure est située dans l'enceinte d'un poste de relai RTE où se dressent des lignes à très haute tension, de 225 000 et 63 000 volts, qui alimentent toute la plaine du Forez.

Dans un communiqué signé *Amour et Anarchie*, les auteurs mettent les pendules à l'heure à propos de leur action et questionnent les informations parues dans la presse comme quoi l'action « n'avait occasionné aucune panne sur le réseau ». Voici ce que les auteurs en disent :

« Début novembre, quelques jours après l'attaque, nous apprenions par la presse qu'un des deux bâtiments techniques du site, d'une surface de 400 m², avait été sérieusement endommagé. Le journal rassurait son lectorat en s'empresant d'ajouter que l'incendie n'avait occasionné aucune panne sur le réseau.

Ces allégations nous laissent perplexes. Nous connaissons de longue date la propulsion des médias à la désinformation. Occultations et falsifications des faits s'égrenent au gré des diktats commerciaux, policiers et politiques. Ces temps-

« Cette nuit là nous avons placé des dispositifs incendiaires sur les faisceaux de câbles aux pieds des bâtiments techniques, sur une ligne plongeant sous terre et sur un pilon situé à l'extérieur de l'enceinte dont les câbles passaient de l'aérien au souterrain. »

ci, taire ou minimiser la portée des sabotages sur les infrastructures électriques sont en vogue. Nous ne pouvons hélas contredire factuellement leurs versions et rétablir la vérité sur les conséquences de ces actes parcequ'ils nous échappent.

Cette nuit là nous avons placé des dispositifs incendiaires sur les faisceaux de câbles aux pieds des bâtiments techniques, sur une ligne plongeant sous terre et sur un pilon situé à l'extérieur de l'enceinte dont les câbles passaient de l'aérien au souterrain.

Nous espérons suspendre provisoirement et simultanément les activités industrielles de production de plastique de l'entreprise SNF, les flux aériens de l'aéroport de saint Etienne ainsi que des usines alentours enlaissant encore cette ignoble plaine.

Pour la prolifération de l'action directe. Amour et Anarchie.»

Marseille-Miramas

Trafic ferroviaire en tilt

Le trafic ferroviaire sur l'axe Marseille-Miramas connaît des complications depuis ce dimanche 12 novembre. En cause : un acte de vandalisme dans une guérite à Pas-des-Lanciers, abritant les installations de radio de la SNCF essentielles au bon fonctionnement de la signalisation ferroviaire. L'incident a provoqué une panne de signalisation à Saint-Antoine, entraînant des retards significatifs et limitant la circulation des trains dans les deux sens sur ce tronçon stratégique qui relie la ville phocéenne aux plateformes industrielles de l'Étang de Berre. Le trafic vers Aix-en-Provence a également connu des perturbations.

Double attaque contre l'aciérie Aubert et Duval, fournisseur des industries de guerre

Silence assourdissant dans la presse après ces actions. Nous reproduisons ci-dessus le communiqué publié sur des sites internet.

« Dans la nuit du 19 au 20 novembre, nous avons attaqué l'alimentation électrique de deux sites de production du groupe Aubert et Duval :

– **A Firminy, nous avons scié un pylône sur la ligne 220kV qui alimente le site. Il n'est que partiellement tombé.**

– **A Ancizes-Comps, nous avons incendié une ligne de 220 kV également, à l'endroit où les câbles de haute tension entraient sous terre. Nous avons pu nous approcher et déposer nos dispositifs au pied des gaines, sans danger.**

L'entreprise Aubert et Duval est un rouage central de l'industrie militaire française. Elle fournit des pièces pour les sous-marins de Naval Group, pour des Rafales de Dassault ainsi que pour les centrales nucléaires de Framatom.

Notre action résonne avec l'appel international à une semaine d'action contre toutes les guerres, du 17 au 25 novembre 2023 (attention, c'est un peu tard...) sur laata.info. Nous saluons ce genre d'initiative, et appelons à notre tour à attaquer l'industrie militaire partout et en tout temps.

Ce qui est sûr, c'est que notre objectif de toucher à l'industrie militaire est atteint. Si nous n'avons pas les moyens de connaître précisément les dégâts que nous avons occasionnés, nous savons que ces industries se savent visées, et que leurs points faibles sont mis en lumière par nos actes.

« Derrière la guerre, des usines ordinaires » Comme le soulignait si bien le tag laissé sur les lieux d'une usine d'aéronautique incendiée en mars 2023 à Beauchastel, la guerre dont on nous rebat les oreilles toute la journée qu'elle doit cesser et qu'elle est injuste, commence ici ; et est rendue possible grâce aussi aux entreprises en apparence anodines.

Nul n'ignore que les conflits mondiaux gagnent en intensité. Depuis presque deux mois, les bombes tombent sur les habitant.e.s de la bande de Gaza, à un rythme encore inégalé, et avec un large soutien politique, militaire et financier des États-Unis comme de la plus part des pays

occidentaux. Ces mêmes qui appellent à une trêve, au respect des civils et du Droit International, produisent les bombes qui massacent d'une façon qu'ils prétendent condamner, là bas ou ailleurs, puisque plusieurs milliards d'individus vivent dans des zones de guerre ; avec le lot d'horreur qu'elle engendre et que l'on connaît : viols, tortures, déplacements forcés, ... Cette hypocrisie prêterait à sourire si elle n'était pas si macabre.

Ces guerres résultent très concrètement d'un complexe militaro-industriel, de ses usines, de ses laboratoires, ses techniciens. En France, les huit grands groupes de l'industrie militaire – Airbus, Arqus, Dassault, MBDA, Naval group, Nextor, Safran et Thales – célèbrent leurs records de vente. Environ 4000 entreprises travaillent pour la défense avec le soutien actif et permanent de l'État qui a prévu un budget de

« Nous espérons également que ces actes, et les mots que nous posons dessus, participent à visibiliser ses usines de mort les plus discrètes. »

417 milliards d'euros pour augmenter son pouvoir d'extermination et exporter son arsenal dans le monde entier. Des engins de mort qui servent directement aux massacres, comme c'est le cas des avions de chasse de Dassault ou des chars et des canons de Nexter utilisés par l'Arabie Saoudite et les Émirats Arabes Unis au Yémen.

Nous ne voulons pas rester indifférent.e.s face à ça. Nous voulons aussi passer un message aux travailleurs de ces industries. Que nos actes les privent un temps de leur travail, et les mettent face à leurs responsabilités. Nous espérons également que ces actes, et les mots que nous posons dessus, participent à visibiliser ses usines de mort les plus discrètes.

Une pensée pour celles et ceux qui luttent pour leur liberté, pour celles et ceux qui font face à la répression.

Attaquons partout !



Le sabotage des mégabassines continue

Le 25 octobre, un nouvel épisode dans la guerre de l'eau... La préfecture de la Charente rapporte que les bâches d'une réserve de substitution ont été lacérées ce week-end à Tusson. Elle alimentait six exploitations agroindustrielles. En mars dernier, une autre bassine avait également été dégradée par des lacérations aux Gourds. Agnès Baudrillart, la présidente du collectif *Bassines Non Merci Aume Couture* a condamné cette intervention directe pour mettre des bâtons dans les roues de l'agroindustrie. « Nous sommes contre les destructions de bassines ! BNM n'a rien à voir là-dedans. Notre objectif était de ne pas avoir de bassines en plus mais nous n'avons jamais voulu détruire

« Je suis choquée ! » réagit la présidente de Bassines Non Merci de la Charente

celles existantes. Nous avons eu gain de cause au tribunal puisque la construction de neuf bassines supplémentaires dans l'Aume Couture a été annulée... Mais celle-ci (à Tusson) n'a jamais été illégale alors pourquoi aller l'abîmer ? Je suis choquée ». Le 27 octobre, une nouvelle réserve de substitution d'eau a été dégradée, cette fois-ci en Vendée, au Bernard près de La Tranche-sur-Mer. Les faits ont été signalés mardi. Déjà, lors de l'été 2022, deux réserves avaient été saccagées dans le sud du département, à Pouillé et Nalliers. « Il y a des dégâts importants, réagit le président de la chambre d'agriculture de Vendée Eric Coutand, c'est de la colère et il faut qu'on arrive à coincer ceux qui détruisent nos outils de production. En faisant cela, on détruit notre alimentation au profit d'une alimentation qui vient d'ailleurs ». « C'est encore de la haine envers nous », renchérit le président des Jeunes Agriculteurs de Vendée Flavien Martineau, « la bâche a été coupée au cutter sur tout un pan. »

DISCLAIMER

Toutes ces brèves ont été reprises des journaux, de la presse spécialisée et des canaux de communication militants. Elles figurent ici, évidemment, à des fins purement illustratifs. Si, comme nous, vous prenez plaisir à lire sur les méfaits des petites bandes qui s'attaquent à la mégamachine, vous pouvez toujours consulter, bien sûr en utilisant un discret navigateur Tor, quelques sites anarchistes spécialisées en la matière telles que sansnom.noblogs.org infolibertaire.net ou encore attaque.noblogs.org

DISCLAIMER



Bavières (Allemagne)

Quadruple attaque contre la géothermie

BAVIÈRE. Dans la nuit du dimanche au lundi 2 octobre dernier, vers 3h30 du matin, dans le village de Polling situé à une cinquantaine de kilomètres à l'est de Munich, le chantier d'une centrale de géothermie a été attaqué. Sous les étoiles et en quelques minutes à peine, ce sont dix engins de chantier et le transformateur électrique, mais aussi un véhicule d'extraction de bois garé dans la forêt adjacente, ainsi qu'un puits de câbles situé le long de la ligne ferroviaire Mühldorf-Garching qui sont volontairement partis en fumée. Les dégâts sont estimés à 2,5 millions

d'euros contre la future centrale à géothermie dans la zone industrielle, dont les forages d'eau chaude à 2600 mètres de profondeur ont débuté en avril. Le trafic ferroviaire entre Salzbourg (Autriche) et Munich (Allemagne) a été interrompu.

Toujours en Bavière, trois semaines plus tard, l'infrastructure de la géothermie est de nouveau prise pour cible. Les canalisations géothermiques qui traversent la forêt de Grünwald et Unterhaching sont attaquées avec des engins incendiaires à trois points différents, causant de gros dégâts.

1 septembre, Québec (Canada)

Panne majeure des télécommunications

QUÉBEC. Une panne majeure frappe de nombreux abonnés de Vidéotron, géant canadien des télécommunications, fournisseur d'internet, téléphonie et télévision par fibre optique] depuis vendredi matin à Québec. Celle-ci aurait possiblement été causée par du vandalisme. Le bris de fibre optique a entraîné une interruption des services de télécommunications chez certains clients dans les secteurs Beauport, Charlesbourg, Courville, Lebourgneuf, Limoilou, Montmorency ainsi que Saint-Laurent-de-l'Île-d'Orléans. Les services temporairement interrompus sont Internet, Helix Télé, illico Télé et la téléphonie résidentielle. « Notre équipe sur le terrain a pu constater que des câbles de fibre optique avaient été sectionnés et les circonstances nous portent à croire qu'il s'agirait d'un acte de vandalisme », a confirmé un porte-parole.

Hambourg (Allemagne)

Sabotage du trafic de marchandises du port de Hambourg

HAMBOURG. La nuit de jeudi 7 à vendredi 8 septembre, un triple sabotage a été mené contre le trafic ferroviaire de marchandises d'un des plus grands ports d'Europe. Vers 2h40, l'incendie d'un premier regard de câbles a été signalé sur la voie de contournement ferroviaire au nord de la ville. Puis vers 3 heures, un second incendie a été signalé au sud-est sur une ligne ferroviaire dans le secteur de Allermöhe, et enfin un troisième vers 3h40 directement sur la ligne du chemin-de-fer portuaire (la Hamburger Hafenbahn). A chaque fois, ce sont les câbles de signalisation et de communication situés le long des voies dans des regards qui ont été détruits par ces incendies volontaires.

En plus d'avoir impacté la circulation des containers sur train en provenance ou

à destination du Port, ce sabotage a aussi eu des conséquences sur les trains de voyageurs longue distance, notamment entre les deux plus grandes villes d'Allemagne (Hambourg et Berlin). Ce sabotage a provoqué un tollé outre-Rhin chez les autorités, avec par exemple le ministre fédéral des Transports Volker Wissing fustigeant « les extrémistes climatiques » (*Klimaextremisten*) qui « ont encore abaissé leur seuil d'inhibition » avec « de telles attaques qui constituent une forme de terrorisme ». Le jour même, une revendication est publiée dont voici un extrait :

« Hambourg est une métropole capitaliste où convergent de nombreuses chaînes logistiques. Si nous voulons supprimer le capitalisme, pourquoi ne pas s'attaquer

« Guerre aux pipelines »

VIRGINIA (Etats-Unis). Le 14 septembre, deux engins travaillant sur le chantier d'une pipeline à Teels Creek, effectué par l'entreprise MVP, sont incendiés. De la revendication : « nous étions venus pour en cramer six, mais on n'en a trouvé que deux. [...] nous appelons les personnes et les groupes partageant les mêmes idées à se rendre en virginie dite et en virginie occidentale pour infliger à mvp un maximum de dommages économiques par tous les moyens à leur disposition. nous devons démoraliser l'ennemi et prouver que son projet est voué à ne jamais être achevé. le changement climatique catastrophique est déjà là. rien que cet été, personne dans l'hémisphère nord n'a été épargné par les incendies de forêt, les inondations ou les chaleurs extrêmes. si nous nous réjouissons que cette civilisation monstrueuse ait déjà assuré sa propre disparition, nous aimerions que quelque chose puisse exister après. le seul moyen d'empêcher la détérioration du climat de s'aggraver de façon exponentielle est de stopper immédiatement l'expansion des nouvelles infrastructures de combustibles fossiles, et de fermer et démanteler les infrastructures existantes. où que vous viviez, il y a un oléoduc près de chez vous que vous pouvez aller fermer vous-même. Si vous n'avez pas encore commencé à lutter, il n'y aura jamais de meilleur moment pour le faire. L'heure est grave, et les risques d'agir dépassent de loin les risques de ne rien faire. »

« La prise de soin et la douce odeur de la dynamite ! »

YUCATAN (Mexique). La *Coordination de femmes anarchistes pour la défense de notre corps-territoire* a revendiqué un attentat à l'explosif (dynamite et gaz de butane) contre un camion de transport de charges à Escárcega, « dans le but de saboter la guerre contre la forêt qu'est en train de mener le gouvernement du Mexique avec la construction de la ligne ferroviaire nommée "train maya" [...] Nous ne voulons pas voir la forêt détruite ! Nous ne voulons pas abandonner nos formes communautaires de vie ! Nous ne voulons pas que nos filles deviennent leurs cuisinières, leurs servantes ou objets de leurs viols ! Et c'est ce que nous offre la violence de leur "développement" avec cette ligne ferroviaire. »

ici, à l'infrastructure qui le soutient ? [...]

Nous considérons le sabotage comme une attaque réelle contre le système d'exploitation, comme une expérience mais aussi comme une proposition pour intensifier les luttes locales contre le néocolonialisme et la destruction du climat.

Le capitalisme global continuera à détruire cette planète, que ce soit avec les énergies fossiles ou avec la nouvelle exploitation « verte » de la terre. Il continuera à défendre l'injustice de ses richesses avec des fusils et des fils barbelés contre les exclus. En tant que révolutionnaires, nous considérons qu'il est de notre responsabilité d'attaquer les richesses du Nord global. Nous devons saboter l'avancée de l'industrie capitaliste en son cœur, chaque fois que c'est possible. »

Valparaíso, Los Álamos et Ñuble (Chili)

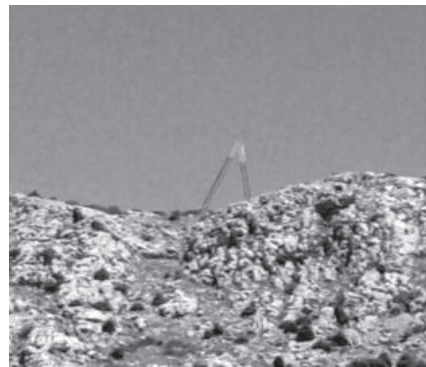
Triple attaque explosive contre des infrastructures critiques

CHILI. En l'espace d'un long week-end, trois attaques explosives sont venues frapper différentes infrastructures critiques du Chili, et pas n'importe lesquelles. Le vendredi 9 juin 2023, ce sont en effet deux pylônes de lignes à haute tension qui ont d'abord été touchés. L'un à l'aube sur la commune de Placilla, située à une dizaine de kilomètres à l'est de Valparaíso, où se trouvent précisément les plus grandes installations portuaires et industrielles du Chili. Et le second vers 23h sur la commune de Los Álamos (région de Bío Bío), qui n'est autre que la commune où se trouvent les bases des forces spéciales des carabiniers et de la marine. Si le premier pylône, dont deux des quatre barres de soutien ont été endommagées, est resté debout, le second s'est par contre effondré au sol, coupant le courant entre Cañete et Tirúa dans la zone de Los Álamos.

Quant à la troisième attaque, elle s'est produite mardi 13 juin vers 3h du matin contre le pont ferroviaire qui passe au-dessus de la rivière Itata, situé dans la région de Ñuble. Ce dernier, dont les traverses ont sauté et des rails été brisés par l'explosion, sert au passage de trains de marchandises, et en particulier à la circulation des matières premières comme les

milliers d'eucalyptus industriels destinés à alimenter l'usine de pâte à papier Nueva Aldea de l'entreprise Arauco (groupe Angelini).

Le 14 juin 2023, à travers un communiqué envoyé à la presse, ces trois attaques successives ont été revendiquées par une nouvelle coordination venue s'inscrire dans le panorama de la guérilla diffuse déjà présente au Chili (notamment en territoire mapuche) : il s'agit du *Movimiento 18 de Octubre*, dont le nom est une référence explicite au soulèvement chilien qui a éclaté ce jour-là il y a quatre ans. Dans son communiqué, le Mouvement du 18 octobre, prend la responsabilité des « *trois attaques à l'explosif contre des infrastructures capitalistes : les sabotages perpétrés à Valparaíso par le Comando Mauricio Arenas Bejas, à Bío Bío par le Comando Lafkenche Pilmaiquen et à Ñuble par le Comando Luisa Toledo. [...] Tout ce cadre juridico-politique [la rédaction d'une nouvelle Constitution] cherche sans aucun doute à consolider le nouveau processus d'accumulation capitaliste par la dépossession, où la terre et l'eau sont devenues les nouvelles marchandises au détriment des populations sous prétexte de croissance économique.* »



28 juillet, Hélicon (Grèce)

Le mât de mesure éolien à terre

Des loups de l'Hélicon ont fait parvenir le message suivant : « *Nous avons décidé une fois de plus de faire un geste symbolique et de plier en deux un mât de mesure du vent au sommet du pic Moutsara, sur le mont Hélicon. Rappelons que cette installation vient s'ajouter à une série d'environ 50 éoliennes (certaines d'entre elles sont également visibles dans la vidéo). Contre le pillage de la nature, lutter pour la terre et la liberté* ». C'est la deuxième fois que ces loups s'attaquent ainsi à l'éolien industriel qui fait des ravages en Grèce.

Bassin minier rhénan (Allemagne)

Trois mines de charbon paralysées

Voici un extrait de la revendication de trois sabotages coordonnés contre des mines de charbon dans le bassin minier rhénan : « *Dans la nuit du 5 au 6 juillet, nous avons mené des actes de sabotage simultanés avec des engins incendiaires sur trois chemins de câbles dans la zone d'extraction de lignite rhénane. Les câbles attaqués alimentent, entre autres, les silos à charbon des mines à ciel ouvert de Hambach et de Garzweiler, ainsi que le silo à charbon de la mine Fortuna. L'action avait pour but d'interrompre l'approvisionnement en charbon des centrales électriques de Neurath et de Niederaußem et, si nécessaire, de forcer leur arrêt. Malheureusement, selon les articles de presse, nous n'avons pas utilisé assez d'accélérateurs de feu pour causer de sérieux dégâts. Nous en aurons plus la prochaine fois ! Néanmoins, cette action montre que les entreprises d'énergie fossile comme RWE sont vulnérables. Et qui sait, peut-être avons-nous indirectement contribué à l'incendie du transformateur de la mine de Hambach le 11 juillet, qui a paralysé toute la mine.*

Les silos à charbon sont notamment une infrastructure très importante pour l'approvisionnement des centrales électriques. La plupart des câbles électriques entre les sous-stations et les silos à charbon sont à l'air libre et facilement accessibles. »



Loreto (Pérou)

Deux navires pétroliers pris d'assaut par des militants indigènes

Les groupes écologistes se radicalisent à travers le monde. Au Pérou, le groupe indigène Aidecobap (l'association indigène pour le développement et la préservation du Bajo Puinahua) a pris le contrôle de deux tankers du groupe PetroTal, mardi 6 juin. La compagnie canadienne affirme que les deux barges ont été prises d'assaut à l'aide de pirogues et de cocktails molotov, mardi 6 juin, sur une rivière du district de Puinahua, dans la région de Loreto (nord-est du Pérou).

Le premier bateau, sous pavillon brésilien, est vide et compte six membres d'équipage. Le second, péruvien, transporte 40 000 barils de pétrole et huit membres d'équipages. PetroTal dénonce

un blocage fluvial qui l'empêche d'exploiter le champ de production de Loreto.

Il ne s'agit pas de la première action du genre dans la région. Des militants autochtones, dénonçant des dégâts environnementaux, avaient occupé en mars une plateforme pétrolière en Amazonie péruvienne. En novembre, dans la région de Loreto, des indigènes avaient bloqué une rivière pour protester contre le déversement de brut provoqué par la rupture d'un oléoduc. Ils avaient notamment pris en otage des touristes présents sur un bateau. La compagnie est habituée aux heurts. En 2020, trois indigènes avaient été tués par la police lors de manifestations contre les abus du groupe pétrolier.

ARTICLES ET RÉCITS

Takakia. <i>Résistance libre et sauvage</i>	p. 2
En temps d'écocide. <i>Quelques interrogations contemporaines pour l'agir anarchiste.</i>	p. 6
Zone blanche	p. 11
De nouvelles technologies peuvent-elles sauver la planète ? <i>Poser la question au cachalot.</i>	p. 16
Hydrogène. <i>Le cheval de Troie de la transition énergétique.</i>	p. 20
Vert ancien. <i>Mousses, climat et le temps profond</i>	p. 30
Entrer en résistance	p. 37
Marrichiweu. <i>Les combats farouches des rebelles mapuche</i>	p. 44
Sur les traces de Leftrararu. <i>Récit de l'attaque contre l'héliport de l'entreprise forestière Arauco</i>	p. 50
De l'autre côté de la nature	p. 62

RUBRIQUES

RÉSISTANCES HEXAGONALES

Lure en résistance	p. 4
Au commencement de tout béton, les gravières	p. 4
Barrer la route au barrage	p. 5
Pipistrelle contre tractopelle : l'A69 ne passera pas	p. 6
Interview avec une pipistrelle de passage dans le Tarn	p. 6
La relance de l'atome	p. 10
Journée d'action contre l'agro-industrie	p. 10
400.000 Volts au fond du Golfe de Gascogne ?	p. 14
Alerte à la bombe, l'aéroport de Caen à l'arrêt	p. 14
A Grenoble, le décalage du tout symbolique	p. 15

AGUÉRISSEMENT

Se renforcer : <i>conseils par temps froids</i>	p. 12
---	-------

MAUVAISES HERBES

Cueillette hivernale : <i>racines de Pissenlit et de Bardane</i>	p. 28
--	-------

CONTES

Ainsi nous leur faisons la guerre. Épisode 1.	p. 40
---	-------

RECENSIONS

L'homme-chevreuil : <i>sept ans de vie sauvage</i>	p. 54
La tentation écofasciste : <i>écologie et extrême droite</i>	p. 55
Le chant du cygne : <i>saborder la société industrielle</i>	p. 56

FEUILLETON

Le stagiaire. Épisode 1.	p. 57
--------------------------	-------

ANNEXES

La Gazette. <i>Dépêches de la résistance férale</i>	au milieu
---	-----------